



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

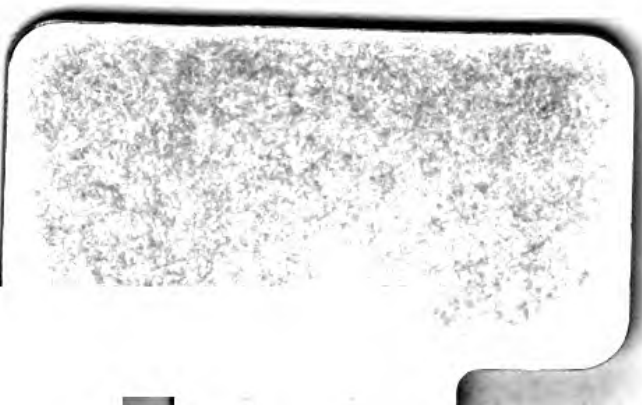
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



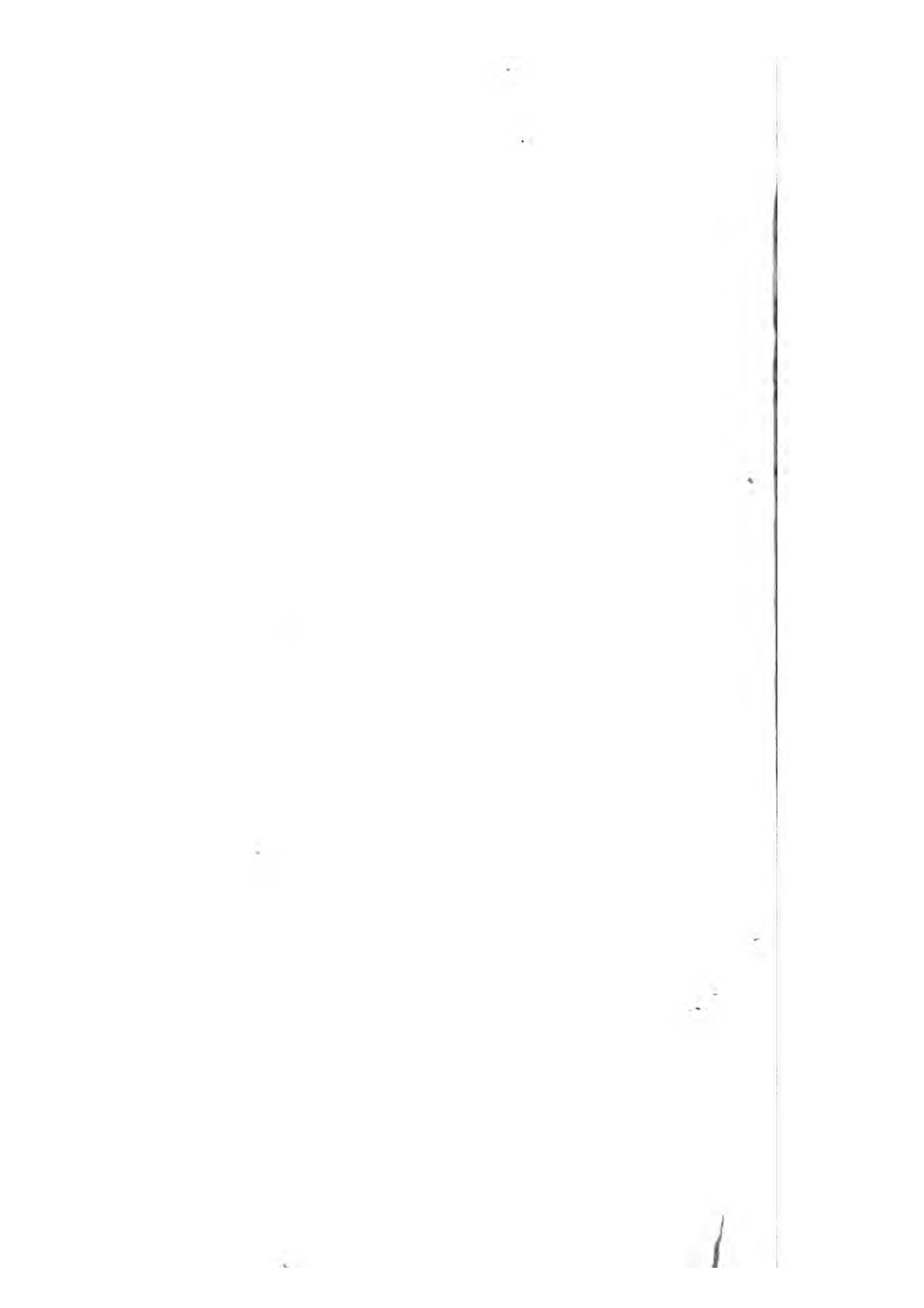
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



155 a 9







AUBER

EN COURS DE PUBLICATION

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE.

MÉMOIRES DE NINON DE LENCLOS

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.

18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

OUVRAGE TERMINÉ

CONFESSIONS DE MARION DELORME

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures

18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



Carey, del. et sculp.

Imp. de Mangon, 67 r. S^t. Jacques Paris

AUBER

LES CONTEMPORAINS

AUBER

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE SUEZ, 15

1857

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de
et de reproduction à l'étranger.



Carcy del.

AUBER

G. HAVARD

G. HAVARD

LES CONTEMPORAINS

A U B E R

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1857

Revue

**L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction
et de reproduction à l'étranger.**

AUBER

Si nous classions nos personnages par ordre de mérite, et si nous suivions la hiérarchie de la gloire, depuis longtemps le patriarche de la musique française devrait figurer dans notre galerie.

Mais il arrive souvent que la moisson des notes est loin d'être mûre à droite,

quand, à gauche, elle se rassemble en gerbes nombreuses.

Et puis, disons-le, nous n'avons pas la prétention de posséder la science infuse, et de traiter à première vue toutes les matières.

Avant de juger un homme, il faut étudier suffisamment la spécialité dans laquelle il se distingue. Il est bon de se mettre en garde contre les jugements faux, contre les appréciations malveillantes ou niaises.

Une sottise est bientôt dite, quand on parle sur la foi d'autrui.

L'essentiel est d'examiner soi-même sous toutes les faces le talent qu'on veut peindre. Cette étude achevée, si l'on

n'est pas sûr d'être dans le vrai absolu, du moins ne tombera-t-on pas dans les ornières où la critique patauge, en voulant résoudre *ex abrupto* les questions artistiques les plus délicates. Se rapprocher du sens commun, c'est toujours cela de gagné sur elle.

Auber, notre illustre compositeur, est né à Caen¹, le 29 janvier 1784.

Il se nomme Daniel-François-Esprit; et l'on pourrait croire, si le règne des fées durait encore, que l'une d'elles a voulu lui servir de marraine, afin de joindre à son acte de naissance un nom prophétique.

¹ Pendant un voyage que sa mère fit dans cette ville.

Son grand-père, Normand d'origine, quitta fort jeune le pays natal, et vint chercher fortune à Paris. En 1775, on le nomma peintre décorateur des carrosses de Louis XVI, avec permission de loger aux Petites-Écuries, royal édifice où se trouvaient les équipages de la cour.

Les Petites-Écuries donnaient leur nom à la rue qui existe encore.

Bientôt le peintre de carrosses eut amassé trente mille livres de rente; mais la Révolution les lui enleva brutalement, comme elle fit à bien d'autres. Le père de Daniel-François-Esprit, voyant la tempête de 93 disperser son héritage, établit un commerce de gravures rue Saint-

Lazare¹, et parvint à jeter la base d'une nouvelle fortune.

C'était un homme fort instruit, grand amateur de belles choses et bon musicien. La fleur des pois des artistes se réunissait chez lui; son salon retentissait de perpétuels concerts.

Voilà ce qui a sans doute inoculé le goût de la musique à son fils.

Auber eut une enfance tourmentée. Les septembriseurs persécutaient sa famille. A cette époque, tout ce qui avait eu des relations avec la cour excitait l'ombrage.

¹ Sur l'emplacement où se trouve aujourd'hui la cité d'Orléans.

Le maître du magasin de gravures se cacha pour échapper aux hommes qui argumentaient avec la hache, et gouvernaient les pieds dans le sang.

Plus tranquille sous le Directoire, il reprit son commerce, rappela ses amis dispersés par l'orage révolutionnaire, et tâcha de réparer le tort causé à l'éducation de son fils.

Dès l'âge le plus tendre, l'enfant montra pour la science musicale un goût décidé.

Les maîtres ne lui manquèrent pas.

Il reçut principalement des leçons de Landurner, et devint bientôt de première force sur le violon, sans compter la basse

et le piano, qu'il faisait marcher sur la même ligne.

A onze ans , le futur auteur de la *Muette* composait déjà de fort gentilles romances, que les nymphes décolletées du Directoire chantaient, entre deux valse, chez la Reveillère-Lepeaux ou chez Barras.

Une de ces romances, intitulée le *Bonjour*, eut une vogue étourdissante.

D'une timidité de caractère poussée au delà des bornes , et qu'il n'a point encore perdue au moment où nous écrivons, Daniel-François-Esprit, loin de se laisser entraîner par ce premier succès, parut au contraire en ressentir du découragement.

La défiance qu'il avait de lui-même était incompréhensible.

Il n'osa point aborder la carrière artistique, et supplia son père de le mettre au commerce.

Mais à peine eut-il savouré les douceurs de la tenue des livres, qu'il se sentit pris d'un désir violent d'abandonner le magasin.

N'osant point encore avouer son dégoût, il prétextait qu'il avait besoin de mieux acquérir la triture des affaires, et partit pour Londres en compagnie d'un jeune banquier dont le voyage avait également pour but de se façonner outre-Manche aux mœurs du comptoir.

Auber laissa son compagnon fréquenter les maisons de banque.

Il brûla toutes les lettres de recommandation qu'il avait reçues au départ pour les négociants de la cité, ne visita pas un entrepôt, et répondit à l'accueil flatteur des salons anglais, qui s'ouvraient devant son talent musical.

De charmantes ladies fredonnaient ses romances, et l'on exécutait des quatuors de son cru pour harpe, violon, basse et piano.

Ceci avait lieu pendant la paix que venait de signer la Grande-Bretagne avec le premier consul.

Auber avait dix-huit ans, aimable tournure et cœur tendre.

Il retrouvait près du beau sexe l'audace qui lui manquait pour aborder la gloire, et les filles d'Albion ne furent point insensibles.

Mais la rupture du traité d'Amiens éfaroucha ses amours.

Le jeune homme, après seize mois de résidence au bord de la Tamise, revint à Paris, beaucoup moins apte au commerce qu'il ne l'était avant de partir.

— Corbleu ! dit son père, tu nous ramènes là, certes, un joli négociant ! Laisse-nous tranquille, avec ta vocation commerciale, et fais de la musique en amateur, si tu ne veux pas en faire par état.

Auber céda volontiers à cette argumentation.

Tous les quatuor qu'il avait composés en Angleterre furent joués au Conservatoire à la fin de 1804, et lui valurent d'unanimes applaudissements.

Un célèbre violoncelliste, appelé Lamarre, faisait alors courir tout Paris à ses concerts.

Lamarre n'avait pas une seule idée musicale dans le cerveau.

Comme compositeur, il était d'un médiocre insoutenable, et son habileté d'exécutant ne pouvait racheter l'absence de mélodies qui affligeait ses œuvres.

Émerveillé de la facilité prodigieuse

d'Auber, il lui propose d'écrire tous ses concerto de basse.

Le jeune homme accepte.

Chose étrange, on le voit travailler pour la renommée d'un autre avec plus d'enthousiasme qu'il n'eût travaillé pour la sienne propre. Les concerto font fureur, et Lamarre les signe avec orgueil.

Hélas ! il y a des Alexandre Dumas partout... même en musique !

Or les artistes se connaissent entre eux : il est difficile de leur faire prendre le change. On découvrit le nom du jeune virtuose, et chacun le cria sur les toits.

Un autre exécutant célèbre, M. Mazas, demande à Auber un concerto de violon :

— Vous le signerez, lui dit-il, et je veux l'exécuter moi-même à la distribution de prix du Conservatoire.

Il tient parole.

On déclare le morceau superbe. L'auteur est porté aux nues. Tous les musiciens de la capitale font l'éloge de ce talent précoce, et le marchand de gravures s'écrie :

— Malheureux ! si tu ne travailles pas pour le théâtre, je te donne ma malédiction !

L'effroi s'empare de nouveau de l'âme du jeune homme ; il hésite, il cherche par mille subterfuges à échapper aux exigences paternelles.

Enfin on transige.

Il est convenu que, sans plus de retard, Auber va recomposer la musique de l'ancien opéra de *Julie* pour une société d'amateurs qui jouaient chez Doyen, rue des Francs-Bourgeois, au Marais.

En moins d'une semaine il écrit la partition et la distribue sur les pupitres.

Faisant répéter l'œuvre, il aperçoit à l'orchestre un gros violon joufflu qui laisse aller son archet au hasard et contemple avec extase l'actrice chargée du rôle de Julie.

Auber s'approche.

— Monsieur, dit-il au violon, soyez, je vous prie, assez aimable pour suivre la

musique. Vous n'allez pas tout à fait en mesure, ajouta-t-il avec timidité.

— C'est possible, monsieur, c'est possible!... Mais regardez, je vous prie, cette jeune femme... A-t-on jamais rencontré de galbe plus pur?... Hein?... N'êtes-vous pas de mon avis?... Et que dites-vous du contour de ses bras?

— Permettez, fit Auber...

— Ah! permettez vous-même!... Avant d'être musicien, je suis peintre, et, lorsqu'une Vénus antique me tombe sous les yeux, que diable, je l'admire!

Ce gros violon joufflu n'était rien autre que M. Ingres.

Voilà de quelle façon singulière les deux célèbres artistes firent connaissance.

Ils sont restés grands amis depuis cette époque, c'est-à-dire depuis cinquante-deux ans¹, car l'opéra de *Julie* fut représenté chez Doyen en 1805.

Auber en avait fait la musique pour deux violons, deux altos, un violoncelle et une contre-basse, en tout six musiciens à l'orchestre, et l'effet obtenu fut délicieux.

Certains morceaux n'eussent pas été désavoués par le plus grand maître d'alors.

— Eh bien, que pensez-vous de mon fils? demanda le père du jeune homme à Cherubini, l'un des hôtes les plus intimes de la maison.

¹ Auber était aussi fort lié avec Paul Delaroche.

— Je pense qu'il a du talent, répondit l'auteur de *Lodoïska* ; mais on voit qu'il n'a pas fait de grandes études musicales.

— Par exemple ! A quoi songez-vous ? Je l'ai mis sous la direction de nos premiers artistes.

Cherubini lui frappa sur l'épaule.

— Mon vieux père Auber, dit-il, sachez une chose : les artistes ne vendent pas leur secret, ils le donnent.

— Ainsi mon fils...

— Votre fils, dès à présent, fera bien de passer l'éponge sur tous ses petits succès.

— Consentez-vous à le diriger dans ses nouvelles études ?

— Oui, mais il faut qu'il en revienne tout simplement à l'A B C. La condition est de rigueur.

— Tope! c'est convenu! fit le marchand de gravures.

Le jeune homme souscrivit à l'engagement que son père avait pris en son nom.

Cherubini, ce maître illustre qui sut marier si habilement la forme italienne au goût français, lui transmit sa science musicale et traça la route brillante où son élève devait bientôt marcher de triomphe en triomphe.

Auber allait chaque année passer cinq ou six mois de la belle saison chez le comte de Caraman, depuis prince de Chimay.

Ce grand seigneur venait de s'unir à la célèbre madame Tallien, toujours exclue de la cour de Napoléon.

Les époux vivaient en Belgique et attiraient chez eux le plus de monde possible, afin d'égayer leur manoir héréditaire. C'était une maison charmante, un Eldorado délicieux, un temple où les artistes aimaient à se réfugier pour ne plus entendre le tumulte des armes et le bruit du canon de César.

Il y avait là cercle littéraire en permanence.

On lisait des poèmes, on jouait la comédie. Le prince était bon dessinateur et grand partisan de musique française.

Auber composa pour la chapelle du

château une messe remarquable, où il a puisé, depuis, la magnifique prière de la *Muette*.

Le petit théâtre de Chimay, jaloux de la chapelle, voulut avoir aussi une œuvre du jeune musicien.

On somma Népomucène Lemerancier, l'un des hôtes du prince, de versifier un livret, sur lequel Auber composa la partition réclamée à grands cris par une foule de nobles amateurs.

Cette fois il écrivit sa musique pour un orchestre complet¹.

Le château tout entier fut dans le ravis-

¹ Presque tous les morceaux de cet opéra furent transportés dans ses autres compositions.

sément, et le succès de la pièce dura d'un bout à l'autre du mois de septembre 1812.

On ignorait que les Russes venaient de brûler Moscou, et que la grande armée, en retraite, marchait au désastre de la Bérésina.

Auber, excité de nouveau par sa famille et par Cherubini lui-même, qui le jugeait enfin capable de prendre hardiment son vol, essaya de vaincre ses terreurs en abordant un vrai théâtre et un public sérieux.

Mais, soit que la crainte bridât son génie, soit que le sujet fût antipathique à ses inspirations, il échoua dans sa première tentative à la salle Feydeau.

Le *Séjour militaire*, joué en 1813, eut un succès médiocre.

Tranchons le mot, ce fut une chute.

De longtemps le jeune homme ne put obtenir un libretto. Cinq années entières il tourmenta Planard, qui promettait toujours et ne donnait rien.

Pour comble de mauvaise chance, le père de notre compositeur, ayant eu l'idée malheureuse de se livrer à la spéculation, perdit tout d'un coup l'aisance qu'il avait péniblement acquise dans son commerce.

Obligé de courir le cachet pour vivre, Auber donna des leçons de piano.

Cependant Cherubini, sûr de l'élève qu'il avait formé, décida Planard à un se-

cond essai, dont le résultat fut également défavorable.

Le Testament et les Billets doux, opérette signée des auteurs du *Séjour militaire*, n'obtint pas à Feydeau plus de réussite que la première pièce.

En vérité, c'était jouer de malheur.

Musique d'Auber et condamnation d'un poëme allaient devenir synonymes.

— Voyons, dit Cherubini à Planard, un troisième effort ! Nous serons désensorcelés cette fois, je vous le jure. Mais ne lésinez pas, donnez un bon poëme. S'il tombe..., eh bien, je referai la partition !

L'année suivante, c'est-à-dire en 1820, la *Bergère châtelaine*, opéra-comique en

trois actes, eut un succès gigantesque à Feydeau ; le nombre des représentations fut incalculable.

Cherubini avait été prophète.

Évidemment la faiblesse des deux premiers livrets était pour beaucoup dans les chutes précédentes.

Génie tout d'initiative et de verve, Auber a besoin de ne pas être retenu dans les entraves glacées d'une poésie morte. Il faut ou que le vers l'inspire ou que lui-même astreigne le vers à ses idées mélodiques.

Il ne pouvait, au début, contraindre les auteurs de paroles à se courber sous le joug musical ; mais, depuis, il a su prendre sa revanche.

Scribe en sait quelque chose ¹.

La *Bergère châtelaine* est une œuvre qui abonde en mélodies fines, en motifs heureux, et dont l'instrumentation ne laisse rien à désirer.

D'un seul coup, la renommée d'Auber fut au comble.

— Mon ami, lui dit un jour Adolphe Adam, je vous demande en grâce vos deux premières partitions.

— Juste ciel ! qu'en ferez-vous ?

— C'est mon secret.

¹ Un grand nombre des plus jolis morceaux d'Auber sont composés avant les paroles. Il donne des *monstrès* à son collaborateur, c'est-à-dire des modèles de texte sans aucune suite et sans aucun sens en disant : « Je veux à tel vers une syllabe sonore. » Et Scribe trouve la syllabe.

— Mais elles sont détestables.

— Raison de plus.

— Je ne vous comprends pas. Ou vous perdez l'esprit, mon cher, ou vous vous moquez de moi.

— Allons, vous tenez à savoir ce que j'en ferai, dit Adam. Eh bien, je veux les montrer à mes élèves, quand ils se décourageront. Cette vue leur rendra du cœur... Me comprenez-vous maintenant ?

Le père de notre musicien mourut trois mois après la représentation de la *Bergère châtelaine*, remerciant le ciel, à sa dernière heure, d'avoir donné à son fils le succès, en échange de la fortune qu'il n'avait plus.

On peut dire que la perte de cette fortune fut pour Auber un accident heureux.

Avec sa timidité persévérante et ses craintes perpétuelles, il est probable qu'on l'aurait vu se reposer sous les lauriers de son premier triomphe.

La nécessité du travail le contraignit à poursuivre sa tâche glorieuse.

Emma ou la Promesse imprudente, jouée en 1821, eut une vogue aussi longue et aussi méritée que celle de la *Bergère châtelaine*.

Jusqu'alors on avait reproché aux compositeurs d'opéras-comiques une certaine vulgarité de style qui semblait une conséquence forcée du genre; Auber prouva que des innovations élégantes pouvaient y

être introduites, et qu'on ne devait en exclure ni l'originalité ni la grâce.

Parmi les auteurs de paroles, se distinguait déjà, comme puissance d'exploitation théâtrale, un vaudevilliste dont la renommée est aujourd'hui européenne.

On devine que nous parlons de Scribe.

Celui-ci ne tarda pas à comprendre qu'en signant avec Auber un pacte d'alliance le succès pouvait devenir à tout jamais leur esclave.

Notre virtuose reçut une lettre fort aimable, par laquelle on lui demandait s'il voulait permettre qu'on empruntât un chant de la *Bergère* pour une pièce du Gymnase.

Réponse affirmative d'Auber.

Visite de remerciement de M. Scribe.
Les relations se nouent, et voilà l'alliance
consommée.

Que d'opéras admirables ne devons-nous
pas au rapprochement de ces deux hom-
mes!

Entre eux existe une sympathie que
l'on est tenté de croire providentielle.
Doués l'un et l'autre d'un talent varié,
flexible et populaire, ils se prêtent mutuel-
lement appui. On croit voir deux arbres,
dissemblables de leur nature, qui, après
avoir mêlé leurs branches, paraissent n'en
plus former qu'un seul et présentent aux
lèvres du voyageur des fruits différents et
savoureux.

L'année même où ils se connurent, en 1823, deux opéras virent le jour, et l'affiche maria deux fois les noms d'Auber et de Scribe.

Ces opéras ont pour titre *Leicester* et la *Neige*.

Ils obtinrent un succès que les annales lyriques de l'époque enregistrent avec pompe. La *Neige* surtout fit des recettes colossales. Peu s'en fallut pourtant que la pièce ne fût compromise, voici à quelle occasion.

Les musiciens ont toujours des morceaux favoris, qu'ils cherchent à placer quand même, et souvent en dépit du sens commun.

Nous ne disons pas cela pour Auber,

dont le tact et la droiture de jugement sont reconnus.

Mais, cette fois, il se laissa prendre à une fantaisie ultramontaine, qui manqua de lui être fatale.

On répétait la *Neige*.

— Vous n'avez pas l'air satisfait de votre dénoûment? dit notre compositeur à Scribe.

— Je l'avoue, murmura celui-ci. Depuis vingt-quatre heures je m'évertue à trouver une péripétie plus ingénieuse... Rien, je ne vois rien!

— Bon! ne vous inquiétez pas; j'ai notre affaire.

— Quoi donc?

— Un morceau magnifique.

— Pour la fin ?

— Oui, je le placerai après le dénouement, comme c'est l'usage en Italie.

— Hum ! grommela Scribe en hochant la tête.

— Ne craignez rien. Si la péripétie est sifflée, on applaudira ce morceau, je vous le jure.

Tout le contraire arriva.

Le public français, routinier dans ses habitudes et guidé d'ailleurs par un goût d'une délicatesse extrême, n'admet pas les importations italiennes, dès qu'elles ressemblent à celle qu'Auber voulait introduire.

On applaudit le dénouement et le morceau fut sifflé.

— Allons donc ! cria le parterre, est-ce que ce n'est pas fini ? Paix à l'orchestre !

Et les sifflets de résonner de plus belle.

Le lendemain, on retrancha cette excroissance harmonique ; puis la *Neige* marcha sans encombre.

Du reste, le compositeur ne se trompait pas sur le mérite intrinsèque de la partie finale. Plus tard, le même morceau, glissé dans la *Fiancée*, à une place mieux choisie, reçut de légitimes éloges.

A dater de 1823, Auber n'accepta que fort peu de livrets étrangers à la plume de Scribe, et, quand il céda, de temps à

autre, à la tentation de lui être infidèle, il en fut presque toujours puni par un succès moindre.

Quand on sut à Paris la victoire du duc d'Angoulême sous les murs du Trocadero, MM. Empis et Mennechet, deux partisans reconnus de tous les pouvoirs en vigueur, imaginèrent une pièce de circonstance ayant pour titre *Vendôme en Espagne*.

Auber en fit la musique.

Il eut l'insigne honneur d'être complimenté par Louis XVIII; mais le parterre ne lui adressa pas le moindre éloge, car ce libretto royaliste n'avait inspiré qu'une partition médiocre.

Nous le voyons revenir à M. Scribe, et conséquemment au succès.

Le *Concert à la cour*, — *Léocadie*, — le *Maçon*, — *Fiorella*, — le *Nouveau Séducteur*, joués de 1824 à 1827, reçurent bon accueil.

Auber conquist le ruban rouge et fut enrôlé dans la Légion d'honneur sur la même liste que Piccini.

La plupart des journaux, dont la mission, ici-bas, est d'aiguillonner les hommes célèbres d'injustes attaques, — Dieu le veut ainsi pour que le talent ne s'endorme pas sur le chemin de la paresse et donne au monde tout ce qu'il peut donner, — la plupart des journaux, disons-nous, tourmentaient sans cesse Auber.

— Ce n'est pas un musicien, disaient-ils, c'est un habilleur de flonflons. Il n'a

pas de nerf, il manque d'haleine, et nous le condamnons à l'Opéra-Comique à perpétuité.

— Décidément il faut leur imposer silence, dit le compositeur à Scribe. Avez-vous un sujet qui puisse comporter cinq actes?

— Non, mais nous en trouverons un.

— Le plus tôt possible, je vous prie.

— Comptez sur moi.

Tout en devisant de la sorte, ils entraient à Feydeau, où l'on donnait une représentation au bénéfice de madame Desbrosses.

La bénéficiaire avait prié sa camarade Bigotini, talent de mime du premier or-

dre, de jouer un rôle de son emploi dans un petit opéra-comique intitulé *Deux Mots dans la forêt*.

Scribe, à la fin de cette pièce, frappa sur l'épaule de son collaborateur.

— J'ai notre sujet, mon cher, lui dit-il.

— Vraiment ?

— L'Opéra manque de première cantatrice. Un rôle de danseuse, un rôle mimé, ferait merveille. Qu'en dites-vous ?

— C'est possible. Avez-vous un titre ?

— Un titre excellent, tiré du sujet même : la *Muette*.

— Bravo ! dit Auber. Mettons-nous à

l'œuvre. Il s'agit de prouver aux feuilletonnistes que nous restons à Feydeau par goût, mais non par impuissance.

Voilà comment la *Muette* vint au monde.

Scribe et Germain Delavigne écrivirent en huit jours le livret tout entier. Quant à la partition, elle fut remise à l'Opéra dans le cours de décembre 1827, et les premiers mois de l'année suivante annoncèrent à l'Europe le chef-d'œuvre du maestro.

La critique anéantie baissa le front et laissa tomber sa plume.

Jamais concert de louanges plus universel ne chanta la gloire d'un compositeur. Auber avait gravi les sommets les

plus élevés de l'art musical, révélant à l'improviste une énergie victorieuse, une sublimité dans la passion que personne jusque-là ne lui soupçonnait.

Amour sacré de la patrie, ce chant d'une si haute magnificence, que Rossini lui-même, en l'écoutant, disait : « Je n'ai rien fait d'aussi beau ! » souleva la salle entière par une secousse électrique.

On se penchait hors des loges, on se dressait sur les banquettes.

Une pluie de fleurs tomba aux pieds de Nourrit. C'était un délire. Le tonnerre des applaudissements se fit entendre jusqu'au boulevard.

— A présent, dit Auber à Scribe, mes-

sieurs les journalistes vont se taire, j'imagine. Retournons à l'Opéra-Comique.

Il y donna la *Fiancée* en 1829.

Cet opéra fut sifflé pendant six représentations successives, attendu que M. Scribe, à son tour, avait eu la singulière fantaisie d'amener sur le théâtre une berline à deux chevaux, dans laquelle son héroïne montait au dénouement.

— Vous verrez, disait Auber, on nous accusera de charlatanisme. Ce genre d'exhibitions ne convient qu'au Cirque ou à l'Ambigu.

— Quelle fausse idée vous avez là ! répondait Scribe. Mais cette voiture, mon cher, est tout un enseignement philosophique

— Bah ?

— Sans doute. Les compagnes de la Fiancée l'abreuvent d'humiliations. Jugez de leur déconvenue, quand elles l'aperçoivent riche, heureuse, emmenée dans un splendide équipage !

— Vous croyez que le public saisira l'intention ?

— Parbleu !

M. Scribe se trompait.

Il lui fallut, pour s'en convaincre, une tempête de six jours et des cris interminables de : « A bas la voiture ! Les chevaux à l'écurie ! »

— Décidément c'est la berline qu'on

siffle, dit-il enfin : qu'elle ne reparaisse plus.

La *Fiancée* n'en marcha que mieux.

« Dans cette œuvre, dit un critique, on remarque une grande richesse d'instrumentation, une ouverture brillante, un joli duo avec fifre et tambour, les couplets et le chœur de la patrouille, un air tyrolien, un terzetto spirituel et original, et une foule de charmants passages. »

En même temps que la *Fiancée* voyait le jour, Gossec, l'auteur de la *Messe des morts*, descendait dans la tombe.

Auber hérita du fauteuil vacant à l'Institut.

L'année suivante, son théâtre favori

donna Fra Diavolo, ou l'Auberge de Terracine, autre chef-d'œuvre dont il est inutile de citer les morceaux remarquables.

Toute la France les connaît.

M. Scribe n'était pas du goût d'Auber. Il préférait l'Académie royale de musique à la salle Feydeau.

Des gens qui se mêlent de parler sur tout disent que l'amour de la poésie seul ne lui inspirait pas cette prédilection. Ils ajoutent que les droits d'auteur étaient beaucoup plus considérables rue Lepelletier.

Nous ne voyons rien là qui déshonore M. Scribe. Le prêtre vit de l'autel, et le poète des inspirations de sa muse.

— Ah ! la muse de M. Scribe ! vont crier ces méchantes langues.

Laissons-les dire.

Toujours est-il qu'Auber et son collaborateur revinrent au grand Opéra.

De 1830 à 1835, on y représenta le *Dieu et la Bayadère*, — le *Philtre*, — le *Serment*, — et *Gustave*.

Ce fut à la première représentation du *Philtre* que ce malheureux docteur Vérou fut baptisé du sobriquet de Fontanarose, dont il n'a jamais pu se dépêtrer depuis lors.

Fontanarose est le personnage amusant qui chante dans la pièce les burlesques couplets que voici :

Approchez tous, venez m'entendre !
Moi, l'ami de l'humanité,
A juste prix je viens vous vendre
Et le bonheur et la santé.

Mon élixir odontalgique
Détruit partout, c'est authentique,
Et les insectes et les rats,
Dont j'ai là les certificats.
Par cet admirable breuvage
Un capitoul de soixante ans
Est devenu, malgré son âge,
Grand-père de dix-huit enfants.

(S'adressant aux vieilles femmes.)

O vous, matrones rigides
Qui regrettez le bon temps,
Voulez-vous, malgré vos rides,
Voir revenir le printemps ?

(Aux jeunes filles.)

Voulez-vous, mesdemoiselles,
Rester et jeunes et belles ?

▲

(Aux garçons.)

Voulez-vous, beaux jeunes gens,
Plaire et séduire en tout temps?

Prenez, prenez mon élixir!

Il peut tout guérir,

La paralysie

Et l'apoplexie

Et la pleurésie

Et tous les tourments;

Jusqu'à la folie,

La mélancolie

Et la jalousie

Et le mal de dents!

Ceux qui auraient voulu juger le *Phil-*
tre par les articles des journaux d'alors
se fussent trouvés dans un grave embarras.

« Une misérable école mesquine,
dit l'*Avenir*, journal de M. de Lamén-

nais, s'est greffée sur le grand système introduit par Rossini ; et c'est cette fange qu'on est allé remuer, c'est cette écume avec laquelle on espère badigeonner un opéra : des plagiats honteux, des airs, des phrases qui n'ont pas même le mérite d'être populaires ¹. . . . »

Il paraît que le rédacteur en chef de l'*Avenir* n'avait pas obtenu ses entrées à l'Opéra.

Le *National* est plus convenable.

« . . . M. Auber, dit-il, a orné ce fonds léger d'une musique spirituelle et piquante. Tout en obéissant aux exigences de l'époque où il écrit, un compositeur ne doit

¹ Juin 1831.

pas perdre de vue le genre de l'ouvrage qui lui est confié : il y aurait de la maladresse à prendre un ton élevé pour une blquette que ses proportions ne destinent pas à être classée parmi les grandes productions de l'art. Ne nous étonnons donc point que M. Auber ait borné ses prétentions, dans la musique du *Philtre*, à trouver des chants naturels et gracieux, et à les accompagner d'un orchestre élégant, mais simple, au lieu de se jeter dans les formes sévères d'un grand opéra dramatique ¹. »

Nous présumons que le grand citoyen Marrast, plus heureux que M. de Lamennais, avait à l'Opéra sa loge réservée.

¹ *National* du 23 juin 1831.

Le Serment et *Gustave* ne sont pas des opéras de premier ordre. Ils sentent la fatigue ou plutôt l'ennui qu'Auber éprouvait loin de Feydeau.

Se bouchant les oreilles et donnant tort à tous les plaidoyers de M. Scribe en faveur de l'Académie royale de musique, il déclara que les considérations pécuniaires n'avaient pour lui aucune valeur, et qu'il travaillerait à l'avenir selon ses goûts.

En conséquence, l'Opéra-Comique eut *Lestocq* et le *Cheval de bronze*.

Un dernier engagement, contracté de longue date, obligeait le maestro à laisser à la rue Lepelletier la partition d'*Actéon*.

C'était un véritable chagrin pour lui.

La pièce avait cependant toutes les chances de réussite possibles. On la montait avec soin. Madame Damoreau, Nourrit, Levasseur, chantaient les premiers rôles. Fanny Elsler, à la fin, devait paraître en Diane, et le tout se terminait par un ballet magnifique.

N'importe, Auber était inconsolable.

On répétait depuis six semaines.

Tout à coup, — chance heureuse, et que le hasard seul amena sans doute ! — madame Damoreau se brouille avec le directeur, déserte, et s'engage à l'Opéra-Comique.

Naturellement *Actéon* dut la suivre. Le rôle n'eût jamais été aux cordes d'une autre voix.

Jugez si le compositeur fut aux anges.

Ceci ce passait en 1837.

Pendant douze années consécutives Auber ne quitta Feydeau qu'une seule fois pour donner au grand Opéra le *Lac des Fées*. L'Opéra-Comique eut les *Chapeaux blancs*, — l'*Ambassadrice*, — le *Domino noir*, — *Zanetta*, — les *Diamants de la couronne*, — le *duc d'Olonne*, — la *Part du diable*, — la *Sirène*, — la *Barcarolle*, — et *Haydée*, qui vinrent tour à tour enfler la caisse de l'heureux théâtre honoré de la sympathie du maître.

Toutes ces pièces ne sont pas d'une force égale.

Mais, dans les œuvres les plus négligées

d'Auber, il y a toujours une foule de détails adorables qui les sauvent.

Sa musique est chatoyante; elle resplendit comme une pierre fine et montre mille facettes qui émerveillent et séduisent. On peut dire que jamais compositeur ne réunit à un plus haut point les dons précieux de la variété, de l'esprit et de la grâce.

Le *Lac des Fées* n'eut chez nous qu'un succès médiocre, et pourtant cet opéra contient des beautés de premier ordre. Excellents juges en musique, les Allemands l'apprécient à sa valeur.

On le joue très-souvent à Berlin.

Frédéric Guillaume fut si ravi de l'entendre, qu'il envoya au compositeur un

anneau d'une grande richesse. A l'époque de la *Muette*, Auber avait déjà reçu de ce prince une tabatière enrichie de pierres précieuses.

Outre le *Lac des Fées*, reçu froidement à l'Opéra, le *duc d'Olonne*, la *Barcarolle* et les *Chaperons blancs* n'excitèrent pas beaucoup d'enthousiasme à Feydeau ; mais l'*Ambassadrice*, mais le *Domino noir*, mais la *Part du diable*, mais la *Sirène* ! quel prodigieux succès ! quelle mine d'or pour M. Scribe !

Il est inutile d'analyser chacune de ces partitions. Le lecteur en connaît mieux que nous les merveilles.

« M. Auber, dit un journaliste de l'épo-

que, force quelquefois ses idées à venir avant leur terme. Alors sa musique, d'ordinaire si vive, si ingénieuse, perd sa grâce et sa fraîcheur; mais, à tout prendre, j'aime mieux cette nudité franche et simple que la stérilité prétentieuse et entortillée des cerveaux profonds. Avec lui du moins je n'ai pas besoin de suer sang et eau pour savoir qu'il n'a rien à me dire; d'autant plus que le cas est assez rare. Il en est de certaines imaginations heureuses comme des mines de diamants des contes orientaux: on a beau prendre au hasard, on trouve toujours quelque chose qui rayonne. »

Le célèbre compositeur a, du reste, une facilité de travail qui tient du miracle.

A la dernière répétition de la *Sirène*,

après avoir écouté l'ouverture, il se frappe le front et dit :

— Voilà qui est détestable ! Je ne conserverai pas une pareille musique. Il faut la changer.

— Mais c'est impossible, monsieur Auber, dit le régisseur, nous n'avons pas le temps. L'affiche annonce la pièce pour demain.

— Bah ! laissez donc ! Prévenez le chef d'orchestre, et que tous les musiciens reviennent à minuit.

Neuf heures sonnaient, neuf heures du soir bien entendu.

Auber s'installe au théâtre même, compose une seconde ouverture, dirige les co-

pistes, et rapporte, à minuit, la nouvelle ouverture au grand complet.

— Tenez, dit-il. Peut-être sera-t-elle plus mauvaise que la première.

— Oh ! ce n'est pas possible ! répond naïvement le régisseur.

— Bien obligé ! fit notre musicien, riant aux éclats.

— Pardon, monsieur Auber, oh ! pardon... Je n'ai pas voulu dire...

— Sans doute, mais vous l'avez dit. C'est bien, c'est bien, vous ne me devez pas d'excuses. La vérité sort quelquefois involontairement de la bouche... des régisseurs. Vite, répétons !

L'ouverture était magnifique.

Elle fut bissée le lendemain. Ceux qui apprirent comment elle avait été faite crièrent au sortilège.

Auber a beaucoup d'esprit naturel, qu'il enveloppe sous les dehors délicats et sous les manières distinguées de l'homme du monde.

On cite de lui nombre de mots charmants.

— Je vous annonce, dit-il un soir chez Duponchel, que l'*Académie* vient d'accoucher d'un dictionnaire. L'enfant se porte bien, la mère est malade.

Beaucoup de nos journalistes, qui sont toujours à la recherche de ce qui leur manque, aiment à faire causer le spirituel

compositeur. Celui-ci leur prête souvent, mais ils ne rendent pas.

Le trait, dans la bouche d'Auber, est frappé au coin du vieil esprit français. Jamais il ne le cherche, cela coule de source.

Le *Moniteur* annonçait un jour de hautes nominations dans l'armée.

— Ah çà, le bâton se donne aux maréchaux; mais c'est aux ministres qu'il faudrait l'offrir, dit Auber.

— Pourquoi? demanda madame Alboni, dans le salon de laquelle on se trouvait alors.

— Eh! parce qu'ils sont aveugles!

Quand la République de 1848 décida la question des honoraires en faveur des citoyens représentants, le maestro dit avec un malicieux sourire :

— Allonc donc! vingt-cinq francs par jour à ces gens-là? C'est une erreur. Ils sont impayables.

Et quand M. de la Rochejaquelein, l'illustre légitimiste, salua le drapeau du gouvernement de Février :

— Son adhésion, dit Auber, fera époque dans l'histoire. Elle émane d'un homme d'honneur qui n'a jamais renié ses serments.

Raspail eut soin de recueillir cette

phrase piquante et de l'insérer dans son *Ami du peuple*.

Auber se moque volontiers des hommes politiques.

C'est lui qui a dit, au mois de décembre 1848, quand Odilon Barrot, ce général fameux de la campagne des banquets, reçut le portefeuille des mains de Louis Bonaparte :

— Encore un avocat au conseil des ministres ! La France a perdu sa cause.

Dix mois après il s'écria :

— Ma parole d'honneur, ce diable d'Odilon est né coiffé. Comment ! on le destitue ?

Nous pourrions en citer bien d'autres.

Auber, tout en fournissant à nos théâtres lyriques chef-d'œuvre sur chef-d'œuvre, a la prétention d'être grand ami de la paresse.

— Je n'aime que les femmes, dit-il, les chevaux, les boulevards et le bois de Boulogne.

Et la musique, monsieur, l'oubliez-vous dans cette profession de foi, légèrement épicurienne? Il serait curieux qu'un homme de votre mérite dédaignât son art, et que l'auteur de la *Biographie des musiciens*¹ fût dans le vrai, lorsqu'il certifie que vous écrivez toutes vos partitions avec fatigue et presque avec dégoût.

Véritablement, il y a là de quoi nous confondre.

¹ M. Fétis.

Tous les témoignages s'accordent sur l'indifférence inouïe du célèbre maestro pour sa renommée musicale. Une de ses anciennes amies, dont l'album complaisant a bien voulu nous laisser reproduire l'autographe qui se trouve à la fin de ce volume, assure qu'il hausse les épaules quand on lui parle de sa gloire.

Est-ce un genre qu'il se donne, à l'imitation de Rossini ?

L'auteur de *Guillaume Tell*, personne ne l'ignore, simule une attaque de nerfs dès qu'il entend de la musique, et les pianos sont impitoyablement exclus de sa maison.

Toutefois, pour Auber, un fait est là, fait incontestable, auquel on n'a rien à répondre.

Jamais, au grand jamais, il n'assiste à une de ses pièces.

Tombez des nues, récriez-vous; dites que c'est extravagant, impossible, absurde; vous ne changerez rien à la chose : elle est formelle et positive.

A aucune époque, l'auteur de la *Muette*, de l'*Ambassadrice*, du *Domino noir* et de trente autres opéras, n'est entré dans la salle quand on y jouait ses œuvres.

Il ne sait pas quelle figure ont ses enfants à la clarté du lustre.

Le spectacle émouvant d'un public enthousiaste, il se refuse à le voir; cette joie de l'artiste auquel s'adressent les bravos, il ne tient pas à la ressentir.

Expliquez le phénomène, essayez de comprendre ou cette répugnance folle, ou cette timidité sans nom, vains efforts ! Vous jetez votre langue aux chiens, et nous faisons comme vous.

— Si j'assistais à un de mes ouvrages, dit Auber, je n'écrirais de ma vie une note de musique.

Ne lui demandez rien de plus.

L'explication que vous cherchez, il est moins capable que tout autre de la fournir. Un homme qui a le nez camus ne peut donner aucun renseignement sur cette singularité, pas plus que l'homme qui a le nez long ne vous rend compte de ce surcroît de cartilage.

Écoutez le *Bourgeois de Paris*, lui

seul a deviné ce que nous ne devinons pas.

Cet écrivain révélateur, qui joint à tant de finesse native une clairvoyance dont n'approchait pas feu le *Solitaire*, nous apprend que notre compositeur « ne peut entendre sa musique, parce que cette musique le fait souffrir. »

O Véron-la-Palice !

Mais pourquoi le fait-elle souffrir ? Là est le mystère, ami Fontanarose, et vous ne l'expliquez pas. Pourquoi le fait-elle souffrir quand des centaines de représentations la consacrent et quand l'Europe entière l'applaudit ?

Assez et trop de paroles sur ce logogriphe.

En 1830, — nous avons oublié d'en faire mention, — le roi des barricades appela l'auteur de la *Muette* au palais.

— Ah ! monsieur Auber, dit Louis-Philippe, le prenant à part dans l'embrasure d'une fenêtre, vous nous avez été plus utile que vous ne paraissez le croire !

— Comment cela, sire ?

— Toutes les révolutions se ressemblent, monsieur Auber : chanter l'une, c'est provoquer l'autre. Que puis-je faire pour vous être agréable ?

— Ah ! sire, je ne suis pas ambitieux.

— J'ai l'intention de vous nommer directeur des concerts de la cour.

Le maestro s'inclina.

— Soyez tranquille, j'aurai de la mémoire ¹. Mais, ajouta Louis-Philippe en lui prenant le bras d'un air tout à fait cordial pour le ramener au milieu des salons, à dater de ce jour, vous comprenez, monsieur Aubert, je tiens à ce que la *Muette* soit jouée un peu moins souvent.

O vieil Ulysse de la branche cadette ! Nous aurions le *bonheur* de vivre encore sous ton règne, si chez toi la ruse avait été doublée de courage.

Les faveurs de la cour citoyenne tombèrent effectivement sur le virtuose. En 1835, la Légion d'honneur lui envoya la rosette d'officier; puis, en 1842, il succéda à Che-

¹ Cette promesse ne se réalisa qu'en 1839.

rubini dans la direction du Conservatoire.

Depuis quinze ans, il est à la tête de notre première école lyrique.

« La gestion de M. Auber, dit Loménie, a été signalée par quelques améliorations de détail. Ainsi il a donné plus de solennité aux exercices des élèves, en leur faisant jouer des opéras entiers sur le théâtre de l'établissement. Il a joint à cette mesure une autre innovation non moins utile et non moins judicieuse, qui consiste à faire mettre à l'étude au Conservatoire les partitions des premiers prix de Rome qui, au retour d'Italie, ont tant de peine à obtenir un début, soit à l'Opéra, soit à l'Opéra-Comique.

« Ces améliorations sont incontestablement très-louables.

« Mais, —ajoute le biographe, abordant un point de vue trop moral pour que nous lui enlevions l'honneur de l'avoir envisagé le premier, — puisque M. Auber est en train de réformer et d'innover, que n'essaye-t-il de réformer un peu plus profondément ?

« Nous vivons dans un temps où l'on ne considère plus l'artiste comme un paria mâle ou femelle, exclusivement chargé d'amuser la société, qui le tient à distance. On ne demande plus compte à un acteur ou à une actrice de sa profession, mais bien de son éducation, de sa tenue, de son caractère et de sa moralité, pour savoir si le monde peut, oui ou non, l'admettre dans son sein.

« Cette manière de voir est beaucoup

plus judicieuse que l'ancienne; mais, jusqu'ici, elle a eu, à peu d'exceptions près, le même résultat.

« L'exclusion, qui portait jadis sur la profession, porte aujourd'hui sur ses conséquences, c'est-à-dire sur une tenue généralement ignoble, et sur des mœurs généralement corrompues. Ces conséquences sont-elles donc indispensablement liées à la profession, et l'immoralité la plus effrontée est-elle à toujours l'apanage des personnes qui se livrent à la carrière théâtrale? Nous ne le pensons pas.

« Il nous semble au contraire que non-seulement la position sociale de ces personnes gagnerait à ce qu'il en fût autre-

ment, mais encore que leur talent n'y perdrait rien. La vie cynique n'est pas un moyen heureux d'acquérir le sens des idées et des situations dramatiques dont se nourrit le théâtre, et l'on souffre de voir la grande majorité de nos artistes si vulgaire, si misérable dans l'expression des sentiments élevés ou passionnés.

« Or serait-il absolument impossible qu'il en fût autrement? Nous ne le pensons pas davantage.

« Le Conservatoire, cette grande pépinière qui fournit non-seulement Paris, mais la France et l'Europe, de chanteurs et de cantatrices, d'acteurs et d'actrices, au lieu d'être ce qu'il est aujourd'hui, c'est-à-dire une école dangereuse où les fa-

milles répugnent à envoyer leurs enfants, pourrait devenir une maison sévèrement tenue sous le rapport des mœurs, interdite aux vagabonds, aux filles de débauche, et où l'on n'admettrait les postulants qu'à certaines conditions de moralité faciles à constater.

« Le Conservatoire, au lieu d'offrir le spectacle d'un foyer de dépravation, où l'obscénité du propos le dispute à l'effronterie de la tenue, présenterait l'aspect d'une maison honnête, où la décence du maintien et du langage serait non moins exigée, non moins honorée que le travail et le talent.

« Si les professeurs, comme cela n'est que trop vrai pour quelques-uns, au lieu de faire de leurs classes une espèce de

harem à leur usage, dont ils travaillent eux-mêmes à bannir toute pudeur par la détestable influence de leurs manières et de leur langage, donnaient les premiers l'exemple du sentiment et du respect des convenances ; si les faveurs, les soins, au lieu d'être le prix de capitulations honteuses entre le professeur et l'élève, étaient strictement réservés au talent accompagné de l'honnêteté, le Conservatoire ne lancerait plus chaque année sur tous les théâtres de France nombre d'individus des deux sexes aussi grossiers que dépravés ; le Conservatoire exercerait au contraire une influence très-heureuse, et, à la longue, très-puissante, sur le mérite, la vie et la classification sociale des artistes dramatiques.

« Ce n'est pas que M. Auber soit resté complètement indifférent à ce côté de la question.

« Il a fait en ce genre quelques réformes. Par exemple, dans les classes de chant, les hommes ne sont plus, nous a-t-on dit, réunis aux femmes. Les uns et les autres prennent leurs leçons séparément. Dans les classes d'ensemble, où la réunion devient nécessaire, la surveillance est plus stricte qu'autrefois. Mais combien d'autres réformes restent à effectuer, et dans les conditions d'admission à l'externat, et dans la surveillance générale de l'établissement, et dans la tenue des élèves et des professeurs eux-mêmes ! »

Rien n'est changé depuis cette diatribe

de Loménie contre les mœurs déplorables du Conservatoire.

Nous engageons l'illustre directeur à y réfléchir.

Après la représentation d'*Haydée*, en décembre 1847, Louis-Philippe envoya au maestro la croix de commandeur.

M. Scribe, trouvant que l'Opéra-Comique avait eu des recettes en suffisance, décida pour la troisième fois Auber à reprendre le chemin de la rue Lepelletier.

Car M. Scribe est tenace dans ses opinions.

L'Enfant prodigue, joué en 1850, et la *Corbeille d'oranges*, offerte l'année suivante à M. Nestor Roqueplan, n'eurent qu'un nombre assez restreint de représen-

tations, surtout la dernière pièce, écrite entièrement pour Alboni.

La mort vint briser les cordes de cette voix mélodieuse, et la *Corbeille d'oranges* disparut de l'affiche.

Tout ceci n'était point encourageant.

Enfin M. Scribe parut se résigner à ne plus mettre d'entraves à la vocation d'Auber pour l'opéra-comique. *Marco Spada*¹, — *Jenny Bell*, — *Manon Lescaut*, — vinrent en donner la preuve.

Le compositeur est rentré dans le genre

¹ La *Confession du brigand*, par Horace Vernet, a donné à Scribe et à Auber l'idée de *Marco Spada*. Une scène du dernier acte reproduit scrupuleusement le tableau du peintre. En ce moment, le maestro prépare sur le même sujet un grand ballet-pantomime en trois actes que le public ira bientôt applaudir.

qu'il aime, et, malgré son âge, il nous réserve encore plus d'un chef-d'œuvre.

Si nous approuvons Loménie pour les idées morales qu'il a développées tout à l'heure, il n'en est pas de même pour son appréciation critique.

Il affirme magistralement que, dans un certain nombre de ses opéras, Auber s'est inspiré de Grétry, de Dalayrac et de Monsigny, en rajeunissant leur méthode un peu vieille par un heureux emploi des formes modernes.

Or ceci n'est rien moins qu'exact.

Si jamais musicien fut lui-même, c'est Auber.

Avant tout, sa phrase est originale et

coule de source. Vif, spirituel, sémillant, léger d'allures, il est bien le compositeur français par excellence.

L'accuser d'imitation ou de plagiat est un acte en dehors de toute logique. Autant vaudrait dire que la fauvette emprunte les notes que Dieu lui a mises dans la voix.

D'autres Aristarques prétendent qu'Auber ne fut jamais qu'un écho de Rossini, sans doute parce qu'il possède, comme ce maître, le don mélodique. Alors pourquoi ne pas soutenir que le rossignol, ce virtuose de nos bois, est un plagiaire ou un imitateur du bengali, ce chantre aimé des tropiques?

De pareils jugements tombent sous le

ridicule. On est presque naïf en essayant de les combattre.

Ni la musique italienne, ni la musique allemande, Dieu merci ! n'ont rien à réclamer à Auber. Il est nôtre, c'est incontestable. Les étrangers eux-mêmes saluent dans son talent l'esprit de la France. Toutes ses qualités sont françaises : il brille par le mouvement, par la gaieté du rythme, par l'élégance, par la finesse, par la grâce. Au besoin, le sentiment dramatique ne lui fait pas défaut ; le goût le plus pur est sa règle, et ceux qui aiment la musique opiacée ou la musique pesante peuvent aller à Naples ou à Berlin.

« Il y a dans l'art certaines époques d'invasion étrangère où, pour devenir ori-

ginal entre tous, il suffit de faire la chose du monde la plus simple, d'être de son pays, par exemple. Nous savons que c'est là, chez l'auteur de la *Muette*, affaire de vocation pure et de goût naturel; mais agirait-il de la sorte par spéculation et de parti pris, que l'expédient serait des plus ingénieux. »

On trouve cette courte appréciation dans la *Revue des Deux-Mondes*¹, qui, une fois par hasard, est de notre avis.

Nous l'en félicitons sincèrement.

Retiré dans sa paisible maison de la rue Saint-Georges, le grand compositeur mène une vie très-douce, entre de vieux domes-

¹ Avril 1839.

tiques attachés à lui depuis trente ans, et ses chevaux favoris, qu'il va caresser à chaque heure du jour et qui l'appellent par des hennissements familiers lorsqu'il met trop d'intervalle entre ses visites.

Comme Scribe, Auber est décoré de tous les ordres du globe..

Outre sa croix de commandeur, il porte la croix de l'Étoile et de la Couronne de chêne, celle d'officier de l'Ordre de Léopold, et une foule d'autres, sans compter qu'il est membre de ce fameux ordre de Prusse, dont le nom nous échappe, et qui se compose de soixante titulaires seulement, trente Prussiens et trente étrangers.

Il faut qu'un membre meure pour qu'un autre lui succède.

Après le ruban national, c'est le plus bel ornement de la brochette du maestro.

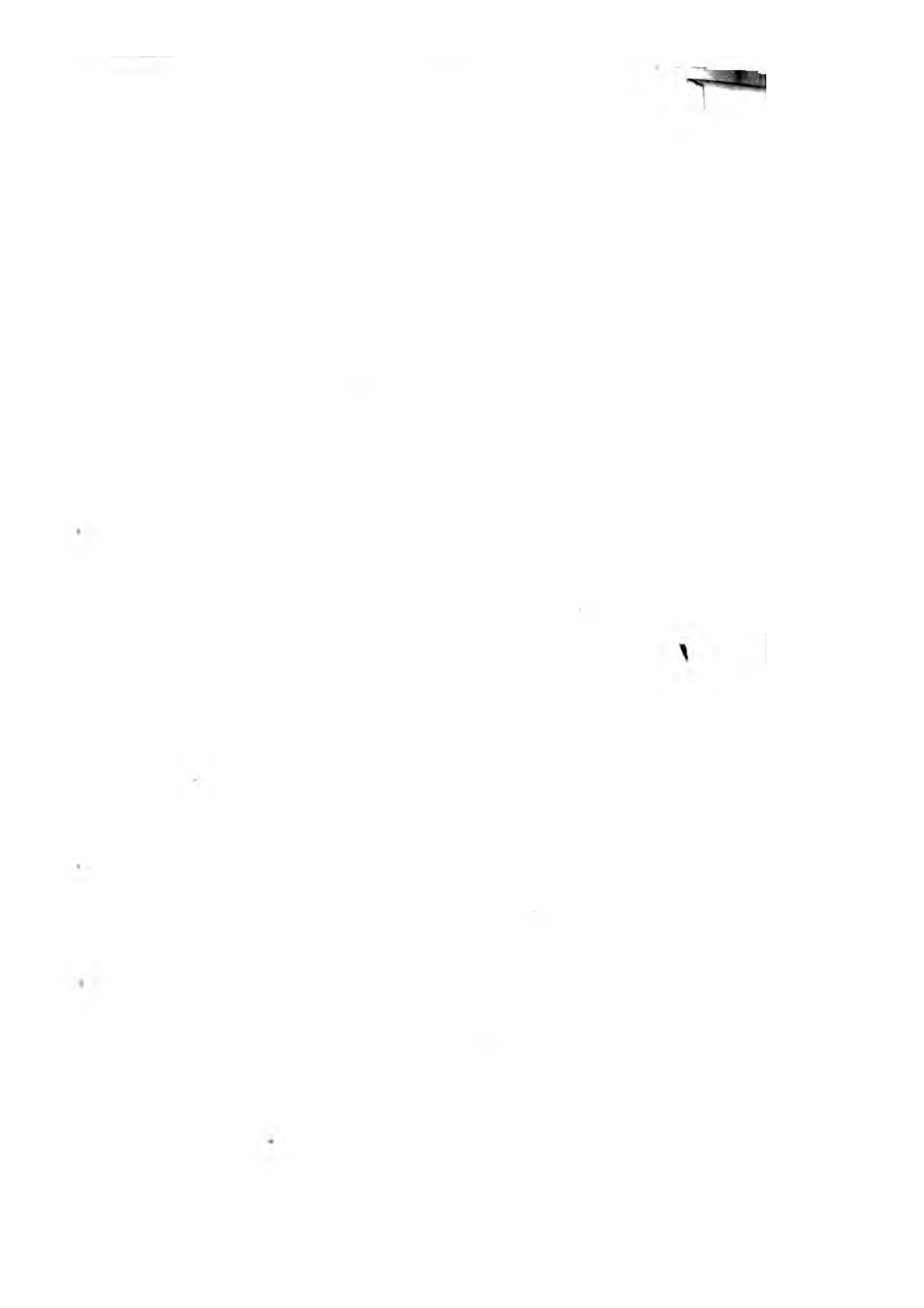
Napoléon III, en 1852, a nommé Auber grand maître de sa musique, et chacun, aux soirées de la cour, témoigne à l'auteur de la *Muette* une sympathie pleine d'admiration.

Doué, comme nous l'avons dit plus haut, d'une élégance de manières charmante et d'un esprit de bon aloi, le vieux compositeur fait encore florès dans les cercles parisiens.

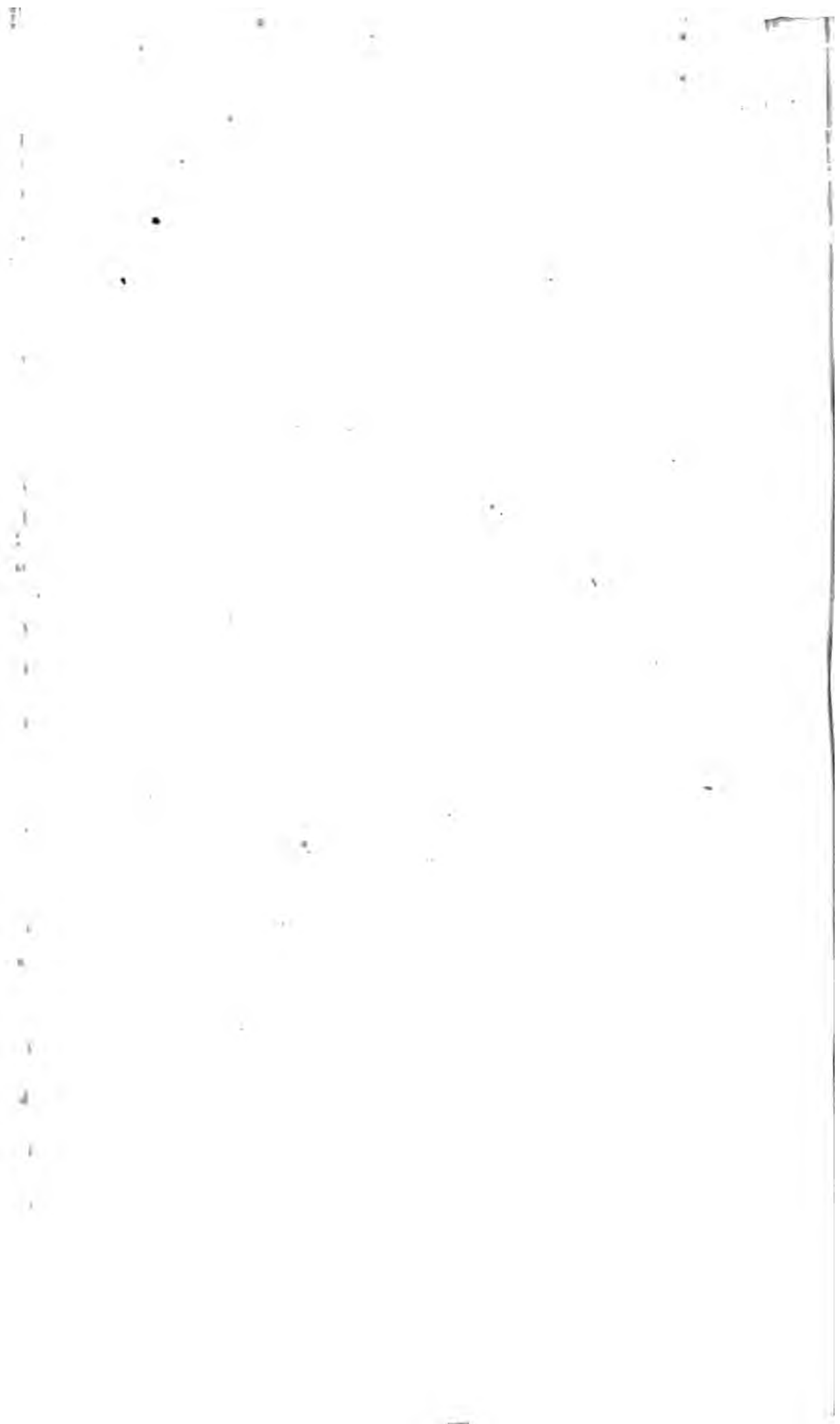
Sa galanterie pour le beau sexe est devenue proverbiale.

On dit que les rois amoureux ont été les plus grands rois. S'il en est de même des musiciens, Auber est le plus grand virtuose des temps passés et des temps modernes.

FIN.







25 CENTIMES LA LIVRAISON AVEC GRAVURES

LES
CONTEMPLATIONS

PAR

VICTOR HUGO

ÉDITION ILLUSTRÉE PAR J. A. BEAUCÉ

La publication des deux volumes de poésies que Victor Hugo a intitulés les *Contemplations* a été en Europe un véritable événement littéraire. Depuis longtemps annoncée et impatientement attendue, cette œuvre nouvelle du grand poète lyrique, dont la muse avait gardé un silence de près de quinze années, a produit une vive impression sur tous les esprits cul-

livés, sur toutes les âmes bien douées. Il faudrait un volume entier pour reproduire les éloges que toute la presse française et étrangère a décernés à ces admirables inspirations poétiques avec une unanimité sans exemple.

Dignes frères de leurs aînés, ces deux volumes des *Contemplations* ont cela de particulier qu'on entend vibrer dans les poèmes si divers, si variés qui les composent toutes les cordes de la lyre du poète. Dans le premier livre, *Aurore*, chant plein de fraîcheur, de grâce, de jeunesse exubérante, la corde sonore et brillante des *Odes et Ballades* et des *Orientales*; dans le second et le troisième livre, *l'Ame en fleur* et les *Luttes et les Rêves*, c'est la passion, le sentiment exquis et la richesse d'imagination des *Feuilles d'Automne* et des *Chants du crépuscule*. Dans la quatrième partie, entièrement consacrée à la fille du poète, morte, on s'en souvient, d'une mort si terrible et si inattendue, c'est l'amour paternel traduisant en poèmes sublimes les déchirements d'un cœur profondément atteint, c'est l'élévation de pensée, c'est la puissante éloquence, c'est la pureté d'expression des *Voix intérieures* et des *Rayons et des Ombres*; enfin, dans les deux dernières parties, *En Marche* et *Au bord de l'Infini*, le poète, supérieur à lui-même et à son passé, nous apparaît dans le plus splendide épanouissement de sa maturité. Ce n'est plus le Tasse, ce n'est plus Byron, ce n'est plus

Gœthe, ce n'est plus seulement le maître de la poésie lyrique en France, c'est quelque chose d'homérique et de dantesque à la fois, la plus haute expression du génie inspiré par la contemplation philosophique des merveilles infinies que Dieu a semées en deçà et au delà de l'homme et de notre univers visible.

Rien ne saurait, du reste, mieux donner une idée de ce livre que ces lignes empruntées à la préface :

« Qu'est ce que les *Contemplations*? C'est ce qu'on pourrait appeler, si le mot n'avait quelque prétention, les *Mémoires d'une âme*.

« Ce sont, en effet, toutes les impressions, tous les souvenirs, toutes les réalités, tous les fantômes vagues, rians ou funèbres que peut contenir une conscience, revenus et rappelés, rayon à rayon, soupir à soupir, et mêlés dans la même nuée sombre. C'est l'existence humaine sortant de l'énigme du berceau et aboutissant à l'énigme du cercueil; c'est un esprit qui marche de lueur en lueur en laissant derrière lui la jeunesse, l'amour, l'illusion, le combat, le désespoir, et qui s'arrête éperdu « au bord de l'infini. » Cela commence par un sourire, continue par un sanglot et finit par un bruit du clairon de l'abîme.

« Une destinée est écrite là jour à jour. »

La nouvelle édition que nous offrons aujourd'hui au public, après l'immense succès des précédentes, a été revue et corrigée avec le plus grand soin. Elle est

ornée de douze magnifiques gravures, dessinées spécialement par M. J.-A. Beaucé pour cette œuvre d'élite, et appropriées aux pages les plus saisissantes des principales pièces.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

LES CONTEMPLATIONS formeront 2 volumes grand in-8. 12 vignettes par J.-A. Beaucé, tirées à part, illustreront cet ouvrage, qui sera publié en 52 livraisons à 25 centimes.

Une ou deux livraisons par semaine. — L'ouvrage complet, 13 fr.

AVIS

Les 12 gravures des *Contemplations* ont été exécutées spécialement pour cette édition. La collection en sera vendue séparément au prix de 2 francs pour les personnes qui ont acheté les précédentes éditions non illustrées.

ON SOUSCRIT A PARIS CHEZ GUSTAVE HAVARD

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LES
CONTEMPORAINS
JOURNAL CRITIQUE ET BIOGRAPHIQUE

EUGÈNE DE MIRECOURT, RÉDACTEUR EN CHEF

BUREAUX A PARIS, RUE COQ-HÉRON, 5

Une publication qui, depuis trois ans, n'a pas vu le succès se ralentir pour elle, vient aujourd'hui prêter son titre au journal que nous annonçons.

M. EUGÈNE DE MIRECOURT sera le rédacteur en chef de ce journal.

Tôt ou tard, l'auteur de tant de volumes, — loués sans restriction par les uns, impitoyablement dénigrés par les autres, — devait prendre rang dans la presse militante.

L'heure est venue pour lui de se défendre, en allant chercher sur leur terrain même les ennemis discourtois qui le poursuivent de leurs attaques.

LES CONTEMPORAINS, — ce titre engage.

Il annonce nécessairement une feuille toute d'actualité, palpitant, respirant en quelque sorte avec le siècle, et à laquelle il suffira de tâter le pouls, si l'on veut apprendre comment se porte le monde littéraire et comment se porte le monde qui ne l'est pas.

Toutes les richesses biographiques restées intactes dans le portefeuille de M. **EUGÈNE DE MIRECOURT**, et que le cadre restreint de ses volumes ne lui permet pas d'employer, trouveront ici leur place, en donnant le complément de son œuvre.

Critiques originales, nouvelles de bonne source, échos et bruits de la ville, anecdotes vivantes; portraits tantôt sérieux, tantôt grotesques, mais toujours ressemblants; cuisine mystérieuse des journaux, des revues, des théâtres, des académies; histoire complète de l'époque, écrite jour par jour avec vérité, discernement, conscience : — voilà ce qu'annonce le journal nouveau.

Quant à la polémique, — plus ses adversaires seront violents et grossiers, — plus M. **EUGÈNE DE MIRECOURT** s'affermira dans la résolution d'être calme, convenable et de bon goût.

Le journal **LES CONTEMPORAINS** paraîtra toutes les semaines, le mardi (52 numéros par an).

Le premier numéro a paru le mardi 6 janvier
1857.

On s'abonne à Paris, rue Coq-Héron, 5.

LE JOURNAL DES CONTEMPORAINS SE VEND
CHEZ GUSTAVE HAVARD, LIBRAIRE,
15, RUE GUÉNÉGAUD,
CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE JOURNAUX
ET CHEZ
TOUS LES LIBRAIRES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

UN NUMÉRO : QUINZE CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Trois mois : 3 fr. — Six mois : 6 fr. — Un An : 10 fr.

ÉTRANGER, — le port en sus selon les pays.

Le journal LES CONTEMPORAINS sera envoyé gratuitement, comme essai, à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.

Pour le prix de l'abonnement, envoyer *une valeur sur Paris* — ou un MANDAT SUR LA POSTE à M. le Directeur du journal **les Contemporains**, rue Coq-Héron, 5. (*Affranchir.*)

LES BINETTES CONTEMPORAINES

PAR

JOSEPH CITROUILLARD

REVUES PAR COMMERSON

Soixante portraits par NADAR.

Dix volumes à 50 centimes.

Le même ouvrage est publié en deux volumes
à 2 fr. 50 c.

LES BALS PUBLICS

A PARIS

ÉTUDE PARISIENNE

PAR VICTOR ROZIER

Un fort volume in-32. — Prix : 1 fr.

BERLIOZ

EN VENTE CHEZ LE MÊME LIBRAIRE

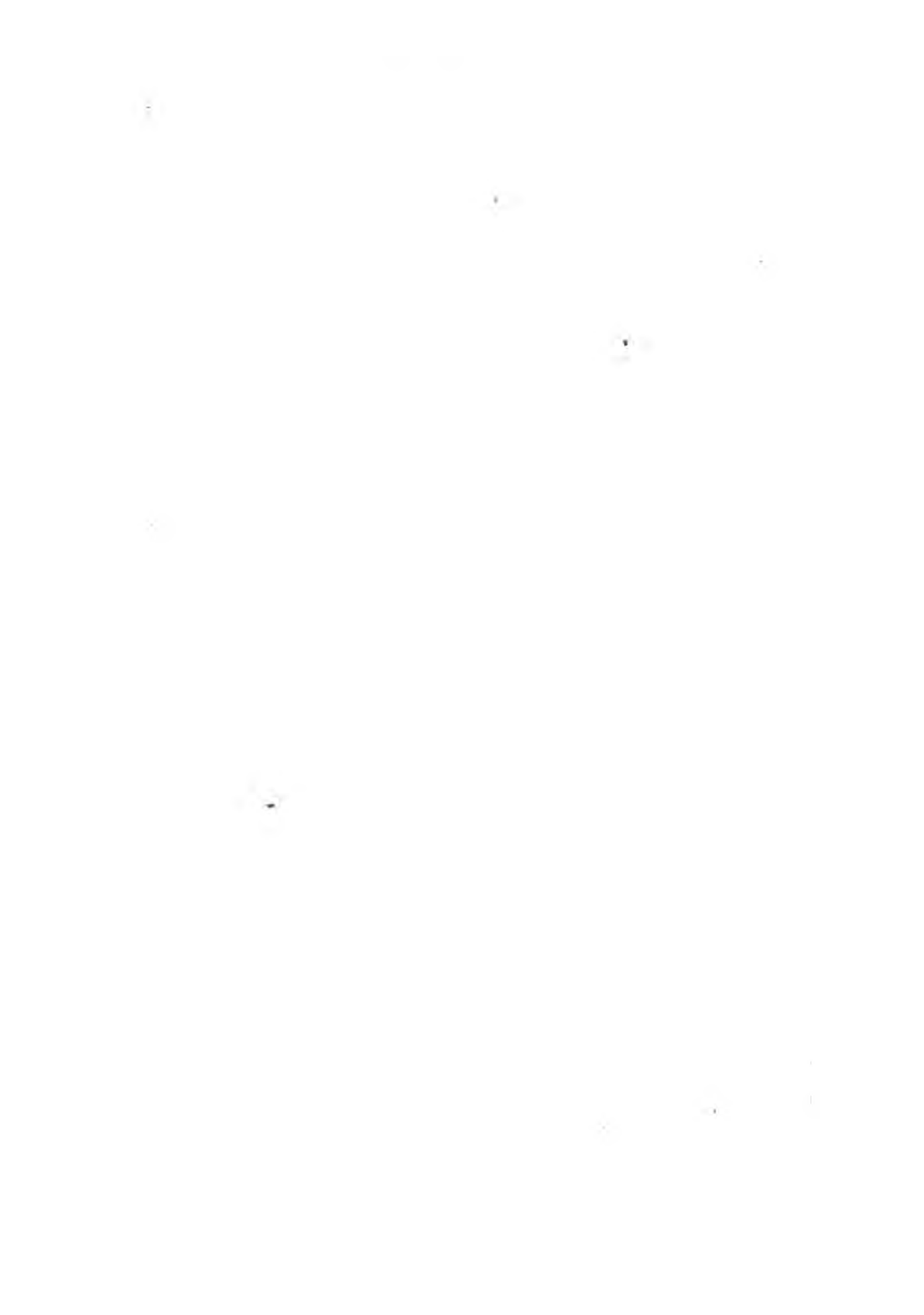
CONFESSIONS DE MARION DELORME

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.

18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTI, 1.





Carey, sc.

HECT. BERLIOZ

LES CONTEMPORAINS

BENLION

JULES DE MIRECOURT

PARIS

EDOUARD LAFONT, ÉDITEUR

10, RUE DE LA HARPE

1873

1000

1000

Handwritten text, possibly a signature or name, located in the upper central portion of the page.

Handwritten text, possibly a date or address, located below the signature.

Handwritten text, possibly a name or address, located on the left side of the page.

Handwritten text, possibly a date or address, located near the bottom center of the page.

Handwritten text, possibly a date or address, located near the bottom right of the page.

LES CONTEMPORAINS

BERLIOZ

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1856

L'Auteur et l'Éditeur se réservent le droit de traduction
et de reproduction à l'étranger.



CHRONIQUE DES CONTEMPORAINS

Les attaques^{niaises} du critique vicillot des *Débats* et les pamphlets anonymes publiés contre nous par de lâches écrivains sont cause qu'on nous envoie, de tous les coins de la France, une quantité de lettres pleines d'expressions flatteuses et encourageantes.

Nous remercions ces amis dévoués de notre œuvre.

Les exigences du travail nous empêchent de répondre particulièrement à chacun d'eux ; mais leurs paroles nous font du bien ; mais, dans la lutte que nous avons à soutenir, ce bienveillant et sympathique témoignage d'estime est une véritable force pour nous.

Tant que les cœurs honnêtes viendront ainsi à notre rencontre, nous serons parfaitement insensible aux injures de M. Janin, et les biographes du carrefour et de l'ombre peuvent

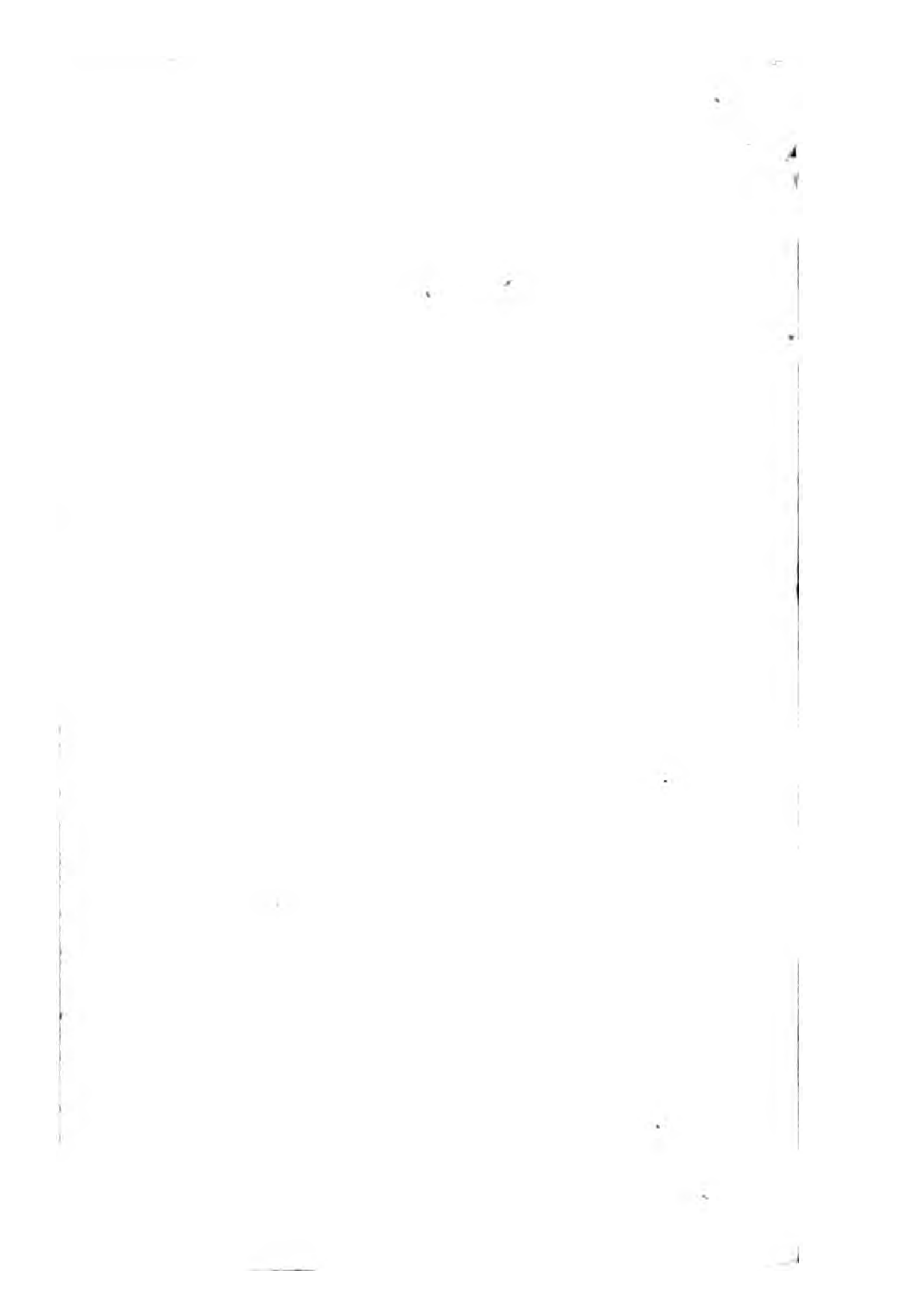
continuer de répandre sur nous l'outrage.

Ils nous élèvent en se déshonorant.
Leur haine est un piédestal.

Nous suivrons, un jour, le conseil de notre aimable lectrice de Nantes, et nous terminerons cette galerie contemporaine par une notice autobiographique loyale et consciencieuse, qui sera la meilleure réponse à faire aux mensonges de nos ennemis.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

Paris, 3 août 1856.



BERLIOZ

Notre devoir est d'affermir sur la tête du véritable artiste la couronne que des coteries malveillantes et jalouses essayent de briser.

Berlioz ne serait pas un grand musicien, qu'il faudrait, malgré tout, raconter sa vie pour donner au monde un magnifique exemple de courage et de persévérance.

Jamais homme ne rencontra plus d'obstacles sur sa route et n'eut contre lui de plus méchants vouloirs.

La presse, gagnée par ses ennemis, l'insulta, vingt années consécutives, sans trêve ni relâche ; et cependant il n'a pas douté de lui-même : il a continué de marcher intrépidement au but, semblable à un athlète vigoureux que le nombre des lutteurs n'épouvante pas, et qui, tôt ou tard, est sûr de vaincre.

Hector Berlioz naquit le 11 novembre 1803 à la Côte-Saint-André, petite ville du département de l'Isère.

Son enfance fut bercée par les enseignements pieux et par les aspirations chrétiennes.

Dans certains articles donnés aux feuilles musicales, l'auteur de *Roméo et Juliette* nous apprend qu'il fit sa première communion à la chapelle d'un couvent où sa sœur était pensionnaire.

Il a toujours conservé, depuis, l'ineffaçable souvenir de cette solennité religieuse.

Comme il approchait de la table sainte, des voix de jeunes filles, au timbre éclatant et pur, entonnèrent un hymne à l'Eucharistie. Le communiant crut voir le ciel s'ouvrir et les anges descendre sur l'autel.

Dès ce jour, la puissance de la musique lui fut révélée; sa vocation devint irrésistible.

Le père de notre héros, qui exerçait la médecine, avait décidé qu'Hector hérite-

rait de sa clientèle. Il se chargea lui-même de l'éducation de notre adolescent; mais celui-ci professait pour le latin la plus grande indifférence, et volontiers il eût jeté son livre au feu, lorsqu'il s'agissait d'apprendre les vers de Virgile, d'Horace ou d'Ovide.

S'il n'aimait pas les poètes latins, en revanche il avait pour les œuvres de Millevoye une prédilection toute particulière et lisait en cachette les pastorales de Florian.

Ces deux auteurs développèrent en lui le sentiment tendre.

Hector eut une passion sérieuse entre sa douzième et sa treizième année.

Il allait avec sa mère et ses sœurs, à l'époque des vacances, passer quelques se-

maines chez son grand-père, dans un petit village aux environs de Grenoble.

Tout près du domicile de l'aïeul se trouvait la maison de plaisance d'une vieille dame noble qui avait deux nièces fort jolies. L'une de ces nièces, appelée Estelle, éclipsait l'image de la bergère de Florian. Elle avait un œil noir adorable et portait des brodequins roses.

Œil et brodequins tournent aussitôt la tête à Hector.

Voilà notre héros amoureux, bien avant l'heure où il est permis de l'être. Il en perd l'appétit et le sommeil.

Cette passion précoce est devinée par l'espiègle déesse qui la cause.

Elle s'en amuse au possible.

Dans les bals champêtres, la plus grande joie de mademoiselle Estelle est de valser avec un oncle d'Hector, beau soldat de vingt-quatre ans, en congé de semestre, et d'examiner, pendant les repos de la valse, le visage déconfit, boudeur et jaloux, du pauvre Némorin.

Les vacances furent courtes; mais le souvenir de la coquette aux brodequins roses trotta longtemps dans la cervelle d'Hector.

Tout dénotait en lui une sensibilité profonde, à laquelle sa musique a dû plus tard le caractère expressif et passionné qui la distingue.

En même temps que le docteur Berlioz

enseignait à son fils le latin, l'histoire et un peu d'algèbre, il lui permettait, comme distraction, d'étudier le solfège, et bientôt le jeune homme sut lire à première vue les doubles croches les plus compliquées.

De la musique vocale, il passa successivement à l'étude du flageolet, de la flûte et de la guitare.

Le docteur lui interdit expressément le piano ¹, car ses premières complaisances avaient eu des résultats déplorables.

Hector négligeait complètement ses livres classiques et pâlisait nuit et jour sur un *Traité d'harmonie* tombé par hasard entre ses mains.

¹ Jamais, par la suite, Berlioz n'apprit cet instrument.

• M. Berlioz père apprit avec stupeur que le jeune malheureux avait fait hommage au cercle philharmonique de sa ville natale d'un quintette pour flûte, pour deux violons, pour alto et pour basse, lequel venait d'être exécuté triomphalement en présence de cinq cents personnes.

Grand scandale au logis.

Notre virtuose inattendu se voit sermonné sur toute la ligne. On lui donne l'ordre formel de se livrer exclusivement aux études médicales, et l'on décore sa chambre de gravures d'écorchés, de plusieurs squelettes et d'un crâne de premier choix.

En même temps le docteur lui met sous

les yeux un magnifique in-folio, avec planches d'anatomie.

Hector fait mine de se soumettre; mais, au bout de quinze jours, il n'a pas lu une seule page de l'in-folio.

Devant une obstination si prononcée le pouvoir paternel reconnaît son impuissance.

M. Berlioz père a recours à des manœuvres séductrices.

Il promet au jeune homme une superbe guitare et une flûte à clefs d'argent, s'il veut obéir et recevoir les premières notions de l'art d'Hippocrate.

On lui donne en même temps un de ses cousins pour compagnon d'étude.

Mais ce cousin joue du violon. Pendant que M. Berlioz visite ses malades, les jeunes gens exécutent des duos et n'ouvrent pas le moindre traité d'ostéologie.

Quand vient l'heure des leçons, Hector est trouvé d'une faiblesse désespérante.

A l'âge de dix-neuf ans, on l'envoie à Paris, toujours accompagné de son cousin, pour y suivre les cours de l'École de médecine.

La vue de la Clinique ne lui offre rien qui le flatte.

Ces cadavres étalés sur les tables de dissection, ces lambeaux, ces tronçons épars, cette pourriture humaine qu'il faut interroger de l'œil et fouiller du scalpel, tout le révolte et le glace d'horreur.

Il jure que jamais ses pieds ne le ramèneront dans cet abominable lieu.

Son cousin néanmoins le détermine à tenter une seconde épreuve, et il finit par s'aguerrir au spectacle des cadavres. Le célèbre Amussat, son professeur, parvient même à lui faire prendre quelque intérêt aux démonstrations anatomiques.

Mais un soir Hector franchit le seuil de l'Opéra. Tout est perdu.

Les *Danaïdes* de Salieri le plongent dans l'extase. Il retourne une seconde et une troisième fois voir la pièce, abandonne la Clinique, et passe toutes ses journées à la bibliothèque du Conservatoire, où il copie les partitions de Gluck et d'Haydn.

Puis il écrit à la Côte-Saint-André que

sa résolution d'être musicien ne pliera devant aucun obstacle.

Un jeune professeur suppléant au Conservatoire applaudit à ses premiers essais dans l'art du contre-point, lui donne des conseils, et le fait admettre au nombre des élèves particuliers de Lesueur.

Ce maître illustre découvre chez le nouveau venu des qualités rares.

Impatient de faire de la grande musique, Hector, sans plus tarder, se décide à composer un opéra. Mais où trouvera-t-il un livret? Il se hasarde à le demander au bonhomme Andrieux, dont il suit, à ses heures perdues, le cours de littérature.

Dans une lettre, très-courtoise d'ailleurs, le père d'*Anaximandre* lui répond

qu'il est trop vieux pour écrire des vers d'amour, et qu'il ne faut pas songer à sa collaboration.

Le sujet d'opéra dont Hector a fait choix est *Estelle et Némorin*.

Son cœur n'est pas encore entièrement dégagé du souvenir de la coquette aux brodequins roses.

A tout hasard, il confie la rédaction du livret à un de ses camarades ; puis il s'abandonne au feu de la composition. Les paroles sont grotesques et la musique est absurde.

Hector ne se décourage pas. Il écrit une messe.

Un maître de chapelle, qui protège ses

débuts, la fait aussitôt copier par des enfants de chœur.

Le jour de la répétition arrive : les parties sont criblées de fautes, et il en résulte une cacophonie à rendre les chats épileptiques.

Berlioz recopie lui-même sa messe tout entière. Un jeune amateur, très-riche et très-libéral, M. Pons, lui prête douze cents francs pour la faire exécuter à l'église Saint-Roch. Tous les journaux parlent de l'œuvre avec éloge. Lesueur, enchanté du succès de son élève, le fait admettre au concours annuel de composition musicale.

Mais, soit qu'il eût travaillé trop vite, soit que Cherubini, directeur du Conser-

vatoire, se fût appliqué à le desservir ¹, il échoua complètement et fut mis hors de concours dès la première épreuve.

Sa famille, informée de cet échec, lui retire brusquement sa pension, et le somme de quitter sur l'heure Paris et le Conservatoire.

Hector répond qu'il est affligé de ne pouvoir se soumettre.

Il se résigne toutefois à prendre le

¹ Cherubini détestait Berlioz. Celui-ci avait eu l'imprudence, non-seulement d'enfreindre un ordre qui interdisait aux garçons d'entrer par la même porte que les filles, mais encore de se moquer du directeur, qui l'avait surpris en flagrant délit de désobéissance. — « Zé vous férai prendre et zé vous férai zetter en prison ! » lui cria Cherubini. Le vieux maestro ne laissa pas échapper, à dater de ce jour, une seule occasion de lui être désagréable.

chemin de l'Isère, afin d'aller plaider sa cause.

— Puisque la médecine te déplaît, lui dit le docteur, fais choix d'une autre profession. Je ne consentirai jamais à te laisser poursuivre la carrière musicale.

Notre héros proteste qu'il ne fera, de sa vie, autre chose.

Après quelques jours de lutte, son vieux père se laisse fléchir ; mais sa mère et sa tante se montrent beaucoup plus intraitables. Elles ne comprennent pas, dans leurs idées chrétiennes, qu'Hector s'obstine à vouloir composer des opéras.

— Mais croyez-vous donc, leur dit celui-ci, que les vauriens seuls travaillent pour le théâtre ? Les plus beaux génies du

grand siècle, Molière, Corneille et Racine, consacraient leurs chefs-d'œuvre à la scène. Haydn, Spontini, Mozart et bien d'autres ont suivi leur exemple. Seriez-vous fâchées de me voir, un jour, au nombre des compositeurs illustres que l'Europe admire ?

— Mon ami, interrompt la tante. j'aime mieux que l'on soit considéré. Cela passe avant tout.

Rien ne peut les convaincre.

Hector, la veille de son départ, voit sa mère entrer dans sa chambre. La pauvre femme se jette suppliante à ses genoux, fond en larmes, et le conjure de ne pas la déshonorer.

— Oh ! tu restes, n'est-ce pas ? tu restes ? murmure-t-elle au milieu de ses sanglots.

— Hélas ! ma mère, c'est impossible !
répond le jeune homme, sanglotant lui-même.

Il la relève et veut essayer encore de dissiper ses préventions ; mais elle le quitte presque folle, en s'écriant :

— Tu n'es plus mon fils ! je te maudis !

Même à l'heure des adieux, elle ne consent pas à le revoir et à l'embrasser.

De retour à Paris, Hector se rappela qu'il avait contracté envers M. Pons une dette de douze cents francs pour l'exécution de sa messe. La faible pension qu'il recevait de son père ne lui permettait pas de rembourser une somme aussi considérable ; mais il y arriva par d'autres moyens :

il donna des leçons de flûte et de guitare, loua une mansarde de quinze francs par mois, dépensa huit sous au plus à chaque repas, et parvint à rembourser six cents francs en moins de quatre mois.

Le docteur Berlioz apprit ce tour de force de probité.

Sa logique paternelle ne vit rien de mieux que de payer à M. Pons le reste de la somme, et de ne plus servir la pension d'Hector jusqu'à complet remboursement de cette avance. Il s'imaginait ainsi le contraindre à revenir à la Côte-Saint-André!

Notre jeune virtuose devina le piège, et redoubla de courage.

Il dépensa moins encore pour sa nour-

riture, donna plus de leçons, et réussit à vivre à Paris sans la subvention de sa famille.

Un versificateur de talent lui apporte un jour un libretto, sous ce titre, les *Francs Juges*.

Berlioz trouve le sujet très-poétique. Il se met à l'œuvre et compose la partition avec enthousiasme et rapidité. Malheureusement l'Académie royale de musique repousse le poëme. Son travail est perdu.

L'ouverture des *Francs-Juges* a été conservée. C'est un chef-d'œuvre.

Comme si les génies de la ruine et du malheur avaient entendu l'imprudente malediction de sa mère et prenaient à tâche de l'exécuter, mille entraves surgissent

devant le jeune homme et lui bouchent obstinément le chemin.

Son professeur apprend qu'il n'a pas même pu obtenir une salle pour l'exécution d'un morceau qui doit le consoler du désappointement des *Francs-Juges*.

— Est-il possible, s'écrie Lesueur, qu'on refuse une aussi simple complaisance ?

— Mon cher, riposte un musicien *arrivé*, si nous laissons les jeunes gens se produire, que deviendrions-nous ?

Les leçons de flûte et de guitare diminuent. Berlioz tombe dans la misère.

On engage une troupe d'orchestre pour le théâtre de New-York ; il demande inu-

tilement à partir avec cette troupe en qualité de flûtiste. La direction des Nouveautés, à laquelle on le recommande, lui répond que ses musiciens sont au grand complet.

Toutes les portes se ferment en même temps.

De désespoir, Hector sollicite une place de choriste.

Il l'emporte, au concours, sur un chantre d'église, un menuisier, un forgeron et un tisserand.

Le destin semble lui donner quelque relâche. Des leçons nouvelles arrivent. Notre héros se loge et se nourrit à peu de frais, grâce à un de ses compatriotes, étudiant pharmacien, qui lui donne moitié de

sa chambre, et lui prépare, sur l'appareil même de distillation, certaines panades succulentes et économiques.

Les deux amis peuvent se permettre, une fois la semaine, d'aller à l'Opéra.

Berlioz, qui sait par cœur toutes les grandes partitions, n'entend pas qu'on y change rien. Plusieurs fois la représentation est troublée par ses exigences de respect fanatique pour l'œuvre des maîtres.

— Je vous trouve bien audacieux de supprimer les cymbales ! dit-il un soir, d'une voix menaçante, en se levant et en montrant le poing à l'orchestre.

Les spectateurs sont émus de l'apostrophe.

Dix minutes plus tard, Hector entend ces malheureuses cymbales dans un autre passage où le compositeur ne les avait point introduites.

Cette fois il monte sur la banquette, gesticule avec rage et crie de toute la force de ses poumons :

— A bas les cymbales ! Jamais il n'y a eu de cymbales dans ce morceau !

Pour le coup l'interrupteur est empoigné par les sergents de ville et mis à la porte sans autre forme de procès.

Mais, à quelques jours de là, il fut plus heureux.

— Eh bien, qu'est-ce que cela signifie ? vous passez quelque chose ! dit-il, apos-

trophant encore les musiciens. Il y a un solo !... Voyez la partition !

— Oui, oui, le solo ! s'exclame tout d'une voix le parterre.

Mais les exécutants s'obstinent et ne le donnent pas.

Quatre-vingts spectateurs furibonds, Berlioz en tête, escaladent l'orchestre. Tous les musiciens prennent la fuite, la toile tombe, et les instruments sont brisés ou crevés.

Voici un fait moins tragique.

C'était à une représentation d'*Antigone*. Un monsieur, placé près d'Hector, accompagnait chaque phrase musicale de monologues admiratifs, sans tenir compte

des reproches et des plaintes de ses voisins.

Au même instant, Berlioz, sous le coup d'un accès de sensibilité nerveuse causé par les mêmes effets d'orchestre, se cache la tête dans son mouchoir et verse des larmes.

Le personnage aux monologues s'aperçoit de l'émotion du jeune homme, se lève, le presse contre son cœur, et l'embrasse en criant :

— Vous comprenez donc la musique, vous!... A la bonne heure!... pleurons, monsieur, pleurons!

Et tous les voisins de rire.

Vers cette époque, la troupe des ac-

teurs anglais vint donner quelques représentations à Paris. La sensibilité de Berlioz éclata bientôt d'une façon plus dangereuse, en ce que l'art musical n'y était pour rien : il tomba passionnément amoureux de miss Henriette Smithson, la charmante Ophélie d'*Hamlet*.

Cette passion offrit tout d'abord un caractère étrange.

Pour fuir le diable érotique dont il était possédé, l'ancien amoureux d'Estelle quittait la ville et courait les champs.

Le soir venu, parfois il se trouvait à cinq ou six lieues de Paris.

Alors il s'étendait au fond d'une carrière ou sur un tas de gerbes, mais sans pou-

voir goûter une seule minute de repos. Sa passion le ramena, vaincu, au théâtre où jouait son idole.

Il n'avait plus qu'une pensée, qu'un désir : attirer le regard de miss Henriette et lui faire partager sa flamme.

D'abord il imagina de donner un concert, exclusivement composé de ses œuvres, savoir : l'ouverture des *Franco-Juges*, celle de *Waverley*, une *Scène héroïque grecque* et la *Mort d'Orphée*.

Tout est prêt pour l'exécution, quand l'inflexible Cherubini refuse la salle du Conservatoire.

Le surintendant des beaux-arts intervient. Notre héros a la salle, en dépit du

directeur ; mais, ô perfidie ! les exécutants font défaut, le chef d'orchestre est corrompu ; la musique, impitoyablement écorchée, force l'auditoire à une désertion soudaine ; et, si miss Henriette entend prononcer le nom d'Hector, c'est pour apprendre en même temps la nouvelle d'un four complet ¹.

Berlioz lui écrit lettres sur lettres.

Par malheur, le style trop brûlant de

¹ Quand les hommes ne s'appliquaient pas à empêcher le succès de Berlioz, les éléments se mettaient contre lui. Un jour, il compose une fantaisie dramatique sur la *Tempête* de Shakspeare. L'Opéra lui prête son orchestre pour l'exécution ; mais, au moment où le public arrive, une pluie torrentielle transforme en lac toutes les rues de Paris. Il n'y a pas cent personnes dans la salle, et les musiciens jouent devant les banquettes.

ces folles épîtres épouvante la divinité.

Mademoiselle Smithson intime à sa femme de chambre l'ordre exprès de refuser toutes les missives du même genre qui pourraient se présenter encore.

C'était à se briser la tête au mur.

Le jeune virtuose, après des efforts surhumains, arrive à donner un deuxième concert au théâtre même où la barbare comédienne se fait applaudir. Leur nom se trouve le même jour sur l'affiche, et, cette fois, l'exécution musicale est brillante. Hector obtient un succès incontestable.

Hélas ! Ophélie ne semble ni touchée, ni même informée de la chose ! Le lende-

main elle quitte Paris, et son amoureux la voit monter en chaise de poste.

Il est impossible au triste jeune homme de se remettre au travail.

Ses tortures vont le perdre à tout jamais comme talent et comme avenir, lorsqu'une circonstance aussi bizarre qu'inattendue donne le change à sa douleur et retrempe les ressorts de son courage.

Un pianiste allemand lui signale une actrice du boulevard dont la ressemblance avec miss Henriette est miraculeuse.

Notre héros voit cette femme.

L'illusion s'en mêle, et la compatis-

sante actrice prend un intérêt fort tendre à Hector, jeune et près de succomber à une peine de cœur.

Des rendez-vous se proposent, et voilà notre homme lancé dans un amour en effigie.

On lui rend le goût du travail, on ranime ses espérances de gloire. Bientôt il remporte la première couronne au faubourg Poissonnière pour sa cantate de la *Mort de Sardanapale*¹.

Mais c'est trop de bonheur à la fois.

La chance funeste lui prouve qu'elle ne

¹ En même temps il recevait les éloges des amateurs pour avoir mis en musique les morceaux versifiés de la traduction de *Faust*, par Gérard de Nerval.

l'a point abandonné, ou plutôt ses ennemis du Conservatoire cherchent par tous les moyens possibles à nuire à la cantate victorieuse.

Au moment où on l'exécute, après la distribution des prix, nombre de cahiers passent d'un pupitre sur l'autre; les parties se confondent, et le plus affreux désaccord se met dans l'orchestre.

Berlioz, les cheveux horripilés, prend la fuite. Le scandale est au comble.

Huit jours après, grâce à une active surveillance, on paralysa toute manœuvre jalouse, et la cantate obtint le succès dont elle était digne.

En même temps Hector fit jouer la *Symphonie fantastique*, œuvre qui n'eut

pas l'approbation des musiciens orthodoxes, mais qui plongea les esprits hardis dans le ravissement.

Ses palmes au Conservatoire l'appelaient en Italie.

Bon gré, malgré, notre amoureux quitte l'aimable doublure de miss Henriette. On échange des promesses d'éternelle constance ; mais, à peine Hector a-t-il franchi les Alpes et montré son brevet d'admission à Horace Vernet, directeur de l'Académie française à Rome, qu'une lettre insolente vient le confondre.

La mère de son actrice lui annonce le mariage de sa fille, et lui reproche d'avoir *failli* déshonorer celle-ci en la séduisant.

Jugez du courroux d'Hector.

Prenant aussitôt la résolution d'égorger la parjure, sa mère, et le mari qui a l'audace d'être son successeur, il achète trois pistolets pour ses victimes et un quatrième pour lui, car, décemment, il ne peut survivre à ce triple meurtre.

A tout hasard, il se munit de poisons violents, au cas où le pistolet dont la charge lui est destinée viendrait à pécher par la capsule.

Mais comment pénétrera-t-il dans la maison de son infidèle?

Rien de plus simple. Il fait l'acquisition d'un costume de femme au grand complet : châle, robe et chapeau, sans ou-

blier les bottines, et prend le chemin de la France.

Au moment de s'embarquer à Gênes, il s'arrête vingt-quatre heures pour corriger la *Symphonie fantastique*, et laisser au moins sans défaut de style une composition qu'il regarde comme son chef-d'œuvre.

En travaillant, Berlioz songe à tout ce qu'il pourrait produire encore, et pleure d'avance sa gloire perdue.

Ce regret amène un ralentissement dans sa fougue homicide.

Il est déjà désarmé, quand tout à coup un nouvel accès vient le saisir. Oubliant qu'il doit tuer les autres, et ne s'en pre-

nant plus qu'à lui-même, il se jette à la mer.

Des matelots le repêchent et le ramènent au rivage.

Honteux de son désespoir, il écrit, le lendemain, à Horace Vernet la lettre suivante, qui fait partie de la collection de feu le baron de Trémont :

« Monsieur,

«
. *Un crime hideux, un abus de confiance* dont j'ai été pris pour victime, m'a fait délirer de rage depuis Florence jusqu'ici. Je volais en France pour tirer la plus juste et la plus terrible des vengeances. A Gènes, un instant de ver-

tige, la plus inconcevable faiblesse, a brisé ma volonté. Je me suis abandonné au désespoir d'un enfant ; mais enfin *j'en ai été quitte pour boire l'eau salée*, être harponné comme un saumon, demeurer un quart d'heure étendu mort au soleil, et avoir des vomissements violents pendant une heure. Je ne sais qui m'a retiré ; on m'a cru tombé par accident des remparts de la ville. Mais enfin je vis, je dois vivre pour deux sœurs dont j'aurais causé la mort par la mienne, et vivre pour mon art¹.

« HECTOR BERLIOZ.

« Diana-Marina, 18 avril 1851. »

¹ La lettre a deux pages in-quarto. Nous ne la citerons pas tout entière.

Guéri de son amour en effigie, notre héros, dont le cœur ne peut rester vide, se reprend à adorer l'idole primitive, et le souvenir de miss Henriette Smithson l'agite pendant tout le temps de son séjour à Rome, où il est revenu continuer ses études.

Deux années après, en regagnant Paris, son premier soin est de louer un appartement en face de la maison occupée autrefois par la trop séduisante interprète de Shakspeare.

Il s'informe d'elle.

O bonheur! ô joie sans égale! Miss Henriette est de retour en France, et va prendre elle-même la direction du théâtre anglais.

Berlioz prépare un concert où la *Symphonie fantastique* doit reparaître avec tous les compléments ajoutés en Italie. Avant ce jour solennel il ne veut pas revoir sa chère idole. On lui promet de l'amener au Conservatoire.

Effectivement, Ophélie se trouve au nombre des spectateurs.

Notre charmante Anglaise reconnaît son amoureux, dont la musique est énergiquement applaudie par une foule enthousiaste.

Dans les cris de douleur et d'amour de l'orchestre, elle comprend enfin la passion profonde qu'elle inspire. Les paroles du *mélologue*, récitées par Bocage, ne lui laissent aucun doute : c'est bien elle qui

est dépeinte dans chaque vers ; c'est à la conquête de son cœur que marchent toutes ces notes harmonieuses.

Elle s'émeut ; des larmes mouillent ses joues, et, le lendemain, elle permet qu'on lui présente Berlioz.

Mais, hélas ! les tribulations de celui-ci ne sont pas à leur terme.

Sa famille et les parents de mademoiselle Smithson s'opposent à un mariage. Des inquiétudes sans nombre tourmentent leur affection. Pour comble de découragement, le théâtre anglais ne fait plus de recettes et la directrice se ruine.

Enfin l'hyménée se conclut dans les derniers mois de 1833.

Quelques jours après ses noces, Henriette

se casse la jambe. Le malheur impitoyable les poursuit sans relâche, de toutes les manières, sous toutes les formes.

Berlioz est sublime d'amour, de courage et de dévouement.

Sa femme lui apporte en dot des sommes considérables à payer. Le jour de son mariage, il n'a pas cent écus à sa disposition; mais, en multipliant les concerts, il parvient à donner aux créanciers des à-compte et à leur faire prendre patience.

Il compose *Harold en Italie*, nouvelle œuvre qui lui attire de chaleureux éloges et des partisans illustres, entre autres Paganini.

Le suffrage du grand violoniste, proclamé hautement, entraîne les esprits timides. On accepte définitivement Berlioz.

M. de Gasparin, alors ministre, lui commande une messe de *Requiem*.

Halévy, Cherubini et consorts travaillent à le desservir ; mais ils en sont pour la honte de leurs tentatives. La messe est exécutée à la chapelle des Invalides, à l'occasion du service mortuaire célébré en mémoire du général Damrémont et des soldats qui périrent à la prise de Constantine.

En sortant de la cérémonie funèbre, le maréchal Lobau s'écria :

— Mon Dieu, que ce Berlioz a donc de talent ! Ce que je trouve de plus admirable dans sa musique, ce sont les tambours !

L'honorable guerrier ne plaisantait pas. Chez lui l'enthousiasme était sincère, et

l'appréciation se trouvait juste au niveau de son intelligence artistique.

A cette messe des Invalides, peu s'en fallut que notre musicien ne fût victime d'une abominable méchanceté d'Habeneck.

Le *Tuba mirum*, passage grandiose et d'un effet prodigieux, exigeait de la part du chef d'orchestre, sous peine d'une infaillible déroute, un redoublement de vigilance et d'énergie.

Le perfide Habeneck, arrivé là, pose tranquillement son bâton de mesure et prend une prise.

Déjà l'auteur de la messe avait quelque méfiance. Il comprend le péril, se jette sur le bâton, dirige lui-même l'orchestre et sauve le *Tuba mirum* du naufrage.

Une fois l'œuvre exécutée, d'autres inquiétudes le poursuivent.

Aux Beaux-Arts on refuse de lui en payer le prix.

M. Cavé lui offre le ruban rouge comme équivalent de la somme de mille écus promise, et dont Berlioz doit la plus grande partie à ses musiciens. Il envoie paître M. Cavé, menace le ministère d'un scandale, et touche enfin les mille écus, que d'autres eussent volontiers mis en poche.

Il faut juger le héros de cette notice non-seulement comme compositeur, mais comme écrivain.

Nous le voyons rédiger d'abord le feuilleton de la *Gazette musicale*, puis celui du *Correspondant*.

Ses comptes rendus des grandes œuvres

et ses jugements écrits sur les maîtres se font remarquer par un style parfois inégal, mais souvent expressif et plein de couleur.

Les *Débats* lui ouvrent bientôt leurs colonnes.

Berlioz, comme critique, a dû se faire beaucoup d'ennemis. Il manque de mesure. Victime des préjugés, de l'envie et de la mauvaise foi, il lui échappe des phrases acrimonieuses et des plaisanteries que le bon goût n'accepte pas.

Ayant, un jour, entendu trois cantiques de Rossini, la *Foi*, l'*Espérance*, et la *Charité*, notre rédacteur prend la plume et se livre à ce jeu de mots intolérable :

« Son espérance a déçu la nôtre ; sa foi ne transporte pas les montagnes, et quant

à la charité qu'il nous a faite, elle ne le ruinera pas. »

Il fut plus spirituel, sinon moins méchant, dans une autre circonstance.

Panseron s'était avisé d'ouvrir un cabinet de consultations mélodiques et harmoniques. Dans un prospectus burlesque, répandu à très-grand nombre d'exemplaires à Paris et en province, il invitait les amateurs des deux sexes qui cultivent l'art de la romance à passer chez lui, munis de *cent francs*, pour y faire redresser leurs mélodies boiteuses, raviver celles qui seraient affectées de chlorose, et obtenir de sa science le moyen de réconcilier l'accompagnement avec le chant, si le hasard voulait qu'ils fussent en désaccord.

Le critique musical des *Débats* insère

tout au long ce curieux prospectus, en ayant soin d'écrire en tête :

*Cabinet de consultations pour les
MELODIES secrètes.*

Berlioz a eu des amis aussi empressés à lui être utiles que ses ennemis étaient persévérants à l'abattre. Ernest Legouvé, apprenant un jour que le compositeur allait être contraint, faute d'argent, à laisser inachevée la partition de *Benvenuto Cellini*, destinée à l'Opéra, lui envoie sous enveloppe deux billets de mille francs, et le supplie d'achever son œuvre.

La partition prête, Berlioz la porte à Duponchel.

Aussitôt les coulisses sont en émoi. Tout le monde, aux répétitions, conjure contre la pièce, Habeneck et son orchestre, chan-

teurs et chanteuses, choristes et comparses. Il n'est pas de polissonneries que tantôt l'un tantôt l'autre ne se permette.

Benvenuto Cellini, sifflé à outrance, disparaît de l'affiche à la troisième représentation.

Cet opéra contenait pourtant des beautés de premier ordre. On y remarquait une verve incontestable, une grande fraîcheur de style, beaucoup de passion, surtout une originalité puissante et soutenue.

Voilà peut-être ce qui perdit Berlioz.

Les disciples de la routine et du *statu quo* dans les arts ne virent là qu'une étrangeté condamnable.

On lui reprocha d'étouffer systématiquement la mélodie sous les effets harmoniques, et d'excéder les bornes, en s'effor-

çant de tout rendre, de tout décrire, de tout peindre, même les bruits de la nature.

Cette accusation n'était pas sérieuse.

Berlioz a loué plus d'une fois dans ses articles le *Barbier*, *Guillaume Tell*, et beaucoup d'opéras étrangers à sa manière. Jamais il n'a soutenu que son système fût la manifestation exclusive de l'art et que le compositeur dût tout imiter au moyen des sons.

Mais, par cela même que la musique n'a pas de bornes déterminées et de lois précises, tout ce qu'elle peut atteindre, elle peut se le permettre.

Aujourd'hui l'opéra de *Benvenuto* se joue très-souvent en Allemagne avec succès.

Comme l'Allemagne est la mère patrie de la musique, elle sait reconnaître ses vé-

ritables enfants. Berlioz a le droit de se moquer de l'injustice parisienne.

Paganini, devenu très-intime avec Hector, ne se consolait pas de cette chute odieuse. Il écrivit à un musicien de Gènes que les Français venaient de commettre un acte de vandalisme.

En même temps il envoyait à notre compositeur la lettre suivante :

« Mon cher ami,

« Beethoven mort, il n'y avait que Berlioz qui pût le faire revivre; et moi qui ai goûté vos divines compositions, dignes d'un génie tel que le vôtre, je crois de mon devoir de vous prier de vouloir bien accepter, comme un hommage de ma part, vingt mille francs, qui vous seront remis

par M. le baron de Rothschild, sur la présentation de l'incluse.

« Croyez-moi toujours votre affectionné

« NICOLO PAGANINI. »

On sait que le célèbre violoniste a succombé à une affection du larynx.

Un mois avant sa mort, assistant à un nouveau concert de Berlioz, et ne pouvant plus lui exprimer son admiration par des paroles, il tombe à ses genoux en présence d'une foule de spectateurs et lui baise les mains.

Grâce aux vingt mille francs de Paganini, notre virtuose peut acquitter ses dettes et travailler pendant quatorze mois à sa grande composition de *Roméo et Juliette*; puis il consacre tout ce qui lui

reste de la somme à la faire exécuter splendidement.

Jamais son amour enthousiaste de l'art n'a reculé devant aucun sacrifice.

En 1840, le jour de la translation des victimes de Juillet, ceux qui ont entendu la *symphonie funèbre et triomphale* tonner sur la place de la Bastille, avec toutes ses gammes de cuivre, ont une idée du génie musical de Berlioz. Accents de douleur, chants de triomphe, tout était rendu avec une puissance gigantesque.

Les amateurs furent conviés dans plusieurs grandes salles à l'audition de ce morceau sublime. Il excita de tels transports, que des jeunes gens se levèrent, les cheveux hérissés, et poussèrent des cris aigus.

De pareils effets scandalisent les personnes dont l'oreille, en musique, ne demande que du velours.

Un soir, Berlioz venait d'entendre un quatuor de Beethoven en compagnie d'Adolphe Adam. La dernière note du finale éteinte, il se tourne vers son confrère et lui dit :

— Que pensez-vous de cette musique?

— Elle ne me plaît pas, répond Adam. Cela ne produit sur moi aucune sensation agréable. Cependant vous conviendrez que le rythme musical a pour but, avant tout, de flatter l'oreille?

— Moi, s'écria vivement Berlioz, je veux qu'il me donne la fièvre et me crise

les nerfs ! Pensez-vous que j'entende de la musique pour mon plaisir ?

Adolphe Adam s'en alla consterné.

Toutefois, ni l'un ni l'autre n'avait tort. Ils eurent beau persister à se condamner réciproquement, chacun d'eux n'en reste pas moins admirable dans son genre. La comédie joviale et gracieuse n'exclut pas le drame puissant et terrible. Parce que vous riez aux tirades de Molière, nous empêcherez-vous de frémir à celles de Corneille ? En musique, ainsi qu'en littérature, l'un peut agiter la marotte et l'autre chausser le cothurne avec une égale dose de génie.

Malgré les intrigues d'Habeneck et de ses partisans, Berlioz réussit à donner à l'Opéra, sous le titre de *Festival*, un con-

cert comme Paris n'en avait jamais entendu.

Six cents musiciens trônaient à l'orchestre.

Ce jour-là, rien ne put troubler son triomphe, si ce n'est la voix d'une femme, qui, du fond de sa loge, se mit à crier à l'assassinat.

C'était la voix de madame de Girardin.

Au milieu d'un morceau en *si bémol* majeur, Bergeron venait d'appliquer un soufflet superbe sur la joue d'Émile.

Le concert se termina sans autre accident.

Personne, comme chef d'orchestre, n'exerce sur les instrumentistes un plus grand ascendant que Berlioz; personne ne

leur communique plus de feu, plus d'électricité. Sa baguette se change en un vrai bâton de connétable, avec lequel il dirigerait, au besoin, toute une armée de musiciens.

Après le concert, on est obligé souvent de l'emporter et de le mettre au lit. Ses vêtements sont aussi mouillés que s'il venait de prendre avec eux un bain dans la Seine.

En 1841, Berlioz part pour l'Allemagne, afin d'y populariser sa musique.

A Stuttgard et à Hechingen, il est admirablement accueilli. La cour de Weimar lui fait une ovation pompeuse. A Leipsick, il reconnaît un de ses anciens condisciples de l'Académie de Rome dans l'illustre Félix

Mendelssohn. Ils se réunissent pour donner un festival composé de leurs œuvres. On les rappelle sur la scène ; ils s'embrassent et échangent leurs bâtons de mesure au bruit des applaudissements.

De Leipsick, Berlioz se rend à Dresde.

Un comte du saint-empire, transporté d'admiration après avoir entendu la *Damnation de Faust*, supplie le *concertmeister* de le présenter à notre compositeur.

Cette grâce lui est accordée.

Le comte et l'artiste une fois en présence l'un de l'autre, se font de nombreux saluts, mais sans ouvrir la bouche, car l'auteur de la *Damnation de Faust* ne connaît pas un mot de la langue de Goëthe, et pour ce qui est de celle de

Racine, l'Allemand n'en sait pas davantage.

Tout à coup celui-ci prend les mains de Berlioz et fond en larmes.

— A la bonne heure, dit le *concertmeister*, voilà qui est plus éloquent que toutes les langues du monde !

Berlioz fut très-surpris de trouver à Brunswick un orchestre supérieur à celui de la rue Lepelletier. Nombre de dilettanti arrivèrent, d'un rayon de soixante lieues, pour entendre *Roméo et Juliette*.

— Maître, dit un de ces derniers, pourquoi ne transportez-vous pas ce sujet à la scène ? Quel magnifique opéra nous aurions !

— C'est impossible, répond Berlioz. Où trouverais-je deux êtres capables de soute-

nir pendant cinq actes les personnages si poétiques de Juliette et de Roméo? D'ailleurs, le sujet m'exalte trop. Si je terminais cet opéra, je crois que je mourrais ensuite.

— Eh bien, mourez ! s'écrie le fanatique amateur ; mais faites-le !

L'exécution du concert de Brunswick fut quelque chose de prodigieux. Berlioz dut assister, le soir même, à un souper de cent cinquante couverts.

Il se rend à Hambourg, puis de Hambourg à Berlin.

Sa Majesté le roi de Prusse, qui chassait à Sans-Souci, arrive en toute hâte pour voir le célèbre compositeur et juger de sa puissance musicale.

Berlioz revient en France.

Il est appelé à Marseille, à Lyon, à Lille, puis il traverse de nouveau la frontière et gagne la capitale de l'Autriche, où l'empereur assiste à ses concerts et le comble de ducats.

Le prince de Metternich, ce vieux renard de la diplomatie, se montrait parfois très-naïf dans les questions d'art. Il tomba des nues lorsqu'on lui apprit que Berlioz composait de la musique pour des orchestres monstres, et dirigeait lui-même les exécutants

— C'est vous, monsieur, lui-dit-il avec grâce, qui faites des morceaux pour cinq cents musiciens?

— Monseigneur, répondit Berlioz, cela ne m'arrive pas tous les jours. Le plus

souvent j'en fais pour quatre cent cinquante.

A Vienne, à la fin d'une audition triomphale, un homme bouleverse toute l'assemblée pour arriver jusqu'à lui.

— Oh ! je vous en conjure, dit ce personnage, souffrez que je presse la noble main qui a écrit *Roméo et Juliette* !

En même temps, il s'empare de la main gauche de l'artiste.

— Monsieur, dit Berlioz en riant, ce n'est pas avec celle-là.

L'étranger prend sans rancune la main droite du compositeur, la serre avec force et s'écrie :

— Ah ! vous êtes bien Français ! Il faut

que vous vous moquiez même de ceux qui vous aiment !

Nous écrivions toute une épopée si nous voulions rendre compte des ovations nombreuses qui accompagnèrent notre héros dans les villes allemandes.

Hanovre, Pesth, Prague et Breslau¹,

¹ On l'obligea, dans cette dernière ville, à donner six concerts. Comme il conduisait une symphonie de Beethoven, il est surpris de ne pas entendre applaudir et en demande le motif. — « C'est par respect pour votre présence, » lui répond celui qu'il interroge. Précédemment, dans la capitale du royaume de Hanovre, se sentant tiré par derrière à l'orchestre, au moment où l'on exécutait la scène d'amour entre Roméo et Juliette, il se retourna et surprit deux violons qui baisaient, en pleurant, les pans de son habit. Cet adagio est considéré par Berlioz lui-même comme son chef-d'œuvre. Il a mis là toute son âme et tous les échos de sa passion profonde pour miss Henriette.

le saluèrent tour à tour de leurs applaudissements.

Dieu ne permet pas que les grands artistes soient découragés et succombent devant le dénigrement natal. Ils trouvent ailleurs ce que leur refuse une ingrate patrie.

Berlioz a publié des fragments de ses voyages, çà et là, dans différentes revues.

On y trouve de remarquables chapitres ; mais on est choqué de l'aigreur avec laquelle il parle des hommes qui, chez nous, lui furent hostiles.

Ce n'est point à lui de se venger par l'emploi des gros mots.

Il ne sait manier ni la phrase ironique ni le ton plaisant. Ses articles abondent

en digressions oiseuses, et l'on n'y trouve pas ce tact littéraire, ce discernement du goût qui consiste à proscrire les idées mauvaises et à ne conserver que les bonnes.

Du reste, Berlioz est l'auteur d'un *Traité d'instrumentation* qui le place à la tête de la science musicale.

N'ayant pu réunir jusqu'alors que cinq cents musiciens, il songe à doubler ce nombre et à commander un orchestre modèle, composé de tout ce que Paris peut avoir d'exécutants de premier ordre. Il réussit au delà de son désir, et donne, après l'exposition de 1844, dans la salle des machines, ce festival extraordinaire, où l'on put voir onze cents instrumentistes rangés autour du maître.

La foule se bat aux portes. En dix minutes la salle est comble.

Berlioz ressemble au vainqueur des Pyramides. Il jette à son héroïque phalange quelques mots exaltés, lève son bâton de mesure, et l'orchestre fait retentir son tonnerre.

Ce fut une belle et glorieuse journée. La recette dépassa trente mille francs ; mais, désireux avant tout de satisfaire les artistes, et n'ayant pas voulu que des mesures économiques vinsent nuire à l'effet de l'exécution, Berlioz, tout le monde payé, n'eut qu'une somme de *huit cents francs* pour trois mois de courses, de sollicitations et de répétitions.

Notre héros, le lendemain de cette fête

musicale, tombait malade, et le docteur Amusat l'envoyait à Nice, en le menaçant d'une fièvre cérébrale s'il ne consacrait pas cinq ou six mois à un repos absolu.

Pour Berlioz, la musique n'est ni un divertissement ni un métier, c'est une passion qui le dévore.

En 1845, il donne au cirque des Champs-Élysées un festival pareil à celui de l'année précédente.

Mais ces concerts le ruinent au lieu de l'enrichir.

Il puise dans la bourse de ses amis pour satisfaire à ses obligations les plus pressantes, et se dirige du côté de Saint-Petersbourg, où nos artistes ont depuis longtemps coutume d'aller chercher le Potose.

A son passage à Berlin, le roi de Prusse lui donne une lettre de recommandation pour sa sœur l'impératrice de toutes les Russies, et le musicien, au bout de la semaine suivante, la remet lui-même à son adresse, au palais des czars.

Trois concerts, à Pétersbourg, lui rapportent quarante mille francs de bénéfice net.

Celui de Moscou produit neuf mille francs.

Dans cette dernière ville, peu s'en faut que Berlioz n'obtienne pas du gouverneur l'autorisation d'organiser sa fête.

— Monsieur, lui dit ce haut fonctionnaire, nous vous prêterons la salle d'assemblée de la noblesse, à une condition toutefois.

Berlioz s'incline, et demande ce qu'on exige de lui.

— Vous vous ferez entendre, après le concert, dans le salon privé des nobles.

— Mais je ne joue d'aucun instrument, monseigneur.

— Quoi ! n'êtes-vous pas musicien ? Comment alors donnez-vous des concerts ?

— Avec les instruments des autres. Je dirige seulement l'exécution de mes œuvres.

— Par exemple ! voilà qui est trop fort !

— Je vous proteste...

— Laissez-moi, monsieur, laissez-moi ! Pour vous apprendre à vous moquer des gens, vous n'aurez pas la salle.

Il fallut qu'un Moscovite, un peu plus instruit et moins entêté, s'appliquât à faire comprendre au gouverneur la différence qui existe entre un musicien exécutant et un musicien compositeur.

Après le concert de Moscou, Berlioz retourne à Saint-Pétersbourg, où il est attendu pour donner au grand théâtre la symphonie de *Roméo et Juliette*.

Ce fut le plus éclatant triomphe de sa carrière artistique.

L'empereur, l'impératrice, les grands dignitaires de la cour, toute la noblesse, tout ce qu'il y a d'illustre et de distingué dans la capitale russe, assistent au festival. Quatre fois notre héros est rappelé ; quatre fois on l'oblige à rester dix minutes sur la

scène pour recueillir l'admiration et les bravos de ce noble public.

A la fin du concert, brisé de fatigue et d'émotions, il tombe sur une chaise des coulisses et pleure à sanglots.

La recette était splendide.

En regagnant la France, Berlioz passe de nouveau par Berlin. Le roi et la reine le comblent d'égards, et Meyerbeer est chargé de lui porter la croix de l'*Aigle rouge*.

Il reçoit en outre de Sa Majesté Prussienne cette lettre amicale :

« Venez donc, mon cher Berlioz, dîner avec nous à Sans-Souci. Vous me donnerez des nouvelles de mon beau-frère et de ma sœur.

« FRÉDÉRIC-GUILLAUME. »

De grands chagrins attendaient l'artiste à son retour en France. Il eut trois deuils à porter coup sur coup : celui de sa mère, celui de son père, et celui de l'une de ses sœurs.

La femme qu'il avait tant aimée ne le rendait pas heureux.

Presque tous les amours d'ici-bas finissent par des larmes et par des tortures. Henriette Smithson, possédée du démon de la jalousie, troubla la paix du ménage, et la communauté devint impossible.

Néanmoins tout rapport ne cessa pas entre les époux.

Madame Berlioz tomba dangereusement malade. Son mari lui prodigua, jusqu'au

dernier jour ¹, les preuves de l'attachement le plus sincère et le plus dévoué.

Tous ces malheurs de famille, joints aux persécutions continuelles de ses ennemis, plongèrent Berlioz dans le découragement.

Il fut des années entières sans donner signe de vie artistique.

L'injuste cabale acharnée contre sa gloire le poursuivit jusqu'à Londres, où il essayait d'organiser quelques concerts.

Néanmoins la symphonie de l'*Enfance du Christ* parut inopinément lui rallier la presse. On daigna reconnaître sa verve et sa puissance; mais on eut soin d'ajouter qu'il avait changé de manière.

¹ Attaquée d'une paralysie générale, elle mourut en 1854.

Ceci est une des plus grandes sottises au bas desquelles nos judicieux Aristarques aient jamais apposé leur signature.

Dans cette composition, Berlioz imprime à sa musique un cachet tout autre, parce que son sujet n'est plus le même. Fallait-il écrire l'*Enfance du Christ* comme *Roméo et Juliette*, ou comme la messe de *Requiem*? L'artiste a changé d'expression, rien de plus. En changeant d'expression, il a changé de moyens ; mais il n'a pas changé de manière.

On connaît l'excellent tour joué par Berlioz à ses détracteurs, et l'adresse avec laquelle il sut les confondre, avant l'exécution définitive de sa dernière symphonie.

Sous le nom de M. Pierre Ducreé, cé-

lèbre artiste encore à naître, il donna le fragment de l'*Enfance du Christ* qui a pour titre le *Chœur des Bergers*.

Et les Aristarques d'applaudir à tout rompre.

— Bravo! bravissimo! criaient-ils. Voilà de la vraie musique. Allez dire à Berlioz d'en faire autant!

— Messieurs, elle est de moi! dit notre compositeur, paraissant tout à coup dans le cercle où l'on portait aux nues M. Pierre Ducré.

La tête de Méduse, de mythologique mémoire, n'eut jamais un effet plus terrifiant.

« Oh! la prévention! » disait Figaro.

De nos jours, ainsi qu'au temps d'Al-maviva, les hommes les plus distingués se laissent prendre au piège. M. Ingres, sans chercher plus loin, est l'homme prévenu par excellence, en musique comme en peinture.

On sait qu'il déteste Eugène Delacroix.

Un jour, quelqu'un lui dit que Berlioz faisait de la musique absolument analogue à la peinture de l'auteur du *Massacre de Scio* et de *Boissy d'Anglas*. Cela devint une raison pour qu'il prît en haine le musicien novateur.

Il refusait obstinément d'entendre un seul de ses morceaux.

Nous ne savons plus à quelle séance musicale M. Ingres, frappé de la magnifi-

cence d'une ouverture, et n'ayant pas en main le programme, dit à son voisin :

— C'est bizarre ! je connais tout Weber, tout Beethoven ; il n'y a que ces grands génies capables d'avoir fait une telle musique, et cependant elle n'est point d'eux. De qui donc est-elle ?

— Monsieur, lui répond son interlocuteur, c'est l'ouverture du *Carnaval romain*, de Berlioz.

— Eh ! morbleu ! que ne le disiez-vous plus tôt ? s'écrie notre homme. Vous me laissez louer un musicien que j'exècre. On ne se moque pas ainsi des honnêtes gens... C'est une trahison !

Le rédacteur d'une feuille lyrique tomba

dans un panneau semblable, et d'une façon plus humiliante encore.

C'était à une soirée chez un de nos princes de la finance.

On passait en revue les compositeurs célèbres. Le feuilletoniste, entendant prononcer le nom de Berlioz, fulmine aussitôt toutes ses colères. Il le traite d'extravagant, de fou, et presque de scélérat.

— Attendez, monsieur, dit une jeune fille railleuse, je vais vous faire entendre de la véritable musique. C'est une romance de Schubert.

Elle s'assied au piano. Le rédacteur écoute et se pâme d'admiration.

— Voilà de la mélodie! s'écrie-t-il, à la bonne heure! Et quelle phrase! quelle

clarté! quel sentiment! Je vous demande un peu si votre Berlioz ferait jamais cela?

— Monsieur, dit la jeune fille, au milieu d'une ironique révérence, vous venez d'applaudir la romance de *Benvenuto Cellini*, dans l'opéra de ce nom.

Toutes ces injustices ont fait jusqu'à ce jour le désespoir de notre compositeur. Elles sont cause que, malgré la force et la hardiesse de son talent, jamais il n'a pu atteindre la fortune, que beaucoup d'autres artistes de moindre taille ont fixée près d'eux.

L'heure de la réparation semble néanmoins arrivée pour lui.

Tout récemment¹ la section académique

¹ Le 21 juin dernier.

des Beaux-Arts lui a donné la préférence sur deux autres candidats, Gounod et Félicien David.

Gounod, avec ses chœurs d'*Ulysse*, et trois ou quatre morceaux impérialistes, exécutés au baptême ou ailleurs, n'avait que des chances médiocres.

Les titres de Félicien David étaient plus sérieux.

Comme Berlioz, il a de cruels adversaires ; mais il n'a pas comme lui le courage de la lutte.

S'il persiste à s'endormir dans sa gloire contestée, s'il garde en portefeuille ses chefs-d'œuvre et se borne à fumer la cigarette, au bruit des félicitations de trois imbéciles qui l'appellent maestro, ni le

fauteuil académique ni l'orchestre de l'Opéra ne viendront à lui.

Berlioz est jeune encore. Il a conservé tout son talent, tout son courage, et pour lui la fortune cessera quelque jour de se montrer cruelle.

Quant à la gloire, elle lui est désormais acquise, quoi qu'on fasse, et en dépit de quiconque soutiendrait le contraire.

Nous trouvons ce portrait de lui dans une notice qui a précédé la nôtre :

« Les traits de son visage sont régulièrement beaux : il a le nez aquilin, la bouche fine et spirituelle, le menton saillant, les yeux légèrement enfoncés dans leur orbite, tantôt pleins de flamme et d'éclat, tantôt couverts d'un voile de mélancolie et

de langueur. Une chevelure ondoyante ombrage son front, déjà sillonné de rides, et sur lequel se peignent les passions orageuses qui ont tourmenté son âme depuis l'enfance. Sa conversation est inégale, brusque, emportée, quelquefois expansive, plus souvent retenue et roide, toujours digne et loyale. Selon le tour qu'elle a pris, elle fait naître dans celui qui écoute une vive curiosité, ou un sentiment d'intérêt et de sympathique condescendance. »

Depuis vingt-cinq ans l'école classique persécute Berlioz, parce que l'école classique représente, dans les arts comme en littérature, l'esprit obstiné de la routine.

Complice du genre humain, qui se décide à suivre le progrès, mais avec la lenteur d'une tortue, elle bafoue, honnit et

repousse tout ce qui s'écarte du sentier banal.

Or, dans le domaine de la musique, la haine du nouveau prend des proportions plus grandes que partout ailleurs.

Effectivement, en littérature, dans les sciences, dans les arts plastiques, ou en philosophie, cette haine s'attaque à des idées, à des faits, à des images ou à des formes, les uns parfaitement sensibles, les autres susceptibles de tomber au moins sous les lois du raisonnement.

Le plus vague et le plus idéal des beaux-arts, la musique, affaire de sentiment ou d'organisation plus ou moins impressionnable, échappe à une analyse précise.

Et voilà, — comme l'explique Berlioz

lui-même, — pourquoi tous ceux qui suivent le petit sentier où trottinent les faiseurs d'opéras-comiques doivent s'épouvanter d'une science musicale dont les formes hardies obligent leur imagination à sortir de sa sphère.

Ils ne supportent pas la fatigue que ce dérangement leur occasionne ; ils ne veulent pas admettre leur impuissance évidente à comprendre ce qui dépasse leur portée.

De cette disposition à la haine pour l'artiste et au dénigrement de son œuvre il n'y a pas même un pas.

Le héros de ce petit livre compose des mélodies d'une largeur inusitée : tous ceux qui sont incapables de suivre son fil

mélodique nient mordicus qu'il ait jamais fait une mélodie.

Cette persécution absurde d'une lâche et trop nombreuse médiocrité s'attaqua, dans tous les siècles, aux véritables artistes.

Sous Louis XVI, les partisans de Piccini logeaient ironiquement Gluck rue du *Grand Hurleur*.

En revanche, les Gluckistes logeaient Piccini rue des *Petits Chants*.

Lorsque Rameau fit *Castor et Pollux*, l'air de Pollux, qui contenait une rentrée sur une modulation nouvelle, fut signalé comme produisant une horrible cacophonie. De nos jours cet effet paraît si simple,

qu'on ne peut plus comprendre où l'on vit une difficulté ou une faute.

Mozart, le Corrége de la musique, a passé pour un énergumène jusqu'au moment où Rossini passa pour un tapageur infernal.

Weber fut traité de sauvage.

Beethoven était regardé comme un fou.

Notre héros n'a pas lieu de crier à l'injustice plus que ces grands génies qui ne sont plus.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, vous trouverez des personnages qui regardent Victor Hugo comme un insensé (toute politique à part), et qui affirment que jamais il ne fut véritablement poète.

Berlioz se rattache à la tradition des grands musiciens que nous venons de nommer.

Il a de leur âme, de leur hardiesse, de leur facture énergique. Sa veine est moins large peut-être; mais ses élans sont pleins de fougue, et son inspiration est d'une remarquable pureté.

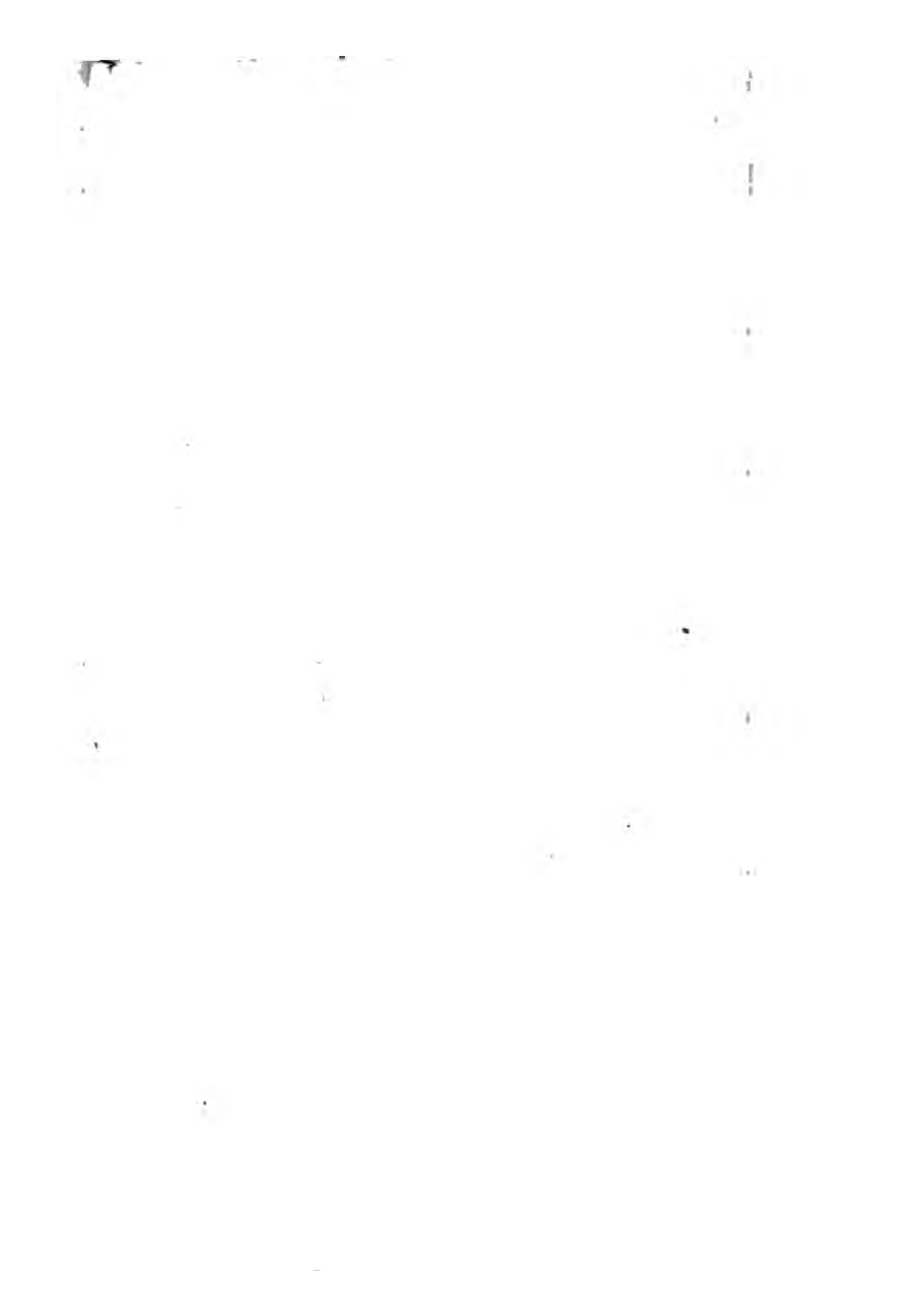
L'horreur du trivial le recommandera toujours aux esprits d'élite.

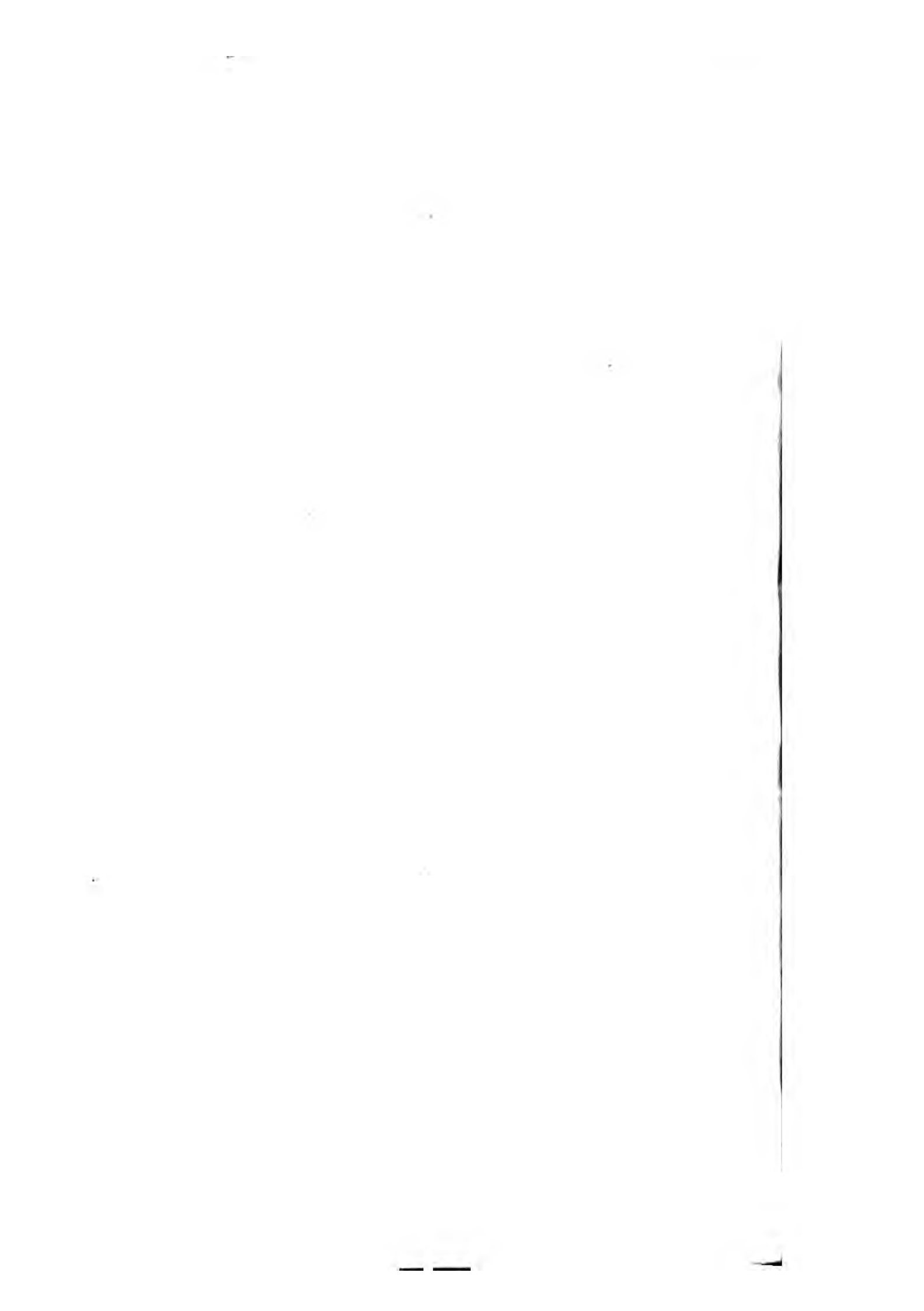
Son génie procède de l'école allemande. A côté d'une vigueur parfois désordonnée, sombre et farouche, il montre une sensibilité merveilleuse. Enfin, n'eût-il pour lui que d'être, en France, un musicien d'un genre unique, et resté tel, sa situation serait digne des plus grands respects, des plus vives sympathies.

Pour notre part, nous lui accordons une admiration sincère.

Nous sommes heureux d'avoir pu défendre contre les méchants, les sots et les jaloux, un honnête homme et un grand artiste.

FIN.





HENRY MONNIER

EN COURS DE PUBLICATION

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE

MÉMOIRES DE NINON DE LENCLOS

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.

18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

OUVRAGE TERMINÉ

CONFESSIONS DE MARION DELORME

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.

18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURT.





Carey del et sc

Imp de Mangon, 67 r. St Jacques Paris

HENRY MONNIER

Publie par G HAVARD

LES CONTEMPORAINS

HENRY

MONNIER

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

10, rue d'Anjou, 10

1857

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction
et de reproduction à l'étranger.



LES CONTEMPORAINS

HENRY
MONNIER

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

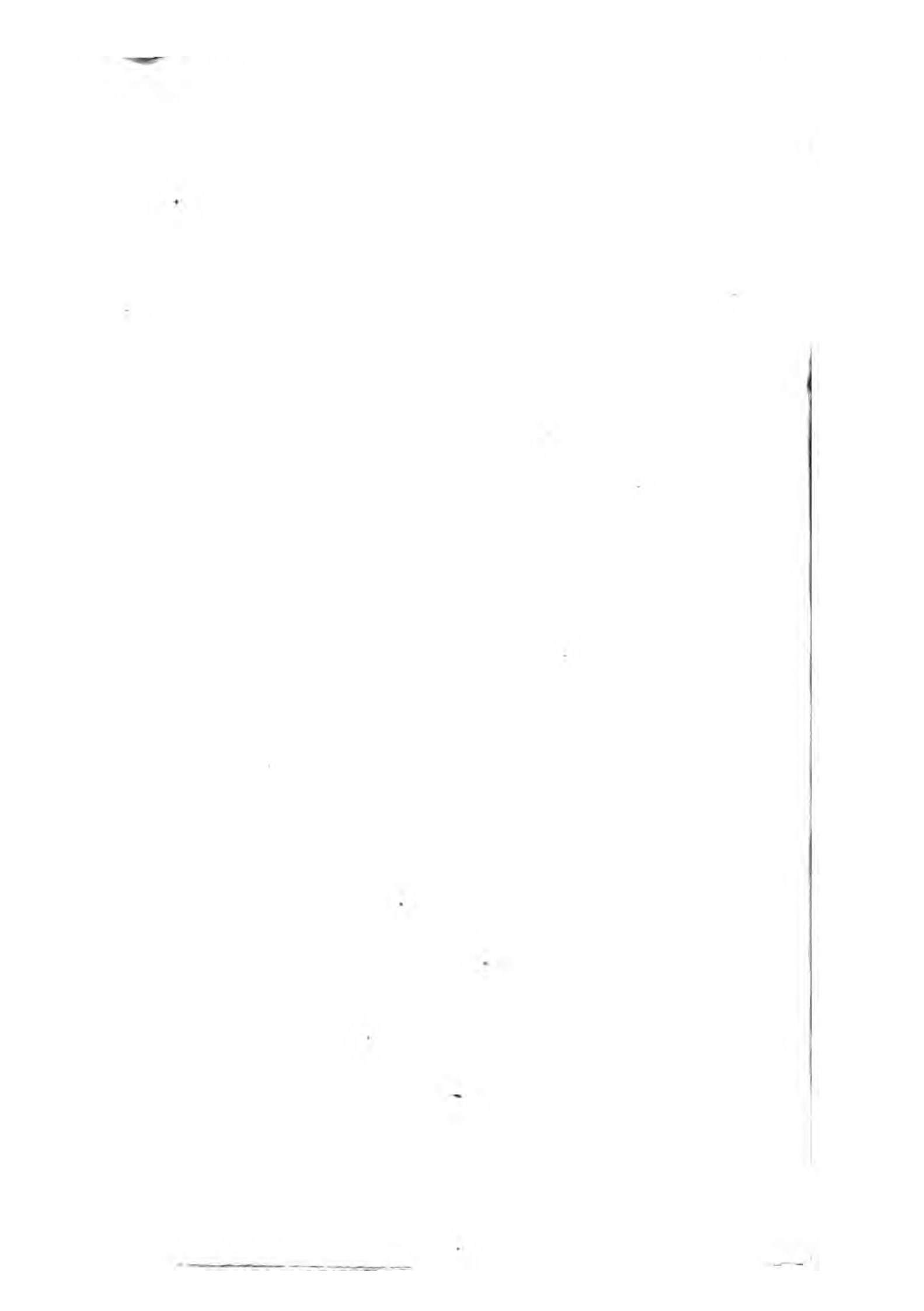
PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

—
1857

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction
et de reproduction à l'étranger.



HENRY MONNIER

Nous sommes en présence de l'une des plus originales figures de ce temps-ci.

Homme de lettres, dessinateur et comédien, c'est-à-dire trois fois artiste, Henry Monnier a un triple droit à figurer dans notre galerie contemporaine.

Né à Paris, en 1802, il reçut le jour sous une humble habitation, que le ha-

sard, parfois ironique, avait accolée à cette foule de majestueux hôtels où, depuis M. de Beaujon, s'abrite l'aristocratie financière.

Son père était un honnête et pauvre employé.

L'enfance de Henry s'écoula, sinon dans la gêne, du moins dans une situation de fortune très-médiocre, et sans rien connaître du luxe, à l'exception du peu que lui en montraient les splendides carrosses du voisinage et les galons de la valetaille en livrée.

A l'âge de dix ans, il obtint, à force d'instances, un petit uniforme de lancier polonais.

Toute la race enfantine de l'époque jouait à cette mascarade guerrière.

Ainsi affublé, portant haut la tête et traînant avec orgueil un sabre microscopique, Henry se dirigea vers le lycée Bonaparte, où son père l'envoyait comme externe.

Il était en cinquième quand arriva le désastre de 1814.

Le jour où les Cosaques entrèrent dans Paris, notre lycéen, trouvant les portes de sa classe fermées, voulut regagner la maison paternelle ; mais il lui fut impossible, au retour, de traverser le boulevard.

Nos amis les ennemis étaient en train d'accomplir leur défilé pompeux.

Ce spectacle est resté ineffaçable dans son souvenir, et, comme les impressions du jeune âge décident quelquefois des

sentiments de toute l'existence, il en rapporta le culte de la dynastie impériale, culte auquel il n'a jamais renoncé depuis cette époque.

On sait combien les passions s'exaltèrent lorsque la royauté légitime eut la pensée aussi maladroite qu'imprudente de traiter la France en pays conquis.

Sur les bancs du lycée, devenu collège royal de Bourbon, l'orage politique grondait aussi fort que partout ailleurs.

Les élèves se partageaient en royalistes et en bonapartistes.

Ils se gourmaient avec un acharnement incroyable, les uns pour le drapeau blanc, les autres pour le drapeau tricolore.

Néanmoins, il faut le dire, le plus grand

nombre appuyait les fleurs de lis. Tous ceux qui se rangeaient sous la bannière hostile aux Bourbons étaient ignominieusement traités de *fédérés*.

Henry se moquait de l'épithète, ou plutôt il la considérait comme un titre de gloire.

Dieu sait tout ce que sa ferveur pour la cause napoléonienne lui valut de horions et de coups de poing !

Il regardait le censeur du collège comme son ennemi personnel depuis certain acte de violence et de scandale commis en face de tous les élèves.

Voici l'histoire.

Un matin, à l'ouverture des classes, le

censeur, congréganiste de premier choix, et, par cela même, fort bien en cour, se prend de querelle avec un ancien officier, devenu chef d'institution. Il le traite de bonapartiste et de libéral.

Celui-ci riposte en l'appelant *Tartufe*.

Le censeur, furieux, se précipite sur son ennemi et s'efforce de lui arracher le ruban noué à sa boutonnière, tentative réprimée sur-le-champ par une paire de soufflets magnifiques.

On porte ce débat au jugement du ministre, et le chef d'institution est dépossédé de son brevet.

Henry se déclare aussitôt le vengeur de la victime.

Dessinait déjà les bonshommes et les charges d'une manière fort pittoresque, il crayonne le long des murs de la cour et dans toutes les salles de classe mille croquis peu flattés du censeur.

La charge était frappante.

Chacun pouvait aisément reconnaître le personnage à ses rares cheveux gris frisés en ailes de pigeon, à sa longue re-
dingote noisette et à ses souliers à boucle.

Notre élève caricaturiste représentait le malheureux fonctionnaire déclamant deux tragédies, dont la rumeur publique le déclarait coupable. L'une de ces tragédies avait pour titre *Romulus*, et l'autre *Cassandra*.

Or le premier chef-d'œuvre du censeur commençait ainsi :

O Rémus, dominez sur les remparts de Rome

Seulement Henry avait soin d'écrire :

Oremus, domine, etc.

C'était dans tout le collège une sorte de révolution. Les maîtres avaient beau donner l'ordre d'effacer et de gratter ces caricatures impertinentes, elles reparaisaient le lendemain avec des enjolivements nouveaux, et l'artiste moqueur en couvrait les murailles de plus belle, sans jamais se laisser surprendre.

On eût dit qu'il possédait l'anneau de Gygès.

M. Legrand, — c'était le nom du cen-

seur, — en perdait l'appétit et le sommeil. Son désespoir le rendit malade. Il eut une abominable jaunisse.

Henry Monnier quitta le collège à seize ans.

Son front, nous devons le dire, était vierge de lauriers universitaires; et, depuis cette époque, il se brouilla complètement avec le grec et le latin.

De ses études classiques, il ne lui resta qu'une fort belle écriture et une orthographe suffisante.

Assez inquiet de l'avenir d'un enfant qui n'annonçait un goût décidé pour aucune profession, M. Monnier le fit entrer chez un notaire, ressource habituelle des parents empêtrés de leur progéniture.

Henry végéta quelques mois dans les

fonctions de petit clerc, écrivant le matin, courant le soir, usant tour à tour ses coudes à noircir des paperasses et ses bottes à sauter les ruisseaux.

On ne lui parlait en aucune sorte d'appointements.

Quelques-uns de ses collègues gagnaient jusqu'à cent écus; lui ne recevait absolument rien, si ce n'est d'innombrables taloches, quand il rechignait pour aller querir le petit pain traditionnel et les deux sous de confitures destinés au déjeuner des clercs supérieurs.

M. Monnier comprit que dix années au moins se passeraient avant que son fils pût atteindre à la position lucrative de maître clerc, bâton de maréchal des apprentis tabellions sans fortune.

L'exiguïté de ses ressources ne lui permettait pas d'entretenir longtemps le jeune homme aux frais de la maison paternelle.

Il le plaça comme surnuméraire à la chancellerie, division des affaires criminelles. Le futur Prudhomme était chargé d'une correspondance active et permanente avec tous les bureaux de France et de Navarre.

Pécuniairement parlant, il se trouva d'abord dans les mêmes conditions qu'à son étude; mais il avait l'espoir d'émarger un état d'appointements sous un terme assez rapproché.

Nous avons dit qu'il possédait, comme scribe, un mérite de premier ordre.

Cet avantage, aujourd'hui fort com-

mun, grâce aux progrès de l'écriture anglaise, était alors assez rare chez les employés.

Il en résultait pour Henry un inconvénient très-grave.

Tout ce qu'il y avait de neveux de directeurs ou de filleuls de chefs de division lui passaient sur le corps, attendu que ces jeunes gens, disgraciés au point de vue de la calligraphie, ne pouvaient se rendre utiles que dans l'emploi de rédacteurs.

Il n'apercevait donc à l'horizon administratif aucune espèce d'avancement.

Peu jaloux de rester trente années de sa vie expéditionnaire à quinze ou dix-huit cents livres, il cherchait à sortir de

cette position par trop rebutante, et qui, le jour où on le mettrait à la retraite, lui donnerait à peine de quoi subsister.

Tout contribuait à lui faire prendre sa place en dégoût.

Le chef de bureau, d'une nature atrabilaire et hargneuse, lui cherchait noise à chaque minute.

Quant au commis d'ordre, humilié de l'orthographe de Henry et de sa coulée splendide, il ne laissait échapper aucune occasion de lui être désagréable.

Mais comment secouer le joug bureaucratique?

Des fumées de gloire militaire montaient parfois au cerveau du jeune homme.

En lisant les fastes de l'Empire, il sentait un enthousiasme belliqueux lui échauffer l'âme.

Par malheur, le temps des exploits homériques n'était plus.

Napoléon venait de mourir à Sainte-Hélène, et la pacifique Restauration ne prodiguait pas l'avancement dans l'armée, surtout à qui n'avait à offrir qu'un certificat de roture.

Henry ne s'arrêta donc point à ses rêves d'héroïsme.

Il jeta les yeux sur la carrière commerciale. On lui proposait d'entrer dans une maison de roulage, dont le patron lui était connu, lorsqu'une rencontre fortuite ou-

vril tout à coup à son avenir une perspective plus noble.

Se promenant, un dimanche, au marché du Louvre, il rencontre un ancien camarade de collège qui se jette avec effusion dans ses bras, et lui fait mille questions et mille caresses.

Nous laissons Henry Monnier rapporter lui-même le dialogue qu'ils eurent ensemble :

« -- Es-tu peintre? lui demanda son ex-condisciple.

« — Je suis tout bonnement expéditionnaire.... Et toi?

« — Peintre, cher ami!... peintre, élève de Girodet.

« — Et la vie ?

« — Très-joyeuse. J'ai des leçons, je fais des portraits qui ne me sont pas payés bien cher; mais j'en fais beaucoup.

« — Et tu te sauves sur la quantité ?

« — Je gagne en suffisance pour payer mes frais d'atelier et ne pas mourir de taim. Bref, ce mois-ci j'aurai encaissé deux cents francs.

« — Deux cents francs !... Mais ce sont les honoraires d'un commis d'ordre!... Et tu es libre ?

« — Libre comme l'air.

« — Et tu t'amuses ?

« — Je ne fais que cela. Mais il faut piocher dur si l'on veut arriver.

« — Diable ! c'est donc bien difficile, la peinture ? »

« — Eh ! mon bon, c'est comme dans tout, il faut avoir des dispositions. Mais, j'y songe, tu en as de fameuses, toi ! Tu campais crânement les bonshommes au collège. »

« — Tu penses que je pourrais essayer ? »

« — Parbleu ! Je t'offre mes leçons, d'abord. »

« — Et je les accepte, mon ami. Vraiment, je crois qu'il me pousse enfin une vocation ! »

Tel fut l'enchaînement de circonstances au moyen desquelles le jeune homme s'é-

chappa du traquenard administratif pour se jeter à corps perdu dans les champs sans limite de l'art et de la fantaisie.

Un mois après le dialogue que nous venons de rapporter, Henry envoyait fièrement sa démission au ministre de la justice.

Puis il fut reçu comme élève à l'atelier de Girodet.

Sa famille jeta les hauts cris.

Mais il coupa court à toutes les récriminations en déclarant qu'il ne demanderait plus un centime à la bourse paternelle et qu'il saurait de lui-même subvenir aux besoins de l'existence.

— Et comment cela, malheureux ? lui dit son père.

— Je ferai pour les éditeurs des caricatures et des dessins, répondit-il.

En effet, son ami l'avait présenté à quelques-uns de ces industriels. Ceux-ci goûtaient fort ses pochades, et ils lui en achetaient déjà de nombreuses collections.

Une des plus curieuses est celle des *Employés*.

Dans l'atelier de Girodet-Trioson, notre dessinateur débutant ne se montra pas de première force en académies. Seulement, tout d'abord, aucun élève ne put arriver à sa hauteur en fait de caricatures ou de charges parlées.

La *scie* (le mot n'était pas inventé,

mais la chose existait déjà) trouvait en lui son maître incomparable.

Chaque jour son entrée dans le cercle des rapins était accueillie par d'enthousiastes applaudissements.

Ses camarades quittaient brosses et crayons.

On entourait Monnier, on lui demandait le compte rendu comique des charges de la veille, car il consacrait régulièrement ses soirées à de nombreuses mystifications.

— Raconte-nous tes exploits ! criaient en chœur nos jeunes diables.

Il ne se faisait pas prier.

D'un air grave et calme il entamait sou

récit. Pendant une heure, les rapins se tenaient les côtés dans un accès de fou rire. Quelques-uns même se roulaient sur le carreau et demandaient grâce, tant leur gaieté frisait l'épilepsie.

Pour étonner des rapins, il faut cependant des choses de l'autre monde.

Monnier, disons-le, n'avait pas la moindre chance d'obtenir le prix de Rome, ni même un accessit; mais sa renommée de mystificateur et l'inimitable talent qu'il déployait dans les scènes bouffonnes se répandirent au loin.

Tout ce que Paris comptait alors d'amusants viveurs cherchait à se lier avec lui.

On briguait la gloire de lui servir de complice.

Henry devint l'ami intime de Romieu, de Romieu, qui, plus tard... mais alors il ne s'occupait absolument qu'à satisfaire sa rancune féroce contre l'épicier, symbole éternel de tout ce qui n'est point artiste, littérateur ou savant.

Quelle recrue superbe pour le futur préfet, pour l'auteur à venir du *Spectre rouge* !

A eux seuls ils valaient toute l'armée de la scie.

Les combinaisons les plus ingénieuses et les plus désolantes pour leurs victimes germaient constamment dans ces deux cervelles fécondes, et les charges arri-

vaient bientôt à une exécution immédiate.

— Vois-tu, mon cher, disait Romieu, chaque homme, ici-bas, accomplit sa destinée. La nôtre consiste à fournir des documents à ceux qui rédigeront le martyrologe du bourgeois.

— Tu l'as dit, répondait Monnier. A propos, connais-tu notre voisin, le marchand d'ombrelles ?

— Un individu grêlé, qui a le nez de travers et qui louche des deux yeux ?

— Précisément.

— Après ?

— Tu vois, sur le devant de sa porte, quelque chose comme une cage.

— Oui, avec de petites bêtes qui grouillent dedans.

— Ce sont des furets, je te le dis en confidence; mais n'en abuse pas, et laisse-moi faire.

Henry descend ses quatre étages.

Il s'arrête devant le seuil de la boutique, où le naïf marchand de riflards et d'ombrelles hume les miasmes du ruisseau.

— Bon Dieu! s'écrie-t-il en regardant la cage avec toutes les marques de la surprise et de l'admiration, les jolis petits cochons d'Inde!

— Ah! pardon, jeune homme, pardon, fit le marchand, ce sont des furets.

— Des furets?... Allons donc ! vous plaisantez ! Des furets.... ça ?

— On me les a vendus pour des furets, je vous assure.

— Quelque ignorant stupide en fait d'histoire naturelle, soit. Du reste, on ne vous a pas volé, mon cher monsieur, car ces animaux-là sont d'une espèce très-rare. Ce sont des cochons d'Inde d'Océanie.... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! les jolis petits cochons !

— Vous croyez?... Là, vraiment, votre parole.... ce ne sont pas des furets ? dit le marchand de parapluies.

S'il n'en était pas encore à la conviction absolue, il dépassait au moins déjà les limites du doute.

— Parbleu! reprend Monnier, c'est mon affaire, à moi, de distinguer les cochons des furets. Je suis empailleur au Jardin des Plantes.

— Ah! monsieur est empailleur.... Diable! c'est bien différent! Recevez, je vous prie, toutes mes excuses.

Et voilà le pauvre homme entièrement persuadé qu'on l'a induit dans une grave erreur sur l'espèce véritable de ses animaux.

Le lendemain, il voit stationner devant la cage un autre jeune homme, qui, après avoir curieusement examiné les bêtes, pousse tout haut cette exclamation :

— Saperlotte! les gentils furets!

— Vous vous trompez, dit majestueu-

sement le fabricant d'ombrelles. Ce ne sont pas des furets, ce sont des cochons d'Inde d'Océanie.

— Bourgeois, répond Romieu d'un ton digne, pour qui me prenez-vous? Je sais peut-être distinguer un furet d'un cochon.

— Ta! ta! j'étais comme vous. Un de mes amis, empailleur au Jardin des Plantes, m'a certifié....

— Votre ami est un polisson, qui se raille de votre innocence:

— Permettez....

— Je ne permets rien, ce sont des furets.

La discussion fut longue: Enfin le mar-

chand crut devoir se rendre aux excellentes raisons de Romieu.

— Ce farceur d'hier ! s'écria-t-il. Je savais bien que je ne me trompais pas !

Monnier donne le mot à trois ateliers de rapins.

Quinze jours durant, l'industriel voit s'arrêter à sa devanture des façons de savants anglais, italiens, allemands, espagnols, suédois; des naturalistes amenés là, pour sa damnation, des quatre parties du monde.

Le lundi, notre homme croit posséder de véritables furets.

On lui prouve, le mardi, que ce sont des cochons d'Inde.

Le mercredi, on lui démontre que les cochons d'Inde, mammifères de l'ordre des rongeurs, n'ont jamais ressemblé à des furets; et, le jeudi, bon gré, mal gré, on le force à convenir que les animaux de sa cage ne peuvent être que des cochons.

Tous les voisins du marchand d'ombrelles, corrompus par Monnier et par Romieu, prennent fait et cause, qui pour les cochons d'Inde, qui pour les furets.

Bref, las de voir sa vie troublée par une telle incertitude, le fabricant de parapluies donne, un beau matin, dans la cage un coup de pied furieux et l'envoie rouler au milieu de la rue avec les hôtes qu'elle renferme.

Il était sérieusement menacé d'une attaque de fièvre chaude.

Henry Monnier a donc commencé sa carrière d'artiste en faisant et en disant des charges; il en a toujours fait et dit par la suite; il en fait et il en dit encore.

S'il vient à mourir, nous gageons qu'il en fera ou qu'il en dira une à son heure dernière.

Ce ne sera peut-être pas la plus mauvaise.

On sent bien que nous devons renoncer à donner seulement la millième partie de ces histoires burlesques; elles composeraient la matière de quinze tomes in-folio ¹.

¹ Une des plus connues est celle des enseignes de

Henry menait de front, sans y songer, l'étude de sa triple profession d'auteur, d'acteur et de dessinateur, qu'il devait conduire plus tard à un si haut point d'originalité.

Le talent d'observation se développait en lui d'une manière vraiment prodigieuse.

Quand il dessinait, rien n'échappait à son crayon railleur; et, dans ses charges parlées, il reproduisait tout : le geste, l'attitude, la physionomie, la phrase et le mot.

Pas un détail n'était oublié.

tout un quartier, changées pendant la nuit. Le lendemain, le charcutier se trouvait être tailleur ; l'épicier vendait des bottes, et ainsi du reste.

Beaucoup de jeunes auteurs dramatiques avaient, à cette époque, adopté, de préférence à tout autre, un café de la petite rue Saint-Louis¹, aux abords du Théâtre-Français.

Là se donnaient aussi rendez-vous quelques gens de lettres en vogue, et l'établissement avait reçu le nom de *Café des Cruches*, probablement par antiphrase.

Henry devint un des piliers du lieu.

Tous les soirs, en présence d'un cercle d'amis, il déroulait au Café des Cruches son bagage quotidien d'observations comiques.

¹ Complètement disparue dans les démolitions avec la rue de Rohan, la rue de Chartres et bien d'autres.

Dès qu'il entra dans la salle, chacun de quitter au plus vite les dominos ou les échecs. On élargissait le cercle. Il parlait devant la plus nombreuse et la plus sympathique assistance.

Les éclats de rire s'entendaient jusqu'au Palais-Royal.

Or les habitués du cercle avaient, comme tout le monde, leur côté vulnérable.

Bientôt les manies, les ridicules, les prétentions de ces messieurs, fournirent leur contingent à la verve du comique improvisateur.

Il avait remarqué dans son auditoire certain général en retraite, personnage d'une roideur superbe, et qui avait la con-

versation dogmatique et tranchante au possible.

On l'appelait le général Beauvais.

Ce vieux brave, reçu au Café des Cru-ches en compagnie d'un ancien émigré, M. de Châteauneuf, ne s'imaginait point qu'il fût possible, en aucun cas, de parodier sa tournure ou ses discours.

Il se trompait.

Henry avait découvert dans toute sa personne une mine précieuse de ridicules, et la tentation d'exploiter cette mine était trop forte pour que le mystificateur n'y succombât point.

Un soir, Monnier entre au café comme un coup de vent.

Sa toilette a plus de recherche que de coutume. Un gigantesque jabot s'étale sur son gilet de cachemire à rames. Son cou est emprisonné dans une cravate d'une éblouissante fraîcheur, et un col de chemise énorme, dont les bouts poignent son chapeau, donne à sa face réjouie l'aspect d'un bouquet de fête enveloppé d'une feuille de papier blanc.

Tous les habitués pressentent qu'il va se passer une scène nouvelle, insolite, étrange.

En effet, après avoir cordialement serré la main du vieux militaire, Monnier prend tout à coup une voix de basse-taille, lance quelques-unes de ces phrases devenues depuis si célèbres, nettoie avec à-pro-

pos le verre de ses lunettes , secoue son jabot , tousse , crache , fulmine contre les institutions du pays , et se rassied au milieu d'une hilarité vraiment olympienne.

On avait reconnu trait pour trait ce cher général.

Lui cependant riait plus fort que pas un , sans se douter que Prudhomme , l'immortel Prudhomme , venait d'être créé de pied en cap , et qu'il lui avait servi de modèle.

Quand , plus tard , Henry Monnier écrivit et publia ses *Scènes populaires* , il fit de M. Prudhomme , pour déguiser l'original , un professeur d'écriture.

Mais ce fut la seule altération du type.

Sauf ce léger changement, le personnage resta tel quel, c'est-à-dire un portrait pris sur nature.

Après le général Beauvais, M. de Châteauneuf eut son tour. Monnier le mit en scène dans la *Famille improvisée*.

Rétrogradons un peu, et reprenons l'histoire du dessinateur.

En quittant l'atelier de Girodet, Henry passa la Manche et fit une tournée en Angleterre avec Eugène Lamy.

Revenus de Londres, les deux artistes publièrent leur voyage ⁴.

On chargea notre héros d'illustrer les

⁴ Par la suite, Henry Monnier fit un voyage en Hollande. *L'Illustration* de janvier 1843 a publié des souvenirs de ce voyage, adressés au docteur Morel, de Lyon.

Chansons de Béranger et les *Fables* de la Fontaine. Il s'en acquitta merveilleusement ; puis il donna une série de dessins, qui fut pour lui la poule aux œufs d'or.

Une vogue énorme le salua pendant sept ou huit années consécutives.

« La lithographie, qui tua la gravure, a-t-il dit lui-même, nous donna la vie. Elle mit du *beurre dans nos épinards*, pour nous servir d'une expression qui ne manque pas d'énergie. »

Dès à présent, nous pouvons dire du dessinateur et du caricaturiste ce que nous dirons bientôt de l'acteur et de l'écrivain : c'est la réalité, saisie dans son expression la plus juste et la plus naïve,

pour tout ce qui a rapport au costume, à la physionomie et à la pose.

N'y cherchez pas le dessin, car il n'y brille que par son absence; mais cherchez-y la vérité, vous la trouverez toujours.

Extrêmement original dans ses créations, l'artiste, quand il s'agit d'interpréter, révèle, en outre, un sens exquis, une intelligence supérieure. Ses vignettes pour les livres de Balzac sont autant de chefs-d'œuvre qui traduisent et rendent plus saillante la pensée du grand romancier.

Faisant fort peu de cas de son incroyable talent d'imitation et d'assimilation, en dehors du dessin, Monnier ne se doutait guère que cette faculté bizarre deviendrait

pour lui une ressource, et qu'il serait obligé d'en vivre.

La vogue de ses caricatures augmentait chaque jour ; il pouvait sans fatuité la croire durable.

Il acheta donc, à quelques lieues de Paris, une modeste maisonnette, espérant la payer tout à l'aise avec le produit de ses œuvres.

Mais il avait compté sans la Révolution de juillet.

Celle-ci intronisa chez nous, pour quelque temps du moins, une liberté illimitée qui devint fatale à notre héros.

Les caricatures, considérées comme audacieuses sous la Restauration, semblèrent

tièdes sous le nouveau régime. Les insolents coups de boutoir portés à Louis-Philippe et à ses ministres par le *Charivari* firent tout à coup pâlir les finesses d'allusions des dessinateurs de l'autre règne.

La témérité devait nécessairement tuer l'esprit.

Monnier se déclara battu sur ce terrain et déposa son crayon, plutôt que de le tremper dans la boîte au gros sel, qui servait à épicer tous les ragoûts politiques du moment.

Si les caricatures ne se vendaient plus, les maisons se payaient encore.

Force lui fut d'avoir recours à de nouveaux moyens pour faire honneur à ses engagements. Beaucoup d'hommes de

lettres , de Latouche, entre autres, et Alphonse Karr lui dirent :

— Mais pourquoi n'écrivez-vous pas ce que vous racontez si bien ? Jamais on n'a rien fait de semblable. Allons, du courage ! Nous vous aiderons.

Et les *Scènes populaires* virent le jour.

De Latouche se chargea de reviser le manuscrit, élaguant les phrases parasites qui obstruaient le dialogue et enlevaient au trait sa finesse de précision.

Car, dans ce genre unique où il n'a pas eu de modèle, et où probablement il n'aura jamais de rivaux et d'imitateurs, Henry Monnier manque de tact littéraire. On est obligé de lui apprendre ce qu'il

faut sacrifier comme longueur, ou ce qui exige du développement.

Ses amis, là-dessus, lui viennent toujours en aide.

Après de Latouche, Émile de la Bédollière et Louis Desnoyers lui rendirent ce service de modifications et de coupures, qu'il accepte, du reste, assez volontiers.

Lorsque le *Siècle*, il y a quinze ou seize mois, publia les *Diseurs de rien*, le rédacteur en chef du feuilleton opéra de si énormes retranchements au manuscrit de Monnier, qu'il réduisit à dix colonnes ce qui devait en produire quarante, et le tout dans cette proportion.

Malgré d'aussi gigantesques coupures,

le dialogue parut encore interminable.

— Et voilà précisément ce qui en faisait le mérite ! s'écrie Monnier. Si les *Di-seurs de riens* avaient dit quelque chose d'intéressant, ils n'eussent point justifié leur titre.

Un jour, au sujet de cette production récente, quelqu'un s'avise de contester, devant l'auteur lui-même, la vraisemblance des discours insipides de ses héros.

Henry Monnier se pique au jeu.

Il retourne, le lendemain, chez l'individu qui a critiqué son œuvre.

— Je vous amène, dit-il, un de mes amis à dîner.

En même temps il lui présente un gros

homme, à l'air important, à la voix grave, à la face rubiconde, qui, sans plus tarder, commence l'entretien, le continue à table, bavarde avec solennité deux heures d'horloge, sans rien dire, sans s'arrêter une minute, établissant avec une prolixité assommante les axiomes les plus incontes- tables, les vérités les plus rebattues, les lieux communs les plus vulgaires, se noyant dans mille détails, se jetant tête baissée au milieu du réseau des péri- phrases, et faisant avec un luxe de préten- tions inouï les remarques les plus niaises, les plus oiseuses, les plus absurdes.

— Ah! mon cher Monnier, dit l'am- phitryon vaincu, vous avez gagné votre cause! Ne ramenez votre avocat sous au- cun prétexte.

Les premières *Scènes populaires* parurent en 1830, et ce ne sont pas les moins célèbres. Il nous suffira de citer les *Deux enterrements*, — le *Dîner bourgeois*, — la *Cour d'assises*, — et le *Roman chez la portière*.

Henry Monnier ne chercha pas bien loin la célèbre madame Desjardin, héroïne de ce dernier tableau.

C'était sa propre concierge.

Toutes les fois qu'il entra dans sa loge, il était sûr de recueillir un flux intarissable de cancans et de médisances, rehaussés d'invectives pittoresques, de vocables extraordinaires et de tropes expressifs.

Dieu sait tout ce qu'elle lui débitait sur

le compte du deuxième, du quatrième et sur le compte du *proprilliétaire* !

Son interlocuteur ne perdait pas une syllabe de ces conférences.

Flattée des égards que lui témoignait l'artiste et du vif intérêt qu'il semblait prendre à sa conversation, madame Desjardin n'avait plus de secrets pour lui.

Voilà comment Henry Monnier sténographia toute vive l'histoire des écorces de melon, jetées devant la loge par l'orgueilleux tailleur du *cintième* avec l'intention formelle d'humilier la portière.

Nous pourrions reproduire une foule d'autres anecdotes du même genre que l'auteur des *Scènes populaires* nous a religieusement transmises.

Somme toute, Henry Monnier n'invente rien. Lui-même le dit et s'en fait gloire. Nous enregistrons son propre aveu.

Il ne crée pas, il s'incarne.

Ce qui autour de nous effleure à peine nos yeux tombe de prime abord sous son génie d'observation. Faits, discours, gestes, mœurs, caractères, tout se grave, tout s'incrute dans son cerveau. Voilà ce qui donne à ses personnages ce cachet désespérant de réalisme qu'on est forcé de reconnaître.

Balzac ne pouvait se lasser d'admirer ce coup d'œil infallible et cette mémoire imperturbable.

« La comédie de Monnier, disait-il, se glisse dans les petits recoins échappés à

Molière et ramasse les miettes de ce grand festin comique. »

Merveilleux de vérité, quand il reproduit par la parole, le crayon ou la plume, un type qu'il a connu, l'auteur des *Scènes populaires* s'embarrasse, devient froid et tombe complètement dans le faux, s'il fait une tentative pour sortir de son cadre et se lancer dans une action.

Son livre n'eut d'abord qu'un médiocre succès.

En dépit du titre, il ne fut pas goûté des masses, et l'on peut dire en toute assurance que les compositions de Henry Monnier ne seront jamais populaires.

Le peuple, avant tout, se préoccupe de la conception d'une œuvre, de l'intérêt

qu'elle présente, et n'envisage point le côté comique des histoires qui le concernent, surtout quand on s'avise de le peindre avec ses ridicules.

Il est rare qu'on se décide à rire de soi-même ¹.

Les amis qui entouraient Monnier lui conseillèrent de jouer devant le public les scènes parlées et mimées dans les cercles intimes, et auxquelles le geste et l'intonation donnaient une vie si puissante.

Étienne Arago, directeur du Vaudeville, lui ouvrit à deux battants les portes de son théâtre.

Monnier débuta, le 4 juillet 1831, dans

¹ Cela est si vrai, que la veste ne réussit jamais, au point de vue comique, sur les théâtres du boulevard.

la *Famille improvisée*, pièce à tiroirs que feu Brazier arrangea d'une façon très-habile, en y enclavant les meilleurs types des *Scènes populaires*.

Jamais représentation n'excita dans le monde artiste et dans le monde littéraire une curiosité plus vive.

Outre les hôtes accoutumés de la critique et du feuilleton, le Vaudeville, ce jour-là, reçut tous les princes de la littérature et du théâtre. Hugo, Balzac, Charles de Bernard, Samson, Beauvallet, Frédéric Lemaître et vingt autres encombrèrent les galeries et le balcon.

Le succès de Monnier fut énorme.

Il remplissait dans la pièce quatre rôles à la fois, le chevalier Coquerel, Joseph

Prudhomme, Jacques, le marchand de bœufs, et la veuve Pitou.

Dans cette soirée brillante, on peut dire qu'il fut sacré artiste dramatique.

Tous les journaux célébrèrent son triomphe. Nous avons sous les yeux un compte rendu pompeux, qui remonte à vingt-six ans, et dont voici quelques passages :

« Un jeune artiste plein de verve et d'esprit, un de ces artistes philosophes qui ont retrouvé au bout de leur crayon la comédie perdue au théâtre, la comédie à la fois bouffonne et profonde, la comédie du *Bourgeois gentilhomme* et du *Malade imaginaire*, de Cervantes et de Rabelais, — Henry Monnier, — voyant l'art,

son art à lui, étouffé sous les ruines de nos grandes guerres politiques, vient d'échanger les traits fins et spirituels de son visage, son œil observateur, sa physionomie mélancolique, sa taille élégante et svelte, contre l'abdomen, les bras pendants, les grosses joues, le regard satisfait, la grosse importance de M. Prudhomme.

« Vieille portière qui estropie d'une voix glapissante un roman cent fois interrompu par le bruit du marteau ou par le grognement d'Azor; vieux débauché qui met le nez aux magasins de modes et hante les cabinets particuliers du Cadran-Bleu; concierges, chefs de bureau, cochers de fiacre, c'est M. Monnier à lui seul qui sera tout cela.

« Allons, artiste, agrandis ton nez, rétrécis ta bouche, enfle tes joues ou allonge ton visage ! Sois grand, petit, maigre, replet, borgne, bossu, boiteux, bancal ; parle du nez ou de la poitrine ; revêts toutes les formes, toutes les physionomies, tous les caractères ; qu'on te trouve jeune, vieux, laid, beau, spirituel, niais, avec toutes les nuances de l'espèce !

« De charmantes ébauches comiques, jouées au coin du feu, sans façon, avec tout l'abandon d'une joyeuse causerie, et comme on raconte entre soi une aventure du matin, en se laissant aller sur les larges coussins du canapé, tout cela donnait aux amis de Monnier et à Monnier lui-même bon espoir et bon courage.

« Il a eu confiance et il a osé; il a combattu, et il vient d'obtenir un des plus beaux et des plus étonnants succès qui, depuis longtemps, aient fait retentir les voûtes d'un théâtre.

« Si maintenant on demande à quel talent le talent de Monnier ressemble, quel homme il rappelle, sur quelles traditions il règle ses effets, nous dirons que Monnier ne ressemble à personne, qu'il est lui, lui tout seul et pas un autre, chose rare et d'un grand prix par le temps qui court ¹. »

Étienne Arago engagea sur l'heure notre débutant.

¹ *National*, 7 juillet 1831.

Tour à tour Henry Monnier joua sur le théâtre du Vaudeville le *Contrebandier*, — *Joseph Trubert* — et le *Courrier de la malle*.

Inimitable et plein de verve dans les œuvres composées par lui et pour lui, le nouvel acteur, chose étrange! se montrait plus que médiocre dans toutes les autres.

Alors il eut le bon esprit de restreindre son répertoire à quelques pièces spéciales, qu'il alla jouer successivement en province.

Dans ces tournées départementales, il donna libre carrière à son goût pour la mystification.

Les acteurs qui montaient à côté de lui

sur les planches se trouvaient en butte à toutes sortes de mauvais tours.

Un jeune premier, qui devait remplir un rôle à moustaches, était sur le point d'entrer en scène, quand tout à coup Monnier l'arrête et lui glisse à l'oreille :

— Prends garde ! il te manque une moustache.

Le comédien s'arrête, éperdu.

— Est-ce possible ? murmure-t il.

— Mais oui ! Le temps presse, ôte-la donc ! c'est à gauche. Il vaut mieux n'en pas avoir du tout : tu te ferais siffler !

Tout cela dit, comme de juste, avec ce sérieux imperturbable que Monnier seul possède.

Aussitôt le jeune premier confiant d'arracher le duvet postiche qui orne sa lèvre à gauche, tandis que le côté droit reste garni de poil noir.

Puis il entre en scène et arpente les planches avec beaucoup d'aplomb.

Persuadé qu'on se moque de lui, le parterre siffle à outrance, et Monnier, dans la coulisse, rit à se tordre les côtes.

Un autre soir, c'était un courtisan qui, sur le point de paraître devant le roi, devait nécessairement entrer le chapeau à la main.

— Tu n'as pas de chapeau, lui dit Monnier tout bas. Prends vite celui-ci.

L'acteur, que son épaisse perruque em-

pèche de sentir sur sa tête l'adhérence du feutre, s'empare de l'autre couvre-chef qu'on lui présente, et aborde Sa Majesté avec le plus cérémonieux des saluts.

— Mais, imbécile, découvre-toi donc !
lui souffle le monarque.

— Hein ? fit le courtisan.

— Ote ton chapeau, sacrebleu !

Notre personnage, ahuri, montre le feutre qu'il tient à la main, ne comprend pas les signes d'alarme de son camarade, s'explique moins encore les murmures du public, perd la tête et s'imagine que le roi l'invite à se couvrir.

Exécutant aussitôt ce geste, il fait rouler par-dessus la rampe le premier chapeau.

La salle tout entière éclate, et le pauvre diable se sauve au milieu des huées.

Parfois les victimes du mystificateur se fâchent. Il y a de quoi. Mais Henry Monnier les attend de pied ferme, et toujours il se tire d'embarras.

Fussent-ils susceptibles et chatouilleux sur le point d'honneur comme les raffinés du temps de Louis XIII, duellistes et spadassins comme le chevalier de Saint-Georges, les acteurs mécontents ne tiennent pas contre un de ces mots prononcés avec le ton désopilant particulier à ce diable d'homme.

L'éclat de rire part, et la colère s'évanouit.

Dans la bouche de Monnier, le mot a rarement beaucoup de finesse; mais il est toujours d'un burlesque inouï.

Tout le monde connaît l'histoire du cheveu qu'il trouva dans son omelette en dînant chez un traiteur.

- Garçon, cria-t-il, j'aime les omelettes chauves! Quand vous me donnerez des cheveux, vous aurez soin de me les servir à part.

D'autres fois, le mot comique lui échappe malgré lui, dans les circonstances les plus lugubres.

Un de ses amis, appelé Provenchères, vient à mourir.

Se trouvant au convoi, juste à côté

du médecin qui a soigné la fluxion de poitrine à laquelle le malade a succombé :

— Eh bien, docteur, dit Monnier, est-ce qu'il n'y a plus d'espoir ?

On en citerait des milliers de ce genre.

Ayant épuisé le succès dans ses propres pièces, Henry Monnier voulut jouer les pères nobles. Il y fut très-médiocre, bien qu'il y apportât infiniment plus de prétentions que dans tout le reste.

Ceci est une remarque bizarre, et chacun l'a faite comme nous : le talent n'est chatouilleux que juste à l'endroit où le bât le blesse.

Après une répétition générale dans une

comédie à couplets où il fut presque détestable, Monnier se prit à dire :

— Je ne reçois point d'avis, messieurs. Mon maître et mon modèle, c'est Frédéric; je n'en ai pas eu d'autre.

Peste !

C'est justement celui-là que vous n'imiterez jamais, ô grand imitateur¹ !

Habitué de longue date aux éloges que lui prodiguent naturellement, outre mesure, ceux dont il désopile la rate, Henry Monnier se montre sensible aux preuves d'affection et de sympathie; mais gare à ceux qui dénigrent son talent !

¹ Henry Monnier ne pousse pas toutefois l'outrage jusqu'à vouloir jouer la tragédie, comme l'annonçait tout récemment l'écrivain stupide qui signe BOGDANOFF dans la *Gazette de Paris*.

Il rend coup pour coup, blessure pour blessure. Sa colère est d'autant plus terrible, qu'elle a la bouffonnerie pour complice.

Autrefois, il était grand ami de Janin ¹.

Seulement, un jour, le critique ayant

l'était aussi fort lié avec Eugène Sue, et la *Silhouette* de 1848 raconte une charge pour le moins aussi curieuse que celle dont nous avons fait mention. Depuis que l'auteur des *Mystères de Paris* passait à l'état d'homme politique, Henry Monnier ne le rencontrait plus et frappait vainement à sa porte. Les consignes étaient impitoyables. Un jour, après avoir attendu une heure dans l'antichambre, il s'empare de deux plats de vermeil, destinés aux lettres et aux cartes de visite, et les emporte apertement sous le bras. Le concierge crie : « Au voleur ! » Grand esclandre. On va chercher la garde, et l'on conduit Monnier devant le maître de la maison, qui s'écrie : « Tiens, c'est toi ! Comment vas-tu ? — Je savais bien, dit Monnier en éclatant de rire, que je parviendrais à te voir ! » On renvoya la garde au poste, et le concierge à sa loge.

eu l'imprudence de dire, en pleines colonnes des *Débats*, que Monnier avait dans le talent un cachet vulgaire, et qu'il se complaisait à la peinture des choses basses et ridicules, tout fut rompu entre eux.

La brouille devint complète.

Notez que dans la circonstance, comme dans beaucoup d'autres, hélas ! ce bon monsieur Janin se rendait coupable d'une perfidie gratuite.

On ne choisit pas la nature de son talent.

Comme dit Balzac, Henry Monnier *ramasse les miettes du grand festin de Molière*, et c'est quelque chose. Il ne se *complait pas dans la peinture des choses basses et ridicules*, il suit la pente natu-

relle de son génie. L'art ne connaît pas la distinction des types, il applaudit à la manière dont ils sont rendus, et ce bon monsieur Janin le sait mieux que personne.

Mais il avait besoin, ce jour-là, de faire sentir à son ami Monnier sa griffe de matou capricieux.

Donc Monnier ne lui pardonne pas.

Toutes les fois que vous prononcerez devant lui le nom du critique, vous êtes sûr d'entendre quelque chose d'analogue à ce qui va suivre :

« — Ce malheureux Janin !... Décidément on affirme qu'il n'a plus longtemps à vivre. Il est menacé d'une maladie terrible... Ah ! je connais le docteur qui le soigne, vous pouvez me croire. Son Escu-

lape m'a confié qu'il était perdu. La mort le frappera tout d'un coup... C'est bien dommage !.... Pauvre gros homme !.... N'allez pas lui répéter cela, au moins ! »

Henry Monnier a la rancune tenace.

En voici un autre exemple.

C'était dans les derniers mois du règne de Charles X. Le caricaturiste était alors en relation d'intérêt avec certain escompteur de la rue des Bons-Enfants, beau-frère d'un membre distingué de l'Académie de médecine, qui lui prenait le papier de ses éditeurs à gros escompte.

Un jour, cet usurier lui glisse trois pièces fausses dans un rouleau d'or.

Monnier, rentré chez lui, s'en aperçoit.

Il prend un cabriolet, retourne voir son homme, et le prie, poliment d'abord, de réparer ce qu'il veut bien appeler une erreur.

L'éhonté fripon s'y refuse.

Une querelle s'engage ; il faut le menacer du commissaire et du procureur du roi pour le décider à reprendre sa fausse monnaie.

— Attends; attends, drôle ! se dit Monnier, nous ne sommes pas au bout du règlement de comptes !

Bientôt arrive la Révolution de juillet.

Pendant que Paris soulevé écrase la garde royale et les Suisses, notre dessinateur franchit les barricades et s'expose à

la mitraille pour écrire sur chaque mur de la ville insurgée ces mots au crayon rouge :

« UN TEL, voleur ! »

Tous nos contemporains savent le nom pour l'avoir vu écrit partout.

En ces heureux jours de procès en diffamation et de dommages-intérêts demandés par messieurs les critiques, nous ne voulons enrichir personne.

Qui donc, au milieu de cette ardente fournaise, eût empêché Monnier de satisfaire sa fantaisie et de proclamer une vérité si courte à cent mille exemplaires ?

Il n'y avait pas là de saisie possible.

Les pavés furent remis en place ; mais

l'inscription resta, multipliée encore longtemps après par cette rage d'imitation qui est le propre du gamin de Paris. L'homme aux escomptes usuraires et aux pièces fausses disparut, pour aller, nous ne savons où, cacher sa honte.

Henry Monnier est l'idole des réunions bourgeoises.

On le recherche, on l'invite sans cesse. Il a contracté, par cela même, l'habitude et le goût des dîners en ville.

Le dîner en ville fait partie du budget de sa maison.

Du reste, il paye de sa personne et dédommage amplement ses hôtes. On n'a pas besoin de recourir aux instances pour le décider à représenter un de ses types :

il va de lui-même au-devant de tous les désirs.

Vous ne le trouverez dans son éléme véritable que sur le terrain de la charge.

Autant il se montre lourd et froid dans le dialogue ordinaire, autant alors il s'anime. Il est positif qu'il s'amuse lui-même énormément.

Une fois lancé, Monnier ne s'arrête plus.

Il improvise des types avec une telle soudaineté de verve, qu'il ne les retrouve plus ensuite, à moins qu'on ne le remette sur la voie.

Nous l'avons dit plus haut, il s'incarne dans ses personnages. Cela est si vrai,

qu'il finit par les reproduire à son insu.

La manière d'être de Henry Monnier rappelle énormément M. Prudhomme. Il a sa voix, son port majestueux, ses allures solennellement comiques, et, si l'on regarde de près, on lui trouve également quelques faux airs de madame Desjardin.

Une fois aux prises avec ses charges, il passe de l'une à l'autre avec une incroyable facilité.

Son ton, ses gestes, sa tournure, son visage même, tout se métamorphose instantanément; puis, la farce jouée, notre homme retombe dans le calme plat.

Son air doux et son apparence de petit rentier tranquille et inoffensif sont très-curieux, comme étude, pour le psycho-

logue. On ne reconnaît certes pas l'homme qui, dans ses mystifications, se livre à la plus haute fantaisie.

Monnier se promenait, un soir, la canne à la main, sur le boulevard Bourdon.

Tout à coup il avise devant lui, marchant à pas comptés sur l'asphalte, un brave bourgeois du Marais, dont le chef est couvert d'un tromblon magnifique.

— Diable ! diable ! voilà un chapeau qui me contrarie, grommelle Monnier entre ses dents.

Il s'approche et considère attentivement ce feutre bizarre.

— Quel chapeau ! quel absurde chapeau ! Le préfet de police a le plus grand

tort de ne pas proscrire de semblables coiffures. Cela donne aux étrangers mauvaise opinion des modes françaises.

Tout en se parlant ainsi à lui-même, il arrive sur les talons du bourgeois.

— Corbleu ! se dit-il, j'ai une tentation. Y céderai-je ou n'y céderai-je pas ? J'y cède !

Et, d'un grand coup de canne, il enfonce le couvre-chef sur les yeux du paisible promeneur.

Celui-ci se dégage avec beaucoup de peine et se retourne abruti.

Monnier, grave, immobile, se tenait à trois pas, sa canne derrière le dos.

— Ça vient de là ! dit-il en montrant les fenêtres du grenier d'abondance.

Passant ensuite avec une démarche digne et un visage imperturbable devant l'honnête habitant du Marais, il le salue d'un air de politesse exquise et poursuit sa route.

Une autre fois, sur le boulevard, s'arrêtant à la porte d'un photographe, il lit une affiche ainsi conçue :

« PORTRAITS APRÈS DÉCÈS. »

Il monte, prend une mine funèbre, et demande au photographe s'il peut le suivre pour faire le portrait d'un de ses parents qui est mort.

— Je suis à vos ordres, répond l'artiste.

Chargé de son appareil, il descend avec Henry Monnier, et, chemin faisant, après quelques mots de condoléance bien sentis :

— Le défunt, monsieur, lui dit-il, était votre proche parent, sans doute ?

— Très-proche parent, c'était mon grand-père.

— Il devait être fort âgé.

— Point du tout, il est mort à l'âge de trente-six ans.

— Hein ?

— Trente-six ans, oui, monsieur, à la prise de la Bastille !

On juge de la colère du photographe.

Monnier n'entend pas qu'on donne le nom d'artiste à ces industriels. Il se moque d'eux toutes les fois que l'occasion s'en présente, et ne craint pas de leur appliquer indistinctement à tous, même à Nadar jeune, le mot cruel de sa jeunesse, au bon temps de Romieu, des furets et des rapins :

« — C'est encore un épicier ! »

Pourtant lui-même, lui, Monnier, le roi de la charge, trouva son maître un jour, et l'aventure que voici remonte à deux ans tout au plus.

Un Anglais, rose et blond, l'accoste en pleine rue Vivienne.

— *Meuraïce* hôtel ? demande-t-il avec un accent des plus britanniques.

— Ah ! bon !... Vous demandez l'hôtel Meurice ? Tout droit devant vous, monsieur. Suivez cette rue jusqu'à la rue Neuve-des-Petits-Champs ; tournez ensuite à droite, puis à gauche ; puis, une fois dans la rue Richelieu.... Eh bien, mais, ajouta-t-il en le regardant, est-ce que vous ne comprenez pas ?

L'insulaire ouvrait les yeux, ouvrait la bouche et restait dans l'attitude la plus suspecte d'inintelligence.

— Il ne trouvera jamais, pensa le charitable artiste ; je vais le conduire.

— Allons, dit-il, suivez-moi.

— Haô!... yes! répond l'enfant de la Tamise.

Le long du chemin, Monnier lui montre tous les monuments près desquels on passe, et lui en explique la destination et la nature en homme qui est fier d'être Français.

— Haô!... yes! dit l'Anglais reconnaissant.

On arrive à l'hôtel Meurice. L'étranger salue son conducteur, et, franchissant la porte, lui dit dans le plus pur idiome parisien :

« — Merci, épicier! »

C'était un artiste du Palais-Royal.

Henry Monnier raconte une autre anec-

dote qui peut servir de pendant à celle qui précède.

On montrait au boulevard Bonne-Nouvelle les Indiens Joways. Il voulut assister à l'une de ces exhibitions. Quand elle fut terminée, il s'approcha du grand chef, la *Pluie qui marche*, essayant de lier avec lui un entretien par signes.

La mimique expressive de Monnier fut très-intelligible pour le sauvage, qui s'écria tout à coup :

— C'est mon nom que vous voulez savoir? Je m'appelle Morel.

Henry Monnier continue ses esquisses comiques. Les *Trompettes*, — l'*Esprit des campagnes*, — les *Compatriotes*, — les *Petits Prodiges*, — *Peintres et Bour-*

nis, etc., grossissent aujourd'hui le recueil des *Scènes populaires*.

De même qu'il nous est impossible de citer toutes, nous n'en analyserons aucune, par cette simple raison que cela appelle à toute analyse.

On l'a dit cent fois avant nous, et la comparaison devient presque banale : « c'est de la photographie littéraire. »

Monnier devrait alors se montrer plus indulgent pour les photographes.

Après ses tournées en province, notre ivain-comédien se fit directeur de troupe et alla donner des représentations en Belgique, en Allemagne et en Russie.

De retour en France, il reparut au Vau-

deville et fut ensuite engagé aux Variétés. Il tira de son esquisse intitulée les *Compatriotes* une pièce dans laquelle il créa le principal rôle, et qui obtint un succès de bon aloi.

Ceci avait lieu en 1848.

En 1852, Monnier, prenant Gustave Vaëz pour collaborateur, composa une nouvelle œuvre dramatique, à laquelle l'Odéon dut sa fortune.

Quatre mois entiers l'affiche annonça chaque jour : *Grandeur et décadence de M. Joseph Prudhomme*.

Le type de l'élève de Brard et Saint-Omer semblait toujours nouveau, comme

tout ce qui ne s'écarte point du vrai comique. Monnier s'y montra réellement prodigieux, et surtout prodigieusement réel ¹.

Par malheur, il abusa de ce grand succès pour jouer sur le même théâtre une comédie, tirée d'une longue et belle scène en prose, *Peintres et Bourgeois*, et qu'il eut l'étrange fantaisie de mettre en vers.

Espérons qu'il ne recommencera plus pareil travestissement.

Dans le livre comme au théâtre, ses œuvres doivent rester ce qu'il les a faites.

¹ Il a écrit les *Mémoires de Prudhomme* et les a vendus à la librairie Nouvelle, qui a grand tort, selon nous, d'en retarder la publication.

Elles n'ont rien à démêler avec le lyrisme ¹.

Henry Monnier occupe aujourd'hui un modeste appartement rue Ventadour.

Ce qu'il y a de remarquable dans son intérieur consiste en un certain nombre de tableaux ou de dessins de lui et de Charlet. D'innombrables photographies le représentent dans tous ses rôles et tapisent la salle à manger, nouvelle preuve que l'art du photographe est moins digne de mépris qu'il veut bien le dire.

¹ En quittant l'Odéon, Monnier fut engagé au Palais-Royal, où il joua son *Roman chez la portière*. La brochure de cette dernière pièce nous apprend qu'il a eu pour collaborateur M. Gabriel. Toutes les fois que le Palais-Royal veut éveiller les échos du fou rire, on rappelle l'auteur du *Roman chez la portière*, et la pièce reparaît sur l'affiche.

Henry Monnier est un parfait galant homme, un excellent père de famille.

A une époque où il était jeune encore, il s'est marié avec une actrice de mérite, qui joua quelque temps au Gymnase. Elle alla se fixer ensuite au théâtre des Arts, à Rouen, d'où elle est revenue pour accompagner son mari en province.

Ils ont toujours fait, bien que d'un peu loin, délicieux ménage.

Monnier continue ses charges; il entasse chaque jour bons mots sur bons mots. C'est un homme incorrigible et qui mourra dans l'impénitence finale.

L'autre jour, il disait à Gavarni :

— Ah ! l'ambition, que de malheurs elle cause ! Elle a perdu Napoléon I^{er}, mon cher. S'il était resté lieutenant d'artillerie, il serait encore sur le trône.

FIN.

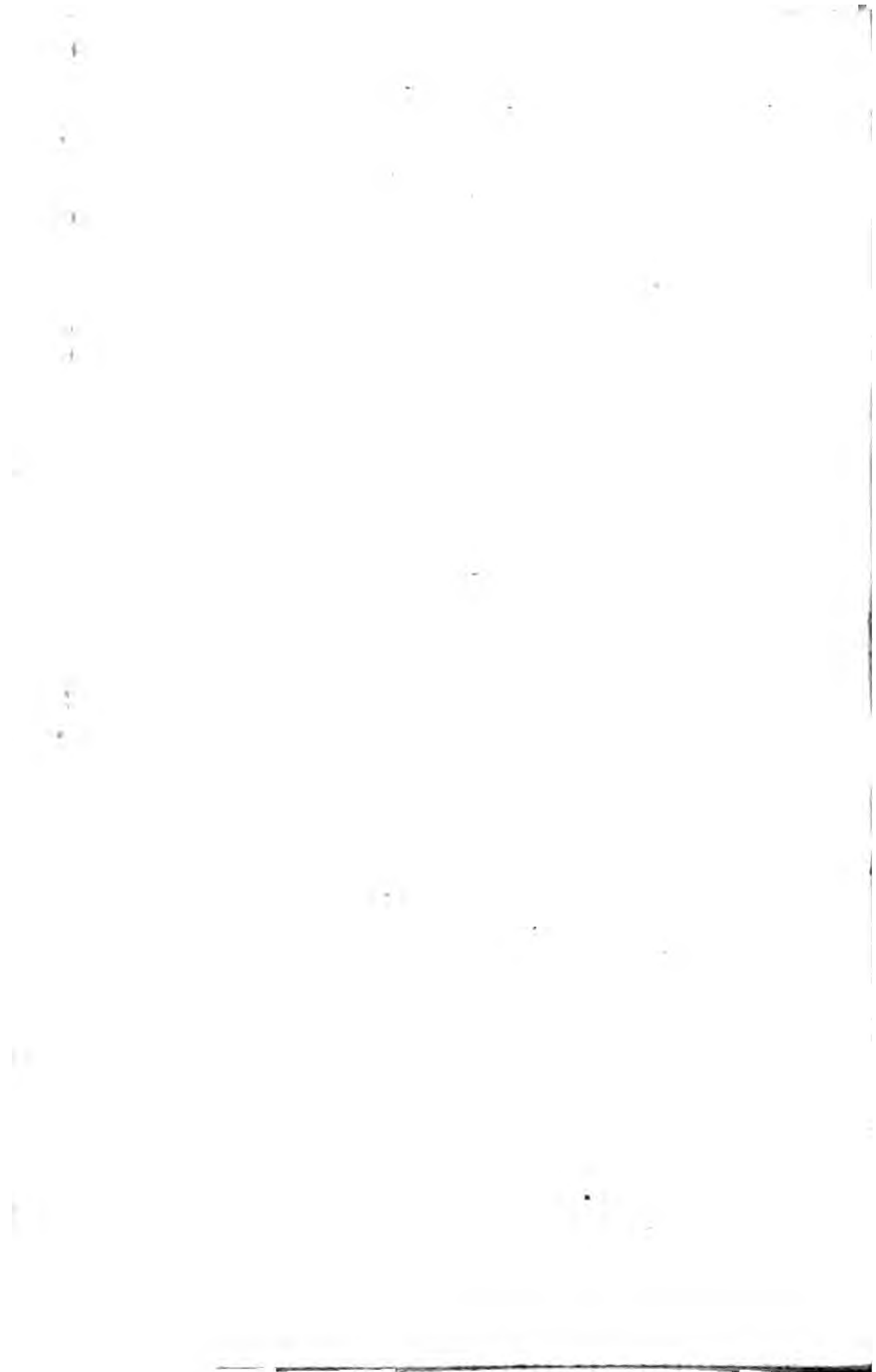
ERRATA

Dans notre dernier volume (biographie d'Auber), page 52, ligne 15, au lieu de : « *Marrast* » lisez : « Carrel. »

Page 80 (même volume), au lieu de : « La mort vint briser les cordes, » etc , lisez : Cette cantatrice quitta le Grand-Opéra, et la *Corbeille d'oranges* disparut de l'affiche. »







VIENT DE PARAÎTRE

HISTOIRE-MUSÉE
DE LA
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

DEPUIS
L'ASSEMBLÉE DES NOTABLES JUSQU'À L'EMPIRE

PAR
AUGUSTIN CHALLAMEL

ACCOMPAGNÉE
DES ESTAMPES, COSTUMES, MÉDAILLES,
CARICATURES, PORTRAITS HISTORIÉS ET AUTOGRAPHES
LES PLUS REMARQUABLES DU TEMPS

TROISIÈME ÉDITION

Le succès qui a accueilli les deux premières éditions de ce livre pourrait, à la rigueur, nous dispenser d'entrer dans de nouvelles explications sur l'intérêt des matières qu'il traite et

sur l'importance des nombreux documents qu'il contient; mais il nous a semblé qu'il ne serait pas hors de propos aujourd'hui de dire quelques mots sur la pensée de l'auteur, sur le plan qu'il a suivi et sur les motifs qui doivent faire, à notre avis, désirer en ce moment une réimpression de cet ouvrage.

L'Histoire-Musée de la République française n'est pas, à proprement parler, une histoire de la République, c'est-à-dire un récit plus ou moins détaillé des événements publics groupés et appréciés suivant la passion politique, le système ou l'école philosophique de l'auteur; elle n'est pas non plus, comme on pourrait le penser, un simple recueil de documents, plutôt fait pour les écrivains que pour les lecteurs; elle tient à la fois de ces deux genres de livres; plus impartiale et moins solennelle que les narrations des historiens, en ce qu'elle se borne, la plupart du temps, à exposer les circonstances dans lesquelles se sont produits les lettres, les dessins, les emblèmes, les caricatures, dont elle retrace et conserve l'image exacte comme autant de

monuments des luttes des partis, elle est moins sèche aussi et plus instructive qu'une simple collection de pièces, parce que, en guidant le lecteur par un récit rapide des faits qui relient entre elles ces productions si diverses de l'esprit français pris sur le fait dans le moment où la surexcitation des passions de parti lui donne l'essor le plus énergique, elle met l'observateur intelligent à même d'en déduire des enseignements utiles.

On pourrait dire que l'*Histoire-Musée de la République française* est la chronique du mouvement quotidien de l'esprit français pendant la Révolution.

Quant à l'opportunité du moment choisi pour cette réimpression, nul ne contestera qu'elle ne saurait se produire plus à propos que dans ces temps de calme si favorables à la méditation, ces temps où les esprits sérieux aiment à chercher dans l'étude impartiale du passé la raison d'être du présent et la leçon de l'avenir.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

L'Histoire-Musée de la République française, par AUGUSTIN CHALLAMEL, formera deux volumes grand in-8 jésus.

550 gravures sur acier et sur bois, dessinées et gravées par les meilleurs artistes, illustreront cet ouvrage, qui sera publié en 72 livraisons à 25 cent., et en 12 séries brochées à 1 fr. 50 cent.

Chaque livraison contiendra invariablement 16 pages de texte, avec gravures, plus *deux gravures* sur acier ou sur bois, tirées à part, ou une gravure et un autographe.

Prix de la livraison, 25 centimes

LES PREMIÈRES LIVRAISONS SONT EN VENTE

ON SOUSCRIT A PARIS

CHEZ GUSTAVE HAVARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE GUÉNÉGAUD, 15

Et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger.

GAVARNI

EN VENTE CHEZ LE MÊME LIBRAIRE

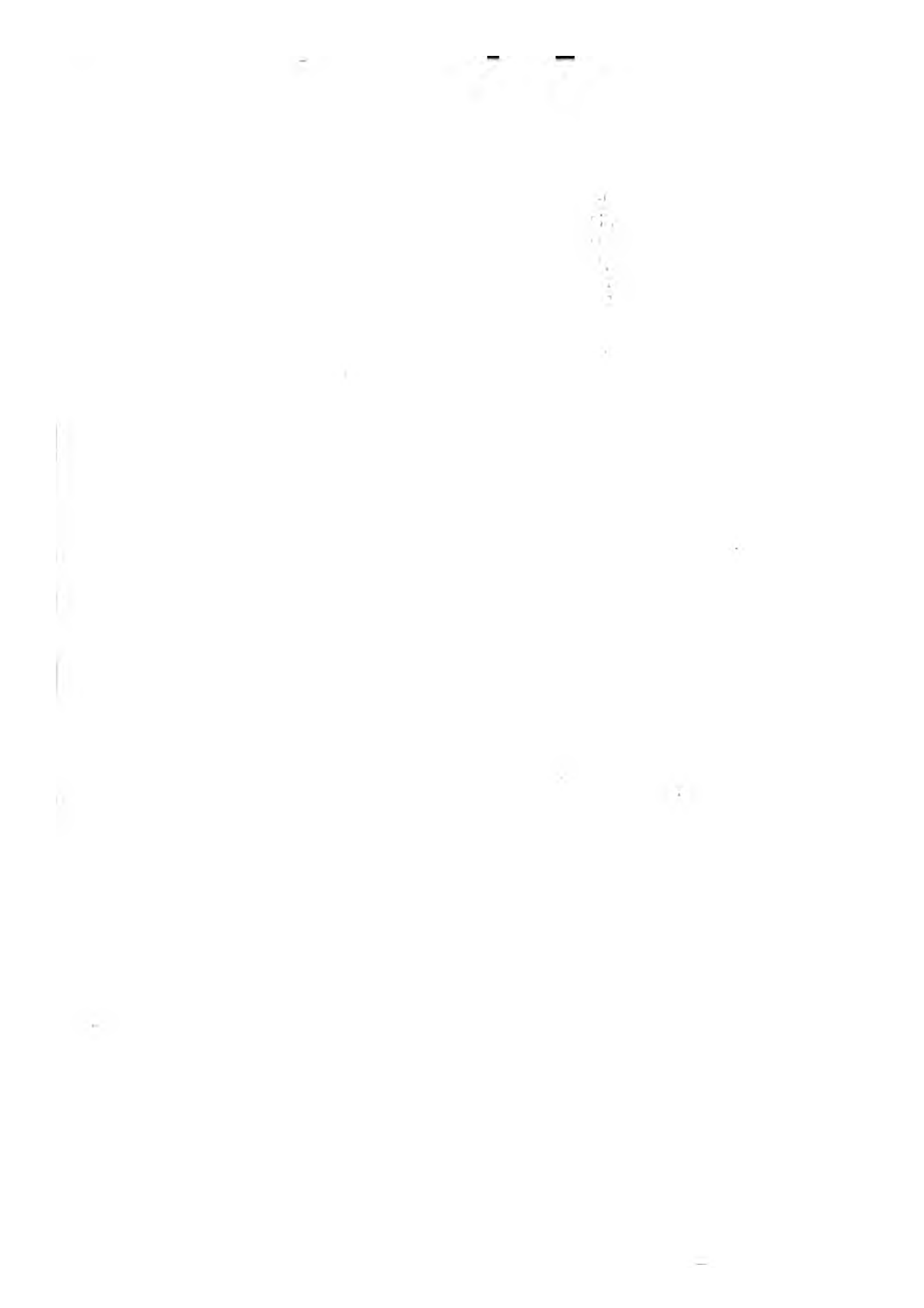
CONFESSIONS DE MARION DELORME

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.

18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP, RUE D'ERFURTH, 1.





roy del et sc

Hadenque Imp. r. du Four S.G. 63. Paris

GAYARNI

G

A

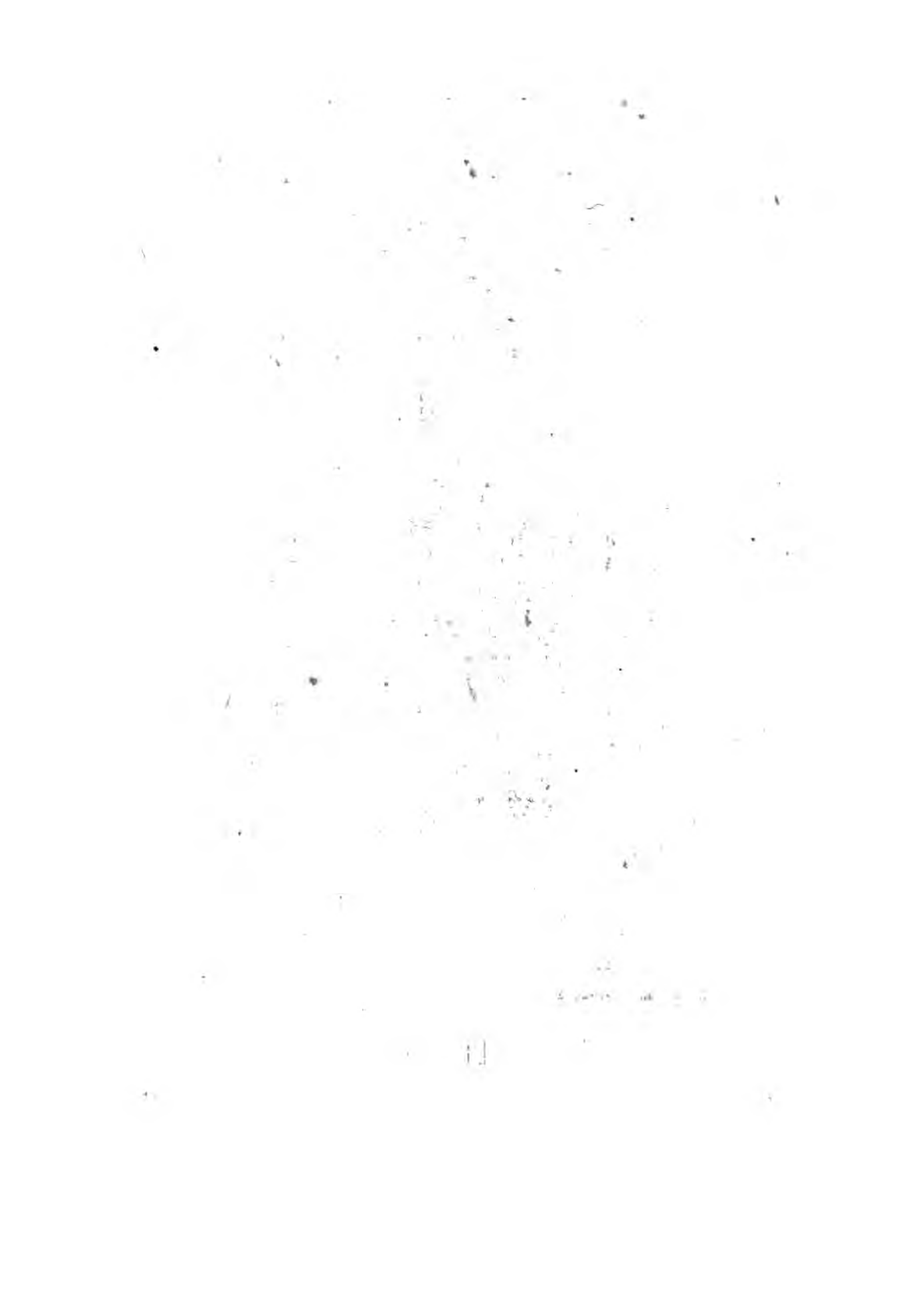
12.

MAISON BAVARD, ÉDITEUR

45, RUE GUÉNÉGAUD, 45

1856

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction
et de reproduction à l'étranger.



LES CONTEMPORAINS

GAVARNI

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉCAUD, 15

1856

**L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction
et de reproduction à l'étranger.**



GAVARNI

Trop souvent nous sommes en face de portraits odieux, laids ou sinistres, qui nous forcent à couvrir la palette de couleurs sombres.

Foin des natures perverses, des âmes envenimées, des politiques menteurs, des écrivains pirates ! Arrière les hypocrites, les méchants et les lâches !

Nous n'avons aujourd'hui rien de pareil à peindre.

Il nous faut des tons joyeux, des nuances éclatantes, du rire surtout et de la gaieté franche, si notre plume veut suivre à la piste le crayon du maître, ce crayon si fin, si léger, si railleur, si plein d'esprit de bon aloi, de critique amusante et de verve inépuisable.

On demandait à Gustave Doré :

— Quel est, selon vous, le plus grand peintre de nos jours ?

— C'est Gavarni, répondit sans hésiter Gustave, qui ne manque pas d'idées saines, bien qu'il soit le héros de l'indépendance folle, l'apôtre de la fantaisie pyrami-

dale et le coryphée du burlesque dans les arts.

Personne au monde ne s'avisera de nier que la reproduction fidèle d'une époque et de ses types les plus saillants constitue la valeur positive d'un artiste. Un jour nos derniers neveux seront forcés d'ouvrir l'album de Gavarni, s'ils veulent trouver l'histoire de nos habitudes, de nos costumes, de nos plaisirs, de notre caractère et de nos mœurs.

Le nom de famille du célèbre dessinateur est Guillaume-Sulpice Chevalier ¹.

Son père, simple villageois, après avoir,

¹ Gavarni est le neveu du peintre Tuiémet, qui a fait des tableaux estimés sous la première République et sous le Directoire.

au commencement de ce siècle, amassé dans l'agriculture une modeste aisance, vint se marier à Paris et y résider.

Guillaume-Sulpice est né parisien.

M. Chevalier ne voulut pas mettre son fils au collège. Il lui donna des maîtres à domicile, cherchant surtout à le pousser vers l'étude des sciences exactes et le destinant à l'École polytechnique.

Le jeune élève fit des progrès rapides; il devint bon mathématicien.

Studieux et solitaire, il ne se livrait qu'à de rares intervalles aux distractions de son âge. La géométrie, cette science des lignes, des mesures et des surfaces, lui inspira le goût du dessin.

Bientôt ce goût fut une passion domi-

nante; les marges de son cahier d'algèbre en donnèrent la preuve.

Petit à petit, la figurine, le paysage ou l'aquarelle, usurpant la place destinée au texte scientifique et gênant la marche des formules, finirent par se jeter étourdiment au milieu de la solution des problèmes.

Sulpice ne renonça pas toutefois à ses premières études. Il mena de front les mathématiques et le dessin.

Nous le retrouvons, à l'âge de dix-sept ans, au hameau de Gavarni, dans les Hautes-Pyrénées, où il accompagne le directeur du cadastre ¹.

¹ Des personnes bien informées assurent qu'il était entré d'abord en apprentissage chez un mécanicien, et qu'il avait, à l'âge de quinze ans, fait de lui-même

Ces messieurs arpentent les vallées et les montagnes.

Après avoir posé les jalons, tendu la chaîne d'arpenteur et aligné force chiffres, Sulpice crayonne les sites pittoresques d'alentour, puis revient, au coucher du soleil, montrer ses croquis dans le salon de quelque manoir du voisinage.

De jolies châtelaines les admirent.

On comble le dessinateur d'éloges, et ces dames veulent être croquées à leur tour.

Ce fut dans un de ces salons hospitaliers que se décida la vocation du jeune homme.

et sans secours un sextant de marine, avec les lunettes et les alilades.

Regardant un journal de modes, publié par M. de Lamessangère, il se prit à rire du rococo scandaleux des costumes de carnaval, qui éternisaient le polichinelle et le pierrot.

— Essayez alors de dessiner d'autres costumes, lui dit une des châtelaines.

Sulpice prend son crayon, trace deux personnages, les habille de pied en cap, et chacun de se récrier sur la grâce et sur l'originalité de ses esquisses.

Il venait d'inventer le débardeur et le titi.

— Monsieur Chevalier, dit la châtelaine, permettez-moi d'envoyer ces dessins à mon journal.

— Très-volontiers, répond le jeune

homme. C'est un joli début sur le chemin de la gloire !

Plaisantant et riant, il signe ses dessins *Gavarni*, du nom du hameau où le directeur du cadastre et lui ont fixé le centre de leurs opérations.

Certes, il ne se doutait guère que ce nom lui resterait par la force même de la publicité.

Fort peu de personnes ont jusqu'ici connu l'autre, et le *Moniteur*, sur sa liste officielle, n'a point écrit *Chevalier*, mais bien *Gavarni*, le jour où notre artiste reçut la croix de la Légion d'honneur.

Il ne fut décoré qu'en 1852.

Sept ou huit années auparavant, conduit par hasard dans le cabinet de M. Cavé, il

reçut charmant accueil de l'autocrate des beaux-arts.

— Que pouvons-nous faire pour vous être agréable? lui dit celui-ci. Voulez-vous la croix?

— Très-volontiers, répond Gavarni; cela va bien sur un habit noir.

— Alors, rédigez votre demande, là, sur mon bureau.

— Hein? s'écrie le dessinateur.

— C'est une condition *sine quâ non*. Pour obtenir la croix, il faut la demander.

— En ce cas, je ne l'aurai jamais! dit Gavarni, car je ne remplirai pas la condition.

Ceci, en passant, à la louange de ces

messieurs qui ont obtenu la croix sous Louis-Philippe, — et revenons aux débuts de Gavarni.

Les dessins expédiés par la châtelaine à M. de Lamessangère obtiennent un succès prodigieux.

Quelques mois après, le jeune artiste est de retour dans la capitale⁴, renonçant au cadastre et ne pouvant suffire aux demandes adressées à son crayon.

Gavarni n'a jamais eu à lutter contre

⁴ Il ne revint pas, dit-on, sans avoir franchi les Pyrénées et visité l'Espagne. Nous n'avons pu recueillir aucun détail sur ce voyage. Seulement il paraît que le jeune homme, regagnant Paris et passant par Bordeaux, eut dans cette ville un duel, à propos d'une bouffée de cigarette lancée trop près du visage d'un monsieur qui n'aimait pas l'odeur du tabac.

les obstacles qui entravent l'artiste au début de la carrière.

Salué tout d'abord par la vogue, il ne connut ni le tâtonnement ni le doute, et ses allures artistiques se développèrent sans gêne comme sans effort dans le domaine de la fantaisie gracieuse.

Il dessina pendant cinq ans presque toutes les gravures de mode, presque tous les costumes de théâtre; il était l'enfant gâté des actrices et la joie des directeurs, qui le comblaient de félicitations et de coupons de loges.

Notre héros est un de ces hommes privilégiés, dont la jeunesse n'a eu que de riantes perspectives.

S'il a trouvé plus tard, le long de la

route, quelques épines, c'est pour avoir trop constamment marché sur des roses.

On est émerveillé d'apprendre que cet homme, dont l'œuvre est si colossale, ne travaille absolument qu'à ses heures de caprice, et, — chose bizarre, — s'il ne travaillait pas en se jouant, pour ainsi dire, et s'il prenait au sérieux son crayon, peut-être ne serait-il plus Gavarni.

M. de Girardin fonde la *Mode*. Il demande au jeune homme des croquis.

— Je ne vous les payerai que médiocrement, lui dit-il ; mais, si vous lancez un jour quelque affaire, je vous promets un coup d'épaule.

— Malheureusement, répond Gavarni,

je ne suis pas assez riche pour songer à la moindre spéculation.

— Bah ! riche ou pauvre, qu'importe ?
Les affaires, c'est l'argent des autres !

Déjà très-observateur, le malin artiste prit en note cette jolie réponse et la plaça, huit ou dix ans plus tard, au bas de l'une de ses études de mœurs.

Émile ne lui a jamais pardonné cet excès de mémoire ¹.

¹ Lorsque notre héros dessina l'anecdote, Girardin le fit attaquer dans son journal et l'accusa, non-seulement de composer des croquis *obscènes*, mais aussi d'être républicain. Gavarni, dans une réponse très-spirituelle, trop longue pour être ici reproduite, battit la *Presse* à plate couture. Sa lettre commençait ainsi : « L'auteur des *Débardeurs*, *Lorettes*, etc.; etc.; prie M. Dujarrier d'avoir l'extrême obligeance de lui permettre un mot de réponse à l'entre-filet de la *Presse* de dimanche, ou, en cas de refus du susnommé, re-

Gavarni, tout en restant le fournisseur attitré de la *Mode*, compose des sujets gracieux pour une foule de publications littéraires.

Il lui vient à l'idée de créer le *Journal des gens du monde*¹.

Mais il ne recourt pas à l'argent des autres et veut soutenir cette affaire avec ses propres ressources Des frais immenses

quiert, de par le roi, la loi et la justice, ledit sieur d'insérer, à bref délai, dans icelle feuille la réplique susdite, dont la teneur suit. » Gavarni prouve ensuite au grand Émile qu'il n'est pas *obscène*, et encore moins républicain.

¹ Cet ouvrage, entièrement illustré par Gavarni, ne se trouve plus aujourd'hui que dans les bibliothèques d'élite. M. Dutacq, que la mort vient d'enlever d'une façon si brusque, par ce temps de coups de foudre apoplectique, nous en avait montré un exemplaire. C'est un fort beau livre et dont les dessins ont une grande valeur.

le ruinent ; les créanciers se fâchent, et le tribunal de commerce lui jette aux jambes des entraves dont il n'est pas encore pleinement dégagé.

— Pourquoi n'essayeriez-vous pas de la caricature? lui dit l'imprimeur Caboche. Le *Charivari* vient de la remettre en vogue, travaillez au *Charivari*.

— Je n'ai pas le sens caricatural, répond notre héros.

— Eh! faites ce qui vous plaira! J'accepte tout d'avance.

Le lendemain, Gavarni apporte au journal le premier numéro de la *Boîte aux lettres*.

Son genre est trouvé.

Modeste de sa nature, il n'écrit pas d'a-

bord la légende au bas de ses dessins. Philippon se charge de ce soin ; mais, comme ce dernier s'acquitte fort mal de la besogne, Gavarni lui retire sa confiance et marie l'esprit du texte à l'esprit du crayon.

C'était l'époque du grand succès des *Robert-Macaire*.

— Une idée ! s'écrie un jour Caboche. Il y a évidemment application possible du même type aux femmes. Qu'en pensez-vous ?

— Je pense, répond l'artiste, que le beau sexe n'aura pas lieu d'être flatté de la peinture.

— Tant pis. Faites *madame Robert-Macaire*.

— Un instant, nettoignons l'idée ! Qu'est-ce

que Robert-Macaire? c'est la fourberie. Eh bien, je vous ferai la *Fourberie des femmes en matière de sentiment*.

Tout aussitôt une collection de ravissantes esquisses, pleines de finesse et d'observation, suivit ce nettoyage de l'idée de M. Caboche.

Le plus souvent Gavarni dessine au hasard, sans se rendre compte de la fantaisie qu'il jette sur le vélin. Son croquis fait, il le regarde et se demande :

— Voyons, bons-hommes, que dites-vous là?

Toujours les bons-hommes disent quelque chose. Gavarni prend la plume pour écrire leur dialogue, et sa lettre est constamment délicieuse.

En 1837, Dutacq arrive à la direction du *Charivari*.

Le journal ne comptait alors que huit cents abonnés. Dans les premiers mois de son administration, le nouveau directeur porte ce chiffre à trois mille.

Jaloux d'un tel succès, Philippon, l'expropriétaire, imagine de créer une concurrence.

Il fonde la *Caricature provisoire*.

A l'instant même, Dutacq oppose à cette feuille rivale une brusque résurrection du *Figaro*. Le concurrent s'avoue battu, et la *Caricature provisoire* tombe entre les mains de l'habile administrateur, qui rassemble ainsi trois journaux artistiques sous sa tutelle.

En aucun temps les dessins n'eurent une vogue plus brillante.

Gavarni et Daumier rivalisaient de verve. Alphonse Karr, Léon Gozlan, Louis Desnoyers, Eugène Guinot, fournissaient le texte, et l'auteur de la *Peau de chagrin* lui-même écrivit pour l'une de ces heureuses feuilles les *Petites misères de la vie conjugale*.

A cette époque, on trouvait éternellement Gavarni mêlé à la foule.

Il observait les physionomies, étudiait les mœurs, ne perdait pas un trait de caractère et saisissait au vol tous ses types.

Très-philosophe, et doué d'un jugement sûr, d'un tact parfait d'appréciation, il ne se passionne pas; il voit les choses à nu,

fait tomber le masque et déshabille l'hypocrisie.

Rien n'égale son aversion pour les bourgeois, pour les actrices, pour les lorettes surtout, que, dans son langage un peu trop accentué, il appelle des *rosses infâmes*.

Si nous donnions la liste complète de ses œuvres, série par série, ce volume ne suffirait pas à la tâche.

Le fécond artiste a tracé la silhouette entière de son siècle.

On a de lui plus de soixante mille dessins et plus de quatre ou cinq cents collections diverses. Cette œuvre énorme contient à peine dans une vaste chambre de sa maison.

Mettez une pierre lithographique à la place de chaque dessin, vous aurez de quoi bâtir un pont sur la Seine, à l'endroit où le fleuve a le plus de largeur.

Donc impossible d'examiner tout. Nous allons feuilleter à l'aventure.

Voici le *Carnaval*, une des collections les plus désopilantes¹.

Au pied de cette affiche monstre dont l'Opéra couvre les murs de Paris pour annoncer l'ouverture des bals masqués, deux messieurs s'arrêtent.

L'un dit à l'autre :

¹ Une première série, publiée sous Caboche, est loin d'avoir le chic étourdissant qui distingue la seconde et toutes celles qui se sont succédé, pendant dix ans, sur le même sujet.

« — Viens y!...

« Viens, nous verrons danser les jeunes *dromadaires*
« Le soir, lorsque les *bayadères*,
« Près du puits du désert s'arrêtent fatiguées. »

Cette inversion dans les rimes du poète est d'un esprit insolent.

Mais les portes de l'Opéra sont ouvertes. La foule des masques s'y précipite. Regardons passer devant nous, sur l'album, cet ouragan d'épisodes insensés que soulève la Folie d'un coup de sa marotte.

Une héroïne du bal rencontre dans les couloirs un bourgeois respectable, conduisant sous le bras un domino sérieux :

« — Ohé! les amis, ohé! crie-t-elle, il y a des épiciers qui amènent ici des fem-

mes honnêtes.... J'vas le dire au municipal! »

Feuilletons encore.

Ceci représente un collégien audacieux qui trouve à son goût une superbe écaillère. Nous ignorons en quels termes il lui exprime son admiration; mais la réponse de la dame est pittoresque :

« — Va dire à ta mère *qu'a* te mouche! »

Plus loin, un titi robuste empoigne le bras d'un de ses amis, occupé à poursuivre une conquête aussi imprudente que téméraire :

« — Arrête, malheureux! lui crie-t-il, c'est ma tante! »

Nous ne pouvons reproduire ni le dra-

matique du geste, ni la figure du conquérant qu'on désabuse.

Et les intrigues, et les quiproquo, et les rencontres, et les désillusions, et les mille incidents burlesques de ces folles soirées.

Gavarni est un peintre de mœurs auquel rien n'échappe ¹.

« — Ah! je vous avais prévenu, monsieur, je suis laide et vieille! » murmure, en se démasquant, une aimable sexagénaire, attablée vis-à-vis d'un jeune homme qui l'a priée à souper en tête à tête.

¹ Lorsqu'il allait au bal de l'Opéra (il n'en manquait pas un seul), il disait : « Je vais à la bibliothèque. »

Jugez de la grimace du vainqueur !

Il n'est plus temps de se dédire; le garçon apporte les huîtres.

Où sommes-nous? Quel est ce réduit obscur, et quelle âme barbare ose y renfermer ces gentilles personnes en costume de débardeurs ?

« — Être fichues au violon comme des riens du tout! deux femmes comme il faut.... Vingt dieux ! »

D'autres scènes se passent chez le commissaire.

Un couple délinquant se voit sommé par le magistrat de répondre à une accusation de poses chorégraphiques suspectes.

Au fond, les gendarmes gardent la porte.

« — Vous ignoriez, dit le commissaire, que cette danse fût défendue par l'autorité! Cela n'est pas probable. Vos noms et prénoms?

« — Benjamin Léger, employé aux *Menus-Plaisirs*.

« — Félicité Beaupertuis, *rentière* »

Ouvrons un autre album. Voici les *Petits malheurs du bonheur*, les *Maris vengés* et les *Fourberies* de ces dames en matière de sentiment.

« Pour justifier sa présence chez la moitié d'un dentiste, ce pauvre Adolphe se fait arracher une dent par le mari. »

Ce n'est pas tout, hélas! il lui arrive

un désagrément plus grave : « Au petit jour, il a été pris pour un voleur, et il a reçu toute une charge de plombs dans les reins. »

Mais cela ne corrige point M. Adolphe.

Guéri de son coup de feu, et voulant, un autre jour, se soustraire à l'arrivée subite du maître du logis, notre Lovelace, éperdu, se fourre sous une ottomane, où bientôt il se livre à cet aparté plein d'amertume :

« — Être victime d'un mari qui abuse de votre position, se met à son aise, prend son temps, et vous écrase sous le poids de ses droits! »

La scène est amusante, et la vindicte conjugale est satisfaite.

Passons aux *fourberies* de ce sexe qu'on nomme enchanteur.

« — On a pipé ici ? » grommèle monsieur, rentrant de la Bourse et flairant un parfum inusité.

« — Hein ? répond madame avec un air candide.... Ah ! c'est moi qui ai voulu voir pour ma dent du fond... Ma foi, c'est bien des bêtises, ça ne fait rien ! »

Aux environs de Paris, un couple conjugal se promène sentimentalement.

« — Tu avais raison, dit l'époux, c'est plus joli par ici que par là-bas. (Apercevant un jeune fashionable qui s'avance, le nez et la badine en l'air.) Tiens ! monsieur Gustave !... Ah ! bien, on peut dire qu'en voilà une rencontre ! »

Pauvre homme !

Écoutons ce triste Coquardeau, confiant ses inquiétudes au médecin de la famille.

« — Eh ! docteur, vous vous trompez ! ça ne ferait que six mois, que diable !

« — Mon cher Coquardeau, la nature a des mystères qu'il n'est pas toujours donné à notre science d'approfondir. »

Il nous semble entendre se récrier ici les stupides Aristarques dont la plume haineuse cherche à nous trouver en défaut.

Ces honnêtes gens nous accusent de montrer de la sympathie pour Béranger, le chantre de la gaudriole; ils s'indignent

des louanges accordées à Déjazet, prétendent que nous avons absous, avant le repentir, une piquante soubrette de la Comédie-Française, et déclarent que nous offensois la saine littérature et la saine morale en n'administrant pas assez de coups de verges à Paul de Kock.

— Voyez ! diront-ils, nous vous y prenons encore, et vous compulsez avec délice les albums grivois de Gavarni !

Le diable, se faisant ermite, ne pourrait afficher plus de rigorisme, ni se donner de plus hypocrites allures.

Tout beau, messieurs, tout beau !

Les personnages qui ont reçu nos éloges, qui les reçoivent ou qui les recevront, possèdent vos qualités absentes :

sincérité de cœur, loyauté d'âme, franchise, esprit, verve, bonhomie, gaieté.

Ceux-là ne sont point les corrupteurs systématiques, les ambitieux, les fourbes, les apôtres de la ruine sociale. Ils tiennent en main la marotte peut-être, mais ils ne font usage ni de la hache ni du marteau.

Voilà pourquoi, messieurs, nous sommes indulgent pour eux.

Déjà nous l'avons dit, tout en nous déclarant chrétien, nous restons artiste.

Nous ne brisons ni les statues de Phidias ni les pinceaux d'Apelles; nous ne vouons aux flammes ni les pages de Rabelais, ni les chansons de Béranger, ni le roman de *Sœur Anne*.

Avec Jésus dans le temple, nous trouvons qu'il est inutile de lapider les pécheuses, à moins qu'à l'instar de certain bas bleu de votre connaissance elles n'érigent leurs égarements en système, et qu'elles n'aient l'impudeur d'imposer le vice comme une loi.

Revenons à nos albums.

Gavarni est plus moraliste qu'on ne se l'imagine. Ses croquis renferment toujours un enseignement ou une critique.

La Vie de jeune homme, — les *Mères de famille*, — les *Impressions de ménage*, — les *Actrices*, — *Plaisirs champêtres*, — *Revers de médaille*, — les *Artistes*, — *Nuances du sentiment*, — les *Petits bonheurs*, — *l'Argent*, — les

Martyrs, — le *Chemin de Toulon*, — *Monsieur Loyal*, — *Affiches illustrées*, les *Gentilshommes bourgeois*, — toutes ces collections fourmillent de judicieuses études de mœurs, et sont loin d'être l'abcédaire du dévergondage et de la débauche.

Nous avons dit qu'il est impossible d'en dresser une liste complète; néanmoins voici les principales, outre celles que nous avons déjà citées et celles que nous citerons encore : *Faits et gestes du propriétaire*, — *Politique des femmes*, — le *Jeu de dominos*, — *Alcibiade Criquet*, — les *Gens de lettres*, — les *Rêves*, — les *Phrases*, — les *Interjections*, — la *Correctionnelle*, véritable *Gazette des Tribunaux* en action, renfermant

cent dessins qui serviront plus tard à l'histoire de l'époque, — *Un couplet de vaudeville* ou la *Semaine des amours*, — les *Bosses* (phrénologie), — les *Petits jeux de société*, — *l'Éloquence de la chair*, — *Physionomie des chanteurs et des musiciens*, — les *Huissiers*, — *Souvenirs du bal Chicard*, etc., etc.

Dans cette dernière série, parmi nombre de types burlesques, on reconnaît, à ne pouvoir s'y méprendre, le fameux Donné du Palais-Royal, chansonnier et bijoutier à ses heures perdues.

Gavarni lui a donné le nom de *Floumann*.

Dans cette liste incomplète des œuvres dues au crayon de l'habile dessinateur il

ne faut pas oublier les *Scènes de la vie intime*, qui ne se vendent point aux étalages; — les *Portraits contemporains* et les *Nuits de Paris*, véritables merveilles lithographiques, éditées par MM. Bulla frères et Jouy, rue Tiquetone.

Sous le dessin de Gavarni, comme sous la lettre, il y a toujours la leçon donnée au milieu de l'éclat de rire.

« — Il ne m'ôterait seulement pas mon chapeau ! » s'écrie un piteux chapelier, rencontrant sur le boulevard certain dandy qui n'a pas encore payé son couvre-chef orgueilleusement immobile.

Deux messieurs, dans un salon bourgeois, se promènent bras dessus bras dessous. L'un murmure à l'oreille de l'autre :

« — Quand tu voudras être fichu à la porte de cette maison-ci, tu n'as qu'à dire à la mère que la fille est charmante. »

Une dame soupçonneuse accompagne sa bonne au marché.

« — Vous voyez, Françoise, ce panier de fraises qu'on vous a fait trois francs. J'en offre vingt sous, et la marchande m'appelle.

« — Oui, madame, elle vous appelle... morue! »

Si nous ouvrons l'album des *Impressions de ménage*, nous y apercevons deux jeunes mariées en train de se confier leurs désenchantements.

« — Édouard, ma chère, qui m'avait

tant juré qu'il ne fumerait jamais...

« — Il fume?

« — Il chique!! »

Voulez-vous la conclusion de ce court dialogue? Écoutez la portière en commérage avec une voisine.

« — Les hommes! madame Hue.... Quand ça veut une femme, c'est des san-sonnets; on en prend un, c'est un crapaud. »

Paris le matin et Paris le soir, — les ~~Étudiants~~, — les *Lorettes*, — les ~~Enfants terribles~~, — les *Coulisses* et *Clichy* ont porté la réputation de l'artiste à son comble.

Un lion de premier choix, ganté beurre frais et portant des bottes vernies irrépro-

chables, entre, le matin, dans un affreux galetas. Il s'incline avec toute la politesse d'un homme bien élevé devant une mégère au costume indescriptible.

« — Madame de Saint-Aiglemont, madame, s'il vous plaît ?

« — C'est ici, monsieur. (*Criant.*)
M'ame Chiffet!... on te demande. »

Paris le soir a des épisodes plus risqués.

Nous n'appuierons pas sur l'inconvenance de la demoiselle qui emprunte à Amanda son tire-bottes, ni sur l'ébahissement du naïf *valet de chambre* qui trouve une rosette au lacet, quand il est sûr d'avoir fait un nœud le matin.

Le bourgeois revenant du théâtre est plus naïf encore.

Sa femme et l'ami de la maison, chacun dans un fauteuil et à distance respectable l'un de l'autre, semblent parfaitement endormis à son retour.

« — Comme ils se sont amusés... avec leur sot roman!... Au lieu de venir avec moi à la Comédie-Française... Ils auraient vu *Georges Dandin*, les nigauds! »

Nous sommes au quartier d'outre-Seine, et voici les *Étudiants*.

Comme il est impossible que cet examen des albums de Gavarni vous fatigue, achevez avec nous de les parcourir. Vous êtes en présence de ses meilleurs types.

Examinez ce jeune disciple de Cujas. Il

ose tendre la jambe à sa compagne, en accompagnant le geste de ce pompeux discours :

« — O femme ! chef-d'œuvre de la création ! reine de l'humanité ! mère du genre humain... tire mes bottes ! »

Ces trois lignes renferment toute une satire à l'adresse de madame George Sand. Mais une autre scène nous réclame.

Le bâtiment que vous voyez en face est la Clinique. Une grisette poursuit un de ces messieurs jusqu'à la porte du sanctuaire de l'anatomie humaine.

« — Voilà six mois que vous me promettez un mantelet, dit-elle, ce n'est pas gentil !... Tu n'as pas le sou ! tu n'as pas le sou !... Vous aviez bien besoin d'ache-

ter encore un cadavre?... Égoïste, va! »

Nous concevons que Gavarni fasse dire à l'étudiant prêt à s'en aller en vacances :

« — Adieu, je te laisse ma pipe et ma femme... Aie bien soin de ma pipe! »

L'heure est venue de préparer ses malles. On devise avec un camarade en fermant le sac de nuit.

« — Cette année?... j'ai culotté cinq pipes... sans compter les fioles que j'ai décoiffées, les carreaux que j'ai cassés et les municipaux que j'ai cognés!... Et tu verras que mon auguste père va dire encore que je n'ai rien fait! »

Pendant les vacances, l'étudiant joue au

petit saint, pour ne point compromettre son budget futur.

On le voit se promener gravement avec une vieille cousine dévote, dont il doit un jour palper l'héritage.

« — Et le dimanche, que fais-tu, mon garçon ? »

« — Ma cousine, le dimanche, nous allons dans un jardin qu'on appelle la Grande-Chaumière, où nous entendons de la musique religieuse.

« — Après vêpres ? »

« — Oui, ma cousine, après vêpres. »

La collection des *Lorettes* est interminable; arrêtons-nous seulement à quelques esquisses rapides.

« Au 1^{er} janvier prochain, écrit le monsieur, je payerai à l'ordre de mademoiselle Beaupertuis la somme de deux cent soixante-quinze francs, valeur reçue... » (En quoi? en affection, en tendre intérêt, en dévouement?)

« — Pas de bêtises, voyons! dit la demoiselle, penchée sur le fauteuil : en marchandises. »

Une autre de ces dames, à demi ensevelie sous les coussins d'un divan, débite à un fils de famille cette harangue significative :

« — Et la bicoque de ton grand-père, puisqu'on t'en donne quarante mille francs, qu'est-ce que t'en fais?... Je ne sais pas comment tu n'es pas honteux, un homme

comme il faut, d'avoir une maison rue Bar-du-Bec. »

Il est tout simple, puisque monsieur paye, qu'il exige un peu de fidélité.

La lorette n'en reconnaît pas l'urgence.

« — Voyez-vous, mademoiselle, il se tient sur votre compte des propos qui commencent à m'ennuyer fort... et je suis décidé à vous prier de me chercher un successeur.

« — Mais vous en avez déjà deux, mon cher ! »

Passons aux *Enfants terribles*. C'est évidemment la série la plus spirituelle et la plus heureuse. Dialogues ou monologues, questions ou réponses, tout est vérité, tout est nature.

On dîne. Un petit bonhomme se lève, montre d'une main le poulet qu'on découpe, et, de l'autre, un convive placé en face de ses parents :

« — Mère, est-ce que c'est le *crevé* de ce matin que t'as dit que ça serait toujours assez bon pour lui? »

Jugez de l'effet de ces paroles.

Pour ce qui précède comme pour ce qui va suivre, notre seul regret, vous devez le comprendre, est de ne pas vous mettre le dessin sous les yeux. Gavarni perd la moitié de votre admiration.

Nouvelles histoires.

La porte s'ouvre. Un personnage à l'air simple se présente, et l'enfant terrible l'aborde en disant :

« — Qui est-ce donc qui l'a inventée, la poudre, monsieur?... que papa dit que ce n'est pas vous. »

Un séducteur en espérance demande à une très-jeune fille :

« — Petit amour, comment s'appelle madame votre maman ?

« — Maman n'est pas une dame, monsieur ; c'est une demoiselle. »

Et cette question faite à un noble vieillard affligé de strabisme : « — Est-ce vrai, monsieur le marquis, que vous êtes obligé de regarder en Bourgogne si la Champagne brûle?... Comme ça doit vous ennuyer ! »

Nous n'en finirions pas, si nous voulions tout citer et tout peindre.

Les *Coulisses* nous offrent une quantité de détails aussi amusants. Prêtez l'oreille au dialogue de ces deux magnifiques personnes, l'une costumée en Diane et l'autre en Amour.

DIANE. « — Tu ne sais pas, m'ame Alexandre, ma levrette a fait ses petits.

L'AMOUR. « — C'te pauv' Zémire!

DIANE. « — Oui, mais c'est tout caniches.

L'AMOUR. « — Une levrette faire des caniches! Ah bien, merci! en v'là encore une de gueuse! »

Plus loin, nous voyons un superbe Maure, quittant la scène et rapportant une odalisque entre ses bras.

« — Quoi! jeune vierge du désert, lui

dit-il, je te soustrais à d'infâmes ravisseurs, je protège tes jours, je te sauve l'honneur... et tu m'appelles cornichon!»

Nous allons être indiscret; mais pourquoi celer quelque chose quand on écrit l'histoire?

Clichy et son épopée tragi-comique ont été crayonnés par Gavarni sur les lieux mêmes.

En vertu d'instances non périmées et relatives au *Journal des gens du monde*, certains bourgeois inflexibles s'obstinèrent à payer pension au dessinateur, comme, depuis, le grand Émile daigna faire pour nous ¹.

¹ Gavarni fut arrêté d'une façon piquante. Les huissiers de Paris sont pleins de finesse. Notre artiste

On venait tous les soirs chercher les dessins du *Charivari*.

Altaroche était alors administrateur du journal. De temps à autre, il se permettait sur les croquis de l'artiste des observations aussi profondes que judicieuses.

Nous en donnerons un exemple.

Les pensionnaires de la prison pour

était au bal de l'Opéra. Un dandy fort distingué l'aborde, cause avec lui, fait des mots, se montre charmant et l'invite à souper après le bal. On mange gaiement, on boit du meilleur, et, de flacons en flacons, on gagne le jour. Le dandy regarde sa montre. « Prenons-nous un peu l'air? fait-il sur un ton d'indifférence. — Oui, vraiment, dit l'artiste, j'en ai besoin. » Ils sortent. Deux gardes du commerce sont à l'entrée du restaurant. Le dandy, qui a payé l'addition, salue son convive et se nomme. C'était M. Fumet, huissier, place de la Bourse. Les gardes du commerce prièrent poliment Gavarni de les suivre.

dettes reprochaient à Gavarni de les représenter *gobelottant* du matin au soir, chantant, riant, faisant l'amour.

— En vérité, lui disaient-ils, cela n'excite pas l'intérêt en notre faveur. Composez quelques scènes plus sérieuses. Il y a ici d'honnêtes gens qui souffrent et qui sont victimes.

Sensible à ce reproche, Gavarni dessine un pauvre artisan, que sa jeune femme visite dans l'étroite cellule des prisonniers. Elle lui donne son enfant, qu'il embrasse; puis elle dépose sur une table un livre, quelques effets et des provisions.

« — Tiens, mon ami, dit-elle, voilà ta pipe, ta casquette et ton Montaigne. »

Gavarni donne cette vignette au commissionnaire du journal, qui bientôt rapporte l'épreuve et dit :

— M. Altaroche trouve cela fort bien, mais il demande pourquoi vous appelez le petit garçon Montaigne?

On voit que dans ce siècle d'instruction et d'intelligence, il suffit quelquefois d'en avoir une dose très-minime pour devenir rédacteur d'un journal en vogue¹; sans compter que cela vous aide à être élu ca-

¹ « — Eh! qui fera le *Carillon* pendant votre absence? » disait un jour l'imprimeur du *Charivari* à Albert Clerc. Celui-ci se disposait à faire un voyage. « Bon! répondit-il, en moins d'une heure j'apprendrai la chose à Altaroche; le premier venu peut s'en acquitter aussi bien que moi. C'est un truc. »

pitaine de la garde nationale, député sous la République, à passer directeur de l'Odéon, puis des Folies-Nouvelles, et à remplir son boursicaud pour acheter de belles et bonnes terres dans ce doux pays du Cantal.

De 1834 à 1845 Gavarni eut une véritable existence d'artiste, échevelée, bruyante, pleine d'émotions et de folles joies.

Il fréquentait beaucoup le salon de madame Mélanie Waldor, muse égrillarde, qui trouvera place quelque jour dans notre galerie.

Le lecteur sait à quelles escapades profanes se livraient Gavarni, Texier, Gouza-

lès¹ et saint Veillot, au sortir du cercle de cette dame.

On leur avait mis là le diable au corps.

Notre héros donnait lui-même, tous les huit jours, des soirées étourdissantes, où l'on rencontrait madame Coquardeau (ce type a vécu !), Balzac, Henry Monnier, Old-Nick (Forgues), Julien Lemer, Ourliac², Laurent Jan, Jules Sandeau, Chevalier³, etc., etc.

¹ Voir la biographie de ce dernier; pages 72 et suivantes.

² Ourliac était alors un garçon plein de verve et de pétulance. Ni lui ni sa femme n'avaient point encore été *convertis* par M. Veillot.

³ Ce personnage, aujourd'hui très-riche, était le factotum de Gavarni. Ses cheveux, d'un rouge ardent, l'avaient fait surnommer *Flambeau-rouge*. Depuis, Jules Sandeau l'a dépeint dans son roman du *Docteur Herbeau*, sous le nom de Flamborough.

Il y avait les soirées *décentes*, et celles... qui l'étaient moins.

Au bas de la formule d'invitation, si l'on voyait ces mots : *Pas de dromadaires!* on savait à quoi s'en tenir. Chacun se présentait dans une tenue fort honnête, et avec la ferme résolution de montrer des mœurs irréprochables. On jouait aux jeux innocents, on faisait des charades.

La mère de Gavarni assistait aux soirées décentes. Elle demeurait, avec son fils, rue Fontaine-Saint-Georges, n° 1.

Notre héros était alors ce qu'il est aujourd'hui, c'est-à-dire un être passablement capricieux et fantasque, mais excellent

cœur, ami sincère, plein de dévouement et d'obligeance.

Il fut un jour épouvanté par une nouvelle terrible.

Les gazettes annonçaient que le notaire Peytel venait d'assassiner sa femme et son domestique. Peytel avait été l'ami d'enfance de Gavarni.

— Oh ! c'est impossible, il n'est pas coupable ! se dit l'artiste.

Aussitôt il prend la poste et court à grandes guides au secours du malheureux que la justice accuse. Il fait partager sa conviction à Balzac, et Balzac l'accompagne dans ce voyage.

Six jours après, arrive à Paris la lettre suivante :

« A M. Dutacq, gérant du *Siècle*.

« Toutes les prévisions de ceux qui croient à la non-culpabilité de Peytel sont réalisées; ainsi mon voyage et celui de Gavarni contribueront sans doute à sauver la vie et à rendre l'honneur au pauvre condamné qui, sans nous, aurait *péri par honneur*¹. Nous sommes forcés d'aller à Belley chercher quelques renseignements, et dans quelques heures nous partons pour Paris. Je suis en mesure de démontrer les erreurs commises par la justice et d'em-

¹ L'explication du drame et celle de l'innocence de Peytel se trouvent dans ces trois mots de Balzac.

pêcher un de ces malheurs irréparables qui sont une flétrissure pour des époques éclairées, et, dans peu de temps, la presse pourra compter dans ses états de service une victoire de plus, en offrant au pays une vie exempte de blâme arrachée à l'échafaud. La famille Peytel vous devra beaucoup pour le concours que vous allez nous prêter, et nous aurons tous fait une bonne action.

« DE BALZAC.

« P. S. Mon cher Dutacq, ce pauvre garçon n'est pas coupable, et il y a *mal jugé*. Nous triompherons. Gavarni, après notre entrevue avec Peytel, était fou de joie, et notre tâche ne sera pas aussi difficile que je le croyais. »

Hélas ! Balzac et Gavarni ne conservèrent pas longtemps leur illusion !

La cour d'assises maintint l'arrêt de mort, et Louis-Philippe refusa de signer la grâce, en dépit de toutes les preuves d'innocence qu'on lui fit passer sous les yeux.

Malheureusement les détails de cette affligeante erreur judiciaire ne s'écrivent pas. Gavarni seul peut les raconter.

Notre héros était en fort bons termes avec le duc d'Orléans; il ne manquait pas une soirée du prince.

Puisque nous venons de citer une lettre de Balzac, en voici une de Gavarni, qu'on ne lira pas sans intérêt :

« Chère madame,

« On est, depuis hier, fort triste à Paris. La poste vous portera nos journaux avant ce billet. — Pauvre duc d'Orléans ! jeune, beau, heureux, et si peu haï pour un prince ! Et quelle mort !

« Voyez-vous ce que la fatalité a ces jours-ci de brutal, et comment la Providence nous prend les hommes cette année ! Au chemin de fer, Dumont d'Urville. — Faites donc deux fois le tour du monde ! — Et les autres !

« Vous savez le mot du vieux maréchal Soult : « Il paraît qu'on fait l'appel là-haut ! » Je pense que le pauvre prince a dû sourire à ce mot-là et le redire, — et

il devait répondre à cet appel avant l'ancien !

« Je me souciais aussi peu de cette famille que de l'autre, que de la république, que de tout ce qui est de la politique ; mais j'aimais personnellement ce pauvre jeune homme. — Il avait été gracieux et excellent pour moi. — Je n'aime pas le roi, il m'a refusé la grâce de Peytel avec une sécheresse courtoise toute royale ; mais qui n'aurait pas pitié pourtant de ce père à ce chevet et derrière cette litière ? — Et la reine, une bonne mère, à ce qu'on dit !

« Enfin, c'est fini, — tout finit. — On y pensera deux jours ; — on parle déjà des conséquences politiques de l'événement. Il était vraiment temps que la politique eût

quelque raison d'être ennuyeuse. — Et, à propos de cela, parlons un peu de cette *science*, comme on l'appelle, et de l'admirable nature de ses principes : voici trente-trois millions de personnes pour lesquelles l'avenir a été mis en danger, hier, par la mort d'un homme ! *Constitutionnel* parlant. — C'est ingénieux !

« Vraiment l'absolutisme a enfanté bien des énormités, — presque autant que le républicanisme ; — mais le *constitutionnel* a dépassé les bornes de tout ce qui est imaginable dans le niais.

« En attendant que tout soit à feu et à sang, voilà ce pauvre homme mort, et je le regrette bien.

« Adieu, chère madame ; écrivez-moi, parlez-moi de vous et de notre Zaza.

« Voici un petit mot pour elle.

« GAVARNI. »

On peut renouveler le mot d'Alfred de Musset sur Eugène Delacroix, et dire de notre héros : « Ce dessinateur a un joli bec de plume à son crayon. »

Curmer, pour sa *Pléiade*, demanda tout à la fois à Gavarni des esquisses et des nouvelles. L'auteur du *Carnaval* et des *Enfants terribles* écrivit une légende fantastique, appelée *madame Acker*¹.

¹ Le *Salmigondis*, collection en dix volumes in-8°, dans le genre du livre des *Cent et un*, renferme deux

A cette époque, il était fort bel homme.

Nous ne savons plus quel atelier de parfumerie s'avisait de choisir son portrait comme enseigne, après l'avoir calqué sur une étude prise aux *Beaux-arts* de Curmer. Bientôt le célèbre artiste eut l'agrément de se voir, à chaque étalage de parfumeur, collé aux pommades, aux savons et aux cosmétiques.

Tout en faisant les dessins du *Charivari*, de la *Caricature* et du *Figaro*¹,

autres petits romans de Gavarni. Un éditeur, en ce moment, s'occupe de les réunir et d'en publier une seconde édition.

¹ Trois dessins par jour, à quarante francs le dessin. Gavarni dessine avec une rapidité merveilleuse, travaillant toujours debout et en fumant la cigarette. Il a un pouce couleur de bistre et complètement rôti.

Gavarni se chargea d'illustrer les *Contes* d'Hoffmann, la *Philosophie de la vie conjugale* de Balzac et les *Physiologies* d'Aubert et de Philippon.

C'était une véritable locomotive artistique chauffée à toute vapeur.

Il livrait au commerce une infinité d'aquarelles, fournissait par an douze costumes nouveaux à la maison Martinet, composait dans les *Français peints par eux-mêmes* les types les plus réjouissants, et trouvait encore moyen de se mettre à la disposition d'Hetzel pour ce fameux *Diable à Paris*, dont chaque esquisse fut couverte d'or.

Excessivement généreux de sa nature, Hetzel ne comptait pas avec les artistes.

Gavarni le sait mieux que personne.

La plupart des dessins du *Diabie à Paris* appartiennent à notre héros. Tout compte fait, il y a de lui, dans ce livre, cinq grandes séries ¹ et deux cent cinquante gravures.

On affirme qu'il eut l'impardonnable audace d'enrichir la collection du portrait de quelques bas bleus dont il avait fait la rencontre dans le salon de madame Wal-

¹ *Oraisons funèbres, — Boudoirs et mansardes, — les Cabarets, — les Gens de Paris et les Gens de la banlieue.* On retrouve là toute sa verve et tout son esprit. L'une des pochades les plus curieuses est celle de l'ouvrier trop ému, qui descend de la barrière avec son épouse. « — Que veux-tu, Zénobie? Chacun sa misère! Le lièvre a le taf; le chien, la puce; le loup, la faim... L'homme a la soif. » Zénobie répond : « — Et la femme a l'ivrogne ! »

dor. Au bas de ces portraits, on lit plusieurs légendes en vers assez piquantes.

Nous en citerons deux.

L'heure du repas approche. Une muse, trop pauvre pour avoir une cuisinière, dépose la plume et s'entoure les flancs d'un prosaïque tablier de ménage.

Laissant inachevé l'hymne qu'Amour inspire,
Il faut vers d'humbles soins ramener ses esprits.
Mettons aux petits pois l'oiseau cher à Cypris.
Voici l'heure où le grill va remplacer la lyre.

Vis-à-vis d'un monsieur qui absorbe gloutonnement une gibelotte, et dont la chevelure, longue et flottante, annonce un peintre, une seconde muse (elle a, Dieu nous pardonne, son encrier près de son

assiette!) épanche son cœur en rêves amoureux et poétiques :

Une odeur de cuisine aux myrtes est mêlée,
Et suit jusqu'en ses vers la muse échevelée.
Combien, dans ces ébats tendres et pudibonds,
Le civet a de pleurs et l'amour a d'oignons!
De regrets bien amers illusion suivie!
Où cacher ta couronne, auguste poésie,
Quand la Réalité marchandra demain
Le portrait du galant et la peau du lapin ?

Au commencement de 1846, le dessinateur se maria.

Deux beaux garçons, issus de cet hymen, portent le nom d'artiste de leur père.

Afin de les mettre à même de signer un jour ce nom légalement, Gavarni le fit inscrire à l'état civil comme prénom.

L'employé de la mairie trouvait à cela de graves difficultés.

— Monsieur, dit-il, on ne peut donner aux enfants que des noms pris dans l'histoire ancienne ou dans l'histoire moderne.

— Justement, dit Gavarni, je vous donne un nom emprunté à l'histoire contemporaine.

Piqué par la mouche du caprice, notre héros fait un matin ses malles et se dirige sur Cèlais.

Il se jette en paquebot, traverse la Manche, débarque à Douvres, et, trois années durant, on ne le revoit plus.

Pendant cet intervalle, il se livre à des courses sans nombre et à une étude approfondie des mœurs britanniques. Le sac sur le dos, le bâton de touriste à la main, il arpente de long en large les trois royaumes ¹ et se confie à un navire danois pour aller dans la mer du Nord visiter les Hébrides et la grotte de Fingal.

Pendant toute la durée de ce voyage, il envoya nombre de dessins en France, et quelques articles curieux, insérés dans les

¹ Il s'est représenté lui-même, voyageant dans les montagnes de l'Écosse avec un peintre de ses amis. Au bas de la vignette (voir la collection des *Masques et visages*) se trouve ce dialogue :

« — Paul ?

« — Hein ?

« — Les milles d'Écosse, ça n'est pas gai !

« — Ni l'*Émile* de Rousseau non plus. »

journaux avec cette rubrique : *Points de vue sur l'Angleterre*.

Un de ces factums, à la date du 30 septembre 1850, raconte l'enterrement de l'ex-roi Louis-Philippe, auquel Gavarni a eu l'honneur d'assister.

De retour en France à la fin de décembre, et riche d'observations nouvelles, il publie les *Anglais chez eux*, — les *Bohèmes*, — les *Invalides du sentiment*, — les *Lorettes vieilles*, — les *Parents terribles*, — *Histoire de politiquer*, — les *Petits mordent*, — la *Foire aux amours*, — les *Propos de Thomas Vireloque*, — les *Partageuses*, etc., etc.

C'est un autre déluge de croquis où

l'artiste, devenu plus grave, plus philosophe, multiplie les enseignements et les études sérieuses.

La remarque s'applique surtout aux *Propos de Thomas Vireloque* et aux *Lorettes vieillies*.

Thomas Vireloque est une sorte de Diogène moderne, sans tonneau, mais plus déguenillé que l'ancien, et pour le moins aussi fort en cynisme.

« — Belle créature!... et pas de corset! » dit-il, admirant dans les prés une vache superbe.

Ailleurs il s'écrie :

« — L'homme est le roi de la créa-

tion!... Qui a dit cela? L'homme. »

Penché sur une muraille en ruine, il aperçoit des marmots qui tiennent un rat par la queue et lui font subir des tortures.

« — Misère-et-corde! dit le vieux cynique, faut pas chagriner ces petits mondes-là, des animaux comme nous autres... Ça se dévore entre soi! »

Écoutez sa leçon d'histoire à une troupe de collégiens en promenade; elle est aussi profonde que laconique :

« — L'histoire ancienne, mes agneaux, c'est mangeux et mangés. Blagueux et blagués, c'est la nouvelle. »

Debout contre un poteau du télégraphe électrique, Thomas Vireloque se livre au monologue suivant :

« — Y avait la parole, y a eu l'imprimerie... Misère-et-corde! ne manquait plus que ce fil de fer du diable à la menterie humaine pour vous arriver de longueur aussi roide qu'un tonnerre! »

Dans les *Lorettes vieillies*, le grand artiste donne la conclusion morale de ses premiers dessins.

Nous trouvons là des pages effrayantes et bien capables d'inspirer d'amères réflexions aux folles créatures lancées par le désordre sur la route semée de fleurs qui leur cache l'abîme.

Une de ces déesses vieilles, abominable de décrépitude et de laideur, dit, en regardant ses mains :

« — De la beauté du diable, voilà tout ce qui me reste... des griffes ! »

Une autre, en tête-à-tête avec une bouteille de trois-six, dernière consolation de ces dames, rêve tristement à son passé honteux.

« — J'ai pour moi qu'on peut dire que l'être choisi par mon cœur m'a fichu plus de coups que de satisfaction ! »

« — Les poètes de mon temps m'ont couronné de roses, dit une troisième... et, ce matin, je n'ai pas ma goutte ! et pas de tabac pour mon pauvre nez ! »

Qu'est devenue leur opulence? Où se sont engloutis les trésors que leur prodiguait la débauche? Ils sont retournés au vice.

« — Ma petite maison, maman l'a mangée; mon frère Zidor a joué mes chevaux, mes châles, mes bagues.... et feu mon père a bu le reste. »

En voici une qui, de sa calèche, est tombée dans le ruisseau.

Le passant lui fait l'aumône, et la reconnaissance de la malheureuse lui dicte ces paroles, bien capables de donner le frisson :

« — Charitable monsieur, que Dieu préserve vos fils de mes filles! »

Dans *Histoire de politiquer*, dans les *Maris me font toujours rire*, dans la *Foire aux amours* et dans les *Partageuses*, Gavarni retrouve la verve comique de ses anciennes collections.

Au poste de l'Hôtel de Ville, deux gardes nationaux épiciers règlent entre eux les affaires de l'Europe.

« — Giboyeux, dit l'un, vous ne vous méfiez pas assez de l'Angleterre.

« — Et la Prusse, dit l'autre, qu'en ferons-nous? »

Un de ces maris trop calmes, dont la confiance, l'amour-propre et la sottise couvrent les yeux d'un triple bandeau,

se promène en compagnie de son beau-père.

« — Ah çà! mon gendre, vous ne craignez pas d'envoyer votre femme comme ça faire trois cents lieues en diligence? »

Le mari répond :

« — Je connais le conducteur. »

Gavarni, dans la *Foire aux amours*, nous donne une reprise du *Carnaval*. Regardez cet affreux Pierrot causant avec un débardeur :

« — Moi, dit le Pierrot, je n'ai pas de chance : je n'ai fait qu'une fois une femme au bal masqué... et c'était la mienne! »

Voici les *Partageuses*.

Une de ces galantes personnes, penchée avec grâce, considère son fournisseur en titre, — un museau fort laid, du reste, — et murmure :

« — Plus je te vois, plus je l'aime ! »

Tournez le feuillet, notre donzelle est en conversation avec une de ses amies, qui lui donne ce machiavélique conseil :

« — A ta place, moi, je lui reprocherais tous mes torts, et ce serait fini ! »

Deux lions se promènent. Une femme passe.

« — Tu connais cette charmante personne ?

« — Parbleu ! c'est la femme de deux de mes amis ! »

Nous assistons maintenant à une scène de rupture. Le monsieur fait des reproches bien naturels en semblable circonstance, et la dame répond :

« — Vous ne m'avez jamais de la vie donné qu'un petit chien et un bouquet de dix sous. Eh bien, vous avez eu pour un chien dix sous d'amour ! »

Il est de fait que nous en passons, et des meilleures.

La série des *Partageuses* se complète, comme citations, par le propos de la bonne qui brosse les chaussures de madame et celles de monsieur :

« — Faut dire que ces bottines-là auront fréquenté pas mal de paires de bottes ! »

Gavarni donna presque tous ces dessins au journal *Paris*¹, feuille imprudente qui se fit suspendre, par excès de confiance dans la prose de M. Alphonse Karr.

Depuis la disparition de ce journal,

¹ La grande maison lithographique de M. Lemer-
cier, rue de Seine, se chargeait du tirage des planches. On était obligé souvent de courir chez Gavarni, à cinq heures du soir, pour obtenir le croquis du lendemain. Il le crayonnait séance tenante, et en vingt minutes, devant M. Lemer-
cier, confondu. Celui-ci, rapportant un soir la planche, s'aperçoit que le dessinateur ne lui a pas donné la lettre. Le dessin représentait un lion braquant son binocle sur une promeneuse en toilette splendide. M. Lemer-
cier retourne chez Gavarni de toute la vitesse de son cabriolet. « — Que faut-il écrire au bas ? lui demande-t-il. — Mon Dieu, ce que vous voudrez, répond l'artiste, la première chose venue : « Ma blanchisseuse ! »

héros, jeune encore, semble décidé
à mener la vie de paresse.

Il est allé à Auteuil dans une petite maison
modeste, située au Point-du-jour, il
essaie de bouleverser des quinconces,
il casse des pans de mur, et passe avec
deux ou trois jours des journées entières.

Le duc de Wellington eut toutes les peines imagi-
nables à obtenir le dessin d'un éventail
commandé par la reine Victoria.

Gavarni méprise l'argent.

Un jour d'une fois on lui a dressé un pont
sur lequel il n'a pas voulu passer,
parce qu'il était dans le domaine de ses
habitudes et de ses caprices¹.

Un jour, gratuitement, un portrait fort

Il vient de louer une partie de sa maison à un instituteur, afin que l'éducation de ses enfants puisse être faite sous ses yeux.

On assure qu'il a congédié sa cuisinière, et qu'il se rend au réfectoire, quand sonne la cloche, pour dîner en compagnie des élèves.

L'illustre dessinateur est sage et mange très-proprement.

Sa villa d'Auteuil a des jardins immenses. Il a trouvé convenable d'acheter la plupart des petites propriétés du voisinage. Le jour où il fit l'acquisition de ces

remarquable de M. Torlot, caissier de la maison Lemer cier. Un ami de celui-ci fait offrir mille francs à l'artiste pour avoir le sien. Gavarni refuse net.

terrains, il dut se rendre, pour signer l'acte, chez le notaire Leroux, rue de Grenelle.

— Gavarni!... Ah! très-bien, je connais ce nom-là, dit l'officier public... Oui, oui!... C'est vous qui faites un tas de petites *bêtises*?

Aimable appréciation de l'art, au point de vue bourgeois!

Cela dut flatter l'acquéreur.

L'opinion de M. Leroux contribua peut-être à augmenter, chez Gavarni, cette indifférence étrange qu'en tout temps on lui a connue pour ses œuvres.

On dirait que les grands artistes sont

possédés d'un diable fantasque et mutin, qui se loge dans un coin de leur cervelle, tout exprès pour y susciter des rêves extravagants et les détourner, si faire se peut, de leur avenir.

Heureusement le bon sens public est là pour les fixer sur la ligne droite.

Ils regimbent, ils se démènent, toujours pressés par le diable ennemi. Si la peinture est dans la spécialité de leur talent, ils veulent aller du côté des lettres; si la nature les fait écrivains, ils veulent être peintres, virtuoses, sculpteurs; ils s'indignent de voir qu'on les admire précisément sous la face où ils se trouvent le moins dignes de louanges; ils accusent de stupidité le public, qui leur amène la fortune

à droite, quand, à les en croire, leur véritable mérite est à gauche.

Gavarni, dans tous les temps, a eu cette originalité singulière ¹.

A l'époque de la fondation de l'*Artiste*, Ricourt lui écrivit : « Cher maître, je compte sur vous ; donnez-moi quelque chose, » et Gavarni se hâta de lui expédier sous enveloppe une pièce de vers.

En revanche, on sait que Victor Hugo, sur une invitation analogue, fit parvenir à Ricourt, au lieu de stances, un fort beau dessin.

¹ Lorsqu'on lui parle de ses délicieux albums, il s'écrie : « — Allons donc ! en dessin je n'ai fait qu'une chose un peu passable : c'est un éventail pour l'impératrice. »

Aujourd'hui ce n'est plus son talent de rimeur que notre héros préfère.

Il se croit un algébriste de premier ordre et s'occupe jour et nuit d'approfondir les sciences mathématiques ¹. Le résultat de ses études, assure-t-il, est la découverte, non de la pierre philosophale, mais d'un procédé sûr pour arriver à diriger les ballons.

Son beau talent de dessinateur, misère et fumée !

Nous l'avons dit au début de ce livre, il y croit à peine; mais sa découverte aéronautique, peste ! N'essayez pas d'en mettre

¹ Il doit publier incessamment des cahiers de recherches sur la géométrie transcendante et sur le calcul intégral.

en doute la certitude. Fussiez-vous son ami le plus cher, il vous prendrait en grippe immédiatement ¹.

Gavarni est superbe quand il démontre par a plus b cette fameuse théorie.

La craie en main, il couvre d'équations un tableau noir de deux mètres carrés. On se croit en présence d'un examinateur de l'École polytechnique.

Il cherche, depuis six ans, les deux millions nécessaires pour construire sa machine.

Dieu veuille qu'il les trouve !

Certes, la gloire d'Euclide et de Pascal

¹ Nous puisons ces curieux détails dans l'*Illustration* de 1850.

ne nuira pas à sa gloire. Mais, jusqu'à nouvel ordre, bornons-nous à admirer le dessinateur, et non le mathématicien.

Le portrait de Gavarni peut se tracer en deux mots : c'est tout l'esprit français au bout d'un crayon.

FIN.



LES CONTEMPORAINS

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

Le succès immense qui vient d'accueillir la *première série* de cette œuvre intéressante, et les nombreux tirages qui se succèdent, permettent à l'éditeur d'apporter à la *deuxième série* des perfectionnements notables. Le papier est plus beau et plus fort, le texte est imprimé en caractères neufs, les portraits et les autographes sont améliorés; en un mot, tout se réunit pour offrir au public un volume de luxe.

M. Eugène de Mirecourt a tenu toutes ses promesses. Il se distingue parmi les rares écrivains qui, dans ce siècle, ont le courage de la vérité. Sa plume esquisse énergiquement chaque biographie. Elle dispense le blâme et l'éloge avec une impartialité contre laquelle se révoltent les amours-propres blessés et les passions de parti, mais que les cœurs honnêtes, que les consciences droites approuvent.

L'intérêt puissant de ces petits livres, la multiplicité des détails anecdotiques, les mots charmants dont ils abondent, leur style vif, châtié, plein de couleur, le

scrupule avec lequel M. de Mirecourt contrôle les notes et les renseignements qui lui sont fournis, tout rassure depuis longtemps le lecteur et lui prouve que jamais galerie contemporaine n'a été plus curieuse et plus complète.

Sont en vente, dans la *première série*, les volumes consacrés à **Méry, — Victor Hugo, — Émile de Girardin, — George Sand, — Lamennais, — Béranger, — Déjazet, — Guizot, — Alfred de Musset, — Gérard de Nerval, — A. de Lamartine, — Pierre Dupont, — Scribe, — Félicien David, — Dupin, — le baron Taylor, — Balzac, — Thiers, — Lacordaire, — Rachel, — Samson, — Jules Janin, — Meyerbeer, — Paul de Kock, — Théophile Gautier, — Horace Vernet, — Ponsard, — M^{me} de Girardin, — Rossini, — François Arago, — Arsène Houssaye, — Proudhon, — Augustine Brohan, — Alfred de Vigny, — Louis Véron, — Paul Féval, — E. Gonzalès, — Ingres, — Eugène Sue, — Rose Chéri, — Berryer, — Rothschild, — Sainte-Beuve, — Francis Wey, — Frédérick-Lemaître, — Louis Desnoyers, — Alphonse Karr, — Alexandre Dumas fils, — Champfleury, — Léon Gozlan, — Alexandre Dumas, — Vuillot.**

La *deuxième série* contiendra les notices consacrées aux personnages suivants :

Salvandy, — M^{lle} Georges, — Henry Murger, — Odilon Barrot, — Raspail, — Hippolyte Castille, — Bouffé, — Musard, — Cormenin, — Montalembert, — Gavarni, — Michelet, — Plessy-Arnould, — Cavaignac, — Arnal, — de Morny, — Granier de Cassagnac, — Jules Sandeau, — Grassot, — Marie Dorval, — Crémieux, — Ligier, — Cousin, — Beauvallet, — Louis Blanc, — Persigny, — Frédéric Soulié, — Villemain, — Ravel,

la Guéronnière — M^{me} Ancelot, — Considérant, — Saint-Marc Girardin, — Quinet, — Émile Augier, — Ledru-Rollin, — Villiaumé, — Caussidière, — Louise Collet, — Bocage, — Madeleine Brohan, — Eugène Delacroix, — Roger de Beauvoir, — Changarnier, — Gustave Planche, — Ricord, — Bressant, — Mélanie Waldor, — Vaulabelle, — Louis Reybaud, — l'abbé de Ravignan, — Camille Doucet, — Mérimée, — Nadar, — Eugène Guinot, — Courbet, — Fiorentino, — Barbès, — Blanqui, — l'abbé Dupanloup, — Baroche, — Henry Monnier, etc., etc. Il y aura, comme dans la *première série*, des volumes collectifs, contenant double portrait et double autographe.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le prix de chaque volume est de cinquante centimes.

On souscrit, pour les collections complètes, chez l'éditeur Gustave Havard, rue Guénégaud, 15, à Paris.

En envoyant un mandat de vingt-cinq francs sur la poste, on recevra *franco* par les Messageries les cinquante volumes de la *première série*. — En envoyant un mandat de trente francs, on recevra *franco* les volumes de la *seconde série*, le jour même de leur publication. (La différence du prix tient aux frais de poste.)

En envoyant un mandat de cinquante-cinq francs, on recevra la *première série* tout entière, et chaque volume de la *seconde*, à mesure qu'il paraîtra.

Les personnes qui souscriront aux *deux séries*, c'est-à-dire à la collection de cent volumes, auront le droit de choisir comme PRIME vingt exemplaires des livres mentionnés ci-dessous :

LES LORETTES DE PARIS, dessin par Andrieux.

LES ACTRICES DE PARIS, —

LES BOURSIERS DE PARIS, —

LES ÉTUDIANTS DE PARIS, —

- LES COMÉDIENS DE PARIS**, dessin par Andrieux
LA BOHÈME DE PARIS, —
LES SGANARELLES DE PARIS, —
LES GRISETTES DE PARIS, —
LES FAUBLAS DE PARIS, —
LES PROPRIÉTAIRES DE PARIS, —
LES FUMEURS DE PARIS, —
LES RESTAURANTS DE PARIS, —
PARIS LA NUIT, par E. de Mirecourt, dessin par
 C. Fath.
L'OPÉRA, par Roger de Beauvoir, dessin par C. Fath.
LE PÈRE-LACHAISE, par Benjamin Gastineau. —
LE MONT-DE-PIÉTÉ, par E. de Mirecourt, dessin par
 J.-A. Beaucé.
LE LUXEMBOURG, par Maurice Alhoy, dessin par
 C. Fath.
LE PALAIS-ROYAL, par Louis Lurine, dessin par
 J.-A. Beaucé.
LE CARNAVAL, par Benjamin Gastineau, dessin par
 J.-A. Beaucé.
LES TUILERIES, par J. Lemer, dessin par C. Fath.
LES HALLES, par A. de Bagemont. —
LE JARDIN DES PLANTES, par Ch. Deslys, dessin
 par J.-A. Beaucé.
LE PANTHÉON, par Émile de Labédollière, dessin par
 J.-A. Beaucé.

Ceux des souscripteurs qui ont déjà reçu la PRIME donnée avec la *première série* n'auront droit qu'à dix exemplaires seulement.

Les volumes de la collection contemporaine de M. Eugène de Mirecourt continueront de paraître régulièrement le 15 et le 30 de chaque mois.

GUSTAVE HAVARD.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

GUSTAVE PLANCHE

EN COURS DE PUBLICATION

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE

MÉMOIRES DE NINON DE LENCLOS

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.

18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

OUVRAGE TERMINÉ

CONFESSIONS DE MARION DELORME

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.

18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



GUSTAVE PLANCHE

LES CONTEMPORAINS

GUSTAVE
PLANCHI.

RECUEIL DE SONŒUVRES

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, rue BOISSEAU, 15

1856

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction
et de reproduction à l'étranger.



FRANCIS

LES CONTEMPORAINS

GUSTAVE
PLANCHE

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS

GUSTAVE HAVARD; ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

—
1856

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction
et de reproduction à l'étranger.



GUSTAVE PLANCHE

S'il y a une aristocratie légitime parmi les hommes, c'est à coup sûr l'aristocratie de l'intelligence.

Tous ceux qui portent au front le signe éclatant dont parle l'auteur du *Paradis perdu*, poètes, artistes ou philosophes, sont princes, rois ou empereurs, par le droit divin du génie.

Or le vieil adage chevaleresque a dit :

« Noblesse oblige. »

Si vous avez gagné votre inscription au Livre d'or, n'oubliez pas que vous êtes patricien. Ayez, avant tout, le respect de vous-même.

Il n'est pas plus permis à un esprit d'élite de se ravalier au niveau des parias de l'abrutissement qu'à César de se faire histrion.

Puisque vous appartenez à l'espèce humaine, vous pouvez avoir des défauts, des vices, des passions ; mais, corbleu ! n'en faites jamais parade ! Cachez-les, comme on cache la lèpre, et gardez-vous de descendre jusqu'au cynisme.

Lorsque le talent vous a fait sortir de la

foule, vous appartient-il de nous moraliser à la façon de l'ilote immonde que les Spartiates mettaient en présence de leurs fils pour les dégoûter de l'ivresse ?

Non, par le ciel !

Il ne suffit pas d'être un écrivain habile, pur, correct, élégant, de se montrer judicieux interprète de l'art et de posséder ce grand mérite, l'indépendance.

Nous voulons davantage.

A l'homme qui parle et qui enseigne nous demandons un grand cœur, une foi vive, un esprit généreux.

Si nous rencontrons sécheresse d'âme, égoïsme, apathie, sensualité brutale, nous reculons d'horreur, comme les enfants de Sparte.

Ces réflexions nous sont inspirées par la personne et les mœurs de l'homme dont nous allons raconter la vie.

Or il nous semble entendre nos aimables et judicieux adversaires pousser des cris de triomphe, *assurés* encore une fois de nous trouver en pleine contradiction avec nous-même, car nous n'avons eu que des éloges pour Gérard de Nerval, et Gustave Planche, diront-ils, n'est pas plus coupable que lui.

D'abord, messieurs, permettez-nous de vous l'apprendre, si vous l'ignorez, Gérard n'était point matérialiste.

Il est descendu dans la bohème par mépris du monde et sous le coup des injustices sociales, sans faire de sa dégradation

physique ni une doctrine ni un système.

Gérard n'a pas eu la prétention d'instruire ses confrères et de leur administrer des coups de fêrule.

Son âme candide, pure, inoffensive et toujours poétique, surnageait au-dessus de la fange comme une fleur sur un marécage.

Ceux qui l'ont connu, dans cette route singulière où le poussaient la muse et la folie, n'ont jamais éprouvé le sentiment pénible de répulsion et de dégoût que d'autres nous inspirent dans leur abaissement.

Nous ne sommes pas fâché de vous expliquer cela tout d'abord, et sur les premières pages de ce volume.

Gustave Planche est né à Paris le 16 février 1808.

Son père était un riche pharmacien, dont l'établissement se trouvait au coin de la rue de la Chaussée-d'Antin et du boulevard, dans une maison à deux étages, qui fut démolie et reconstruite avec quatre étages de plus.

Chassée par les maçons, la pharmacie Planche se réfugia rue Basse-du-Rempart, où elle est encore.

M. Planche père, homme distingué dans sa profession, traduisit la *Pharmacopée générale* de Brugnatelli et le *Manuel* du savant anglais Brande.

Plus tard, il fonda une espèce de revue, dans laquelle il rendit compte des travaux

de la Société de pharmacie, dont il devint l'un des membres les plus actifs.

Son fils Gustave, destiné à lui succéder, fut mis dans un pensionnat qui suivait les cours du collège Bourbon.

Tout d'abord on le compta parmi les élèves les plus intelligents, mais aussi parmi les plus mauvais sujets.

Un magistrat, son ex-condisciple, témoin de ses prouesses, nous en a fait un récit détaillé.

Ce grave narrateur en riait encore à trente années de distance.

Les *pions* ou les *chiens de cour* (pardonnez-nous de les appeler de ce nom, que doit leur donner éternellement l'irrève-

rence des colléges) étaient les martyrs de Gustave.

Il contrefaisait avec audace leur voix, leurs gestes, leurs allures plus ou moins ridicules.

On l'a vu jeter de l'encre sur leurs pantalons, planter des épingles, la tête en bas, dans la paille de leurs chaises, couper des broses dans leur lit et lâcher, un soir, au beau milieu de leurs draps, — cet âge est sans pitié! — cinquante-trois puces, qu'il avait tenues, pendant cinq jours, enfermées dans une bouteille, au jeûne le plus absolu.

Gustave était l'âme de toutes les conspirations, l'inventeur de toutes les char-

ges, le boute-en-train perpétuel du désordre.

Préludant aux exploits gastronomiques et bachiques qui devaient être la plus sérieuse affaire de sa vie, le jeune disciple de Comus organisa, dans la salle de classe même et sous un gradin de l'amphithéâtre, un appareil culinaire pour son usage particulier.

Comment cela? direz-vous.

Rien n'était plus simple.

Au moyen d'une lampe à esprit-de-vin dérobée au laboratoire paternel, d'une casserole de fer-blanc et d'une cafetière, il se préparait une infinité de douceurs et les consommait en silence, pendant que

la voix chevrotante du maître expliquait Horace ou Claudien.

Ses camarades de droite et de gauche lui servaient de complices et masquaient sa batterie... de cuisine.

Il fallait pour cela, comme de juste, leur offrir une part du festin.

Gustave, soupirant, la leur faisait la plus petite possible.

Mais une chose désolait notre élève cuisinier, c'était de ne pouvoir suffisamment varier son ordinaire. Être condamné, tous les jours que Dieu fasse, à manger du chocolat ou des œufs à la coque, à ingurgiter du café noir ou du vin chaud, cela devenait insupportable.

Il rentre, un soir de congé, met en dé-

faut la surveillance du cerbère de la porte, et passe un flacon de vieux cognac.

— Enfin, se dit-il, je boirai du punch !

Or il avait compté sans la flamme trop ardente du perfide breuvage.

Le professeur, myope à demi, voit briller une clarté suspecte, et flacon, lampe, cafetière, liquide, tout se confisque en un clin d'œil.

Notre fabricant de punch est envoyé aux arrêts pour huit jours, au pain sec et à l'eau, supplice d'estomac dont il n'a point, encore aujourd'hui, perdu le souvenir.

Bien d'autres méfaits du jeune et trop dissipé Gustave restèrent sans punition.

Parmi ses condisciples, il y en avait un

dont la voix aigre et discordante affligeait les oreilles de la classe.

En vertu de son merveilleux talent d'imitation, notre héros parvient à reproduire ce détestable organe et songe tout naturellement à tirer parti de son savoir-faire.

Un traité se conclut.

Planche stipule une large subvention de gâteaux, de pralines, de friandises de toute nature (la partie contractante appartenait à une famille de confiseurs), et promet, en revanche, à son ami de l'exempter, pendant le cours de l'année scolaire, de toutes leçons à apprendre.

Le pacte fut observé religieusement de part et d'autre.

Quand le maître interpellait le fils du marchand de dragées et le priait de réciter de mémoire une tirade de Corneille ou des vers de Lucain, le glapissant jeune homme se levait, ouvrait les lèvres et les remuait sans proférer le moindre son.

Derrière lui, *sa voix*, ânonnant ou bredouillant, comme c'est l'us traditionnel au collège, récitait ou plutôt lisait la leçon demandée.

Gustave semblait avoir la *pratique* de Polichinelle sous la lèvre.

L'imitation était si parfaite, que la classe entière, à part les voisins immédiats, témoins du subterfuge, en était dupe comme le maître.

Nos deux complices atteignirent sans

encombre les vacances, l'un n'ayant pas appris un mot par cœur, l'autre jouissant du revenu en nature que lui procurait son industrie.

Cependant, malgré ces tours coupables suggérés par de continuelles préoccupations gastronomiques, notre héros fit d'excellentes études.

Il aimait presque autant les poètes latins que les tartes aux fraises, et savourait Euripide en croquant des pralines au chocolat ou en dégustant des pots de confitures, en sorte qu'au bout de cette année, d'un emploi si utile à son intelligence et à sa gourmandise, Gustave remporta de nombreuses palmes au concours.

D'enthousiasme, il se donna, le soir même, une indigestion qui le retint au lit quarante-huit heures.

Le cycle de l'enseignement universitaire parcouru, notre lauréat gastronome entra dans sa dix-huitième année.

Il prit à contre-cœur une première inscription à l'école de pharmacie, car l'idée de succéder à l'auteur de ses jours ne lui souriait nullement. Les électuaires ne lui étaient point sympathiques: il abominait les opiat. Préparer des sirops, des juleps et des potions médicinales, à l'instar de Thomas Diafoirus, lui semblait une besogne dégradante.

Néanmoins il dut ronger son frein.

Si le père était bon homme, il n'enten-

dait pas raillerie sur le chapitre de sa profession.

Notre héros dissimula d'abord, employant à visiter les salons du Louvre toutes les heures de liberté que lui laissait le Codex, étudiant avec passion les antiques, admirant les toiles des maîtres, épelant le grand livre de l'art, voyant, jugeant, raisonnant, et se rendant compte de tout par lui-même, sans chercher des opinions toutes faites dans Winckelmann ou dans les œuvres du jésuite Lanzi.

Lorsque Planche eut fouillé tous les trésors de notre Musée national, il visita les collections particulières.

Il assista régulièrement aux ventes de tableaux, et y fit la connaissance d'un

grand nombre d'amateurs et d'artistes.

Bientôt les ateliers lui découvrirent leurs mystères.

Gustave étudia l'art contemporain en fumant des cigarettes avec ses adeptes grands et petits dans le brouhaha des charges joyeuses et des *scies* grotesques.

En vérité, c'était une agréable et douce existence.

Notre élève apothicaire paraissait une heure au plus, le matin, à l'officine paternelle. Il partageait ses loisirs entre les beaux-arts et la littérature ¹, flânant avec délices, faisant bonne chère à la table

¹ A cette époque, il lut énormément, ce qui explique l'érudition profonde et la puissance de style dont il a tout d'abord donné la preuve.

du papa, libre d'embarras, exempt du moindre souci, tranquille, allègre, sans alarmes.

Trompeuse quiétude ! Elle dura quatre ans et finit par un coup de tonnerre.

M. Planche, un beau jour, s'avisa de se rendre à l'école de pharmacie pour voir si Gustave n'allait pas bientôt recevoir son diplôme.

Pendant que celui-ci faisait de l'esthétique avec Gérard, Gros, Pradier, Delacroix, son père le croyait, sans méfiance, au fond d'un laboratoire de chimie, interrogeant une cornue ou dialoguant avec un alambic.

Jugez de son indignation lorsqu'il apprend que monsieur son fils est absolu-

ment inconnu à l'école, et qu'il n'y a jamais mis le pied.

Il s'ensuit une scène épouvantable.

L'apothicaire furieux chasse l'enfant prodigue et lui donne sa malédiction.

Gustave fait ses paquets, emporte sa garde-robe, assez élégante alors, et court vendre tout ce qu'elle renferme de neuf et de présentable chez un fripier du voisinage, afin de se procurer quelques finances.

Une fois l'argent en son pouvoir, il endosse bravement celles des hardes dont on ne lui a pas offert un centime, les souille et les réduit en loques pour être mieux dans son rôle d'enfant maudit, chausse des bottes éculées, se coiffe d'un chapeau

roussi par de longs services, et se promène, ainsi vêtu, le long du boulevard des Capucines, en plein Paris et en plein soleil.

Il passe et repasse vingt fois devant la boutique de son père, jouissant des réflexions que ce spectacle inspire aux honorables commerçants du voisinage et des propos qui circulent parmi les méchantes langues du quartier.

Gustave ne songe en aucune sorte à ce qu'il pourra devenir lorsque le diable aura pris la place des rares écus enfermés dans son gousset.

Comme il achevait sa vingtième évolution sur le boulevard, il se heurte contre un personnage qui part d'un joyeux éclat

de rire en le voyant ainsi rivaliser de hail-
lons avec Chodruc Duclos.

— Ah çà, lui dit ce promeneur, est-ce que tu poses pour les mendiants ou pour les Bélisaires? Vertu de ma vie! quelles superbes guenilles! Il paraît que tu fais concurrence aux bons pauvres de Bicêtre.

Nous devons prévenir le lecteur, avant d'aller plus loin, que ce personnage était le grand Ricourt.

Et, comme Ricourt a confessé dans sa vie beaucoup d'enfants prodigues, il confessa Gustave, dont il avait fait la connaissance chez les peintres.

Celui-ci ne lui cacha rien de sa mésaventure.

— Bon! dit Ricourt, n'est-ce que cela? Point de désespoir; je te prends sous ma protection. Viens travailler à l'*Artiste* et sois homme de lettres; tu as déjà le costume de l'emploi.

— Fameuse idée! j'accepte, dit Planche.

— Si tu acceptes! je le crois bien! Tu vas gagner de l'or. Cinq francs la page, et la page n'a que deux colonnes... Hein? c'est gentil! Voyons, du cœur au ventre, et torche-moi lestement un premier article!

Vingt-quatre heures après, Gustave lui apporte douze ou quinze feuilles volantes, contenant ses débuts comme écrivain.

— Bravo! bravissimo! s'écrie le rédac-

teur en chef de l'*Artiste* après avoir lu cette élucubration. Peste ! il y a des idées là dedans, beaucoup d'idées neuves et supérieures. Où diable as-tu volé tant d'esprit ? Sans compter l'originalité, le chic et le style... Diable ! j'ai fait une bonne acquisition. Je ne te lâche plus.

Mais Gustave lâcha bientôt Ricourt.

Il pria M. de Vigny de le présenter à Buloz, entra sans coup férir à la *Revue des Deux Mondes*, et paya d'ingratitude la bienveillance du poète ¹.

Après avoir débuté par quelques traductions de l'anglais, il publia la revue du *Salon* de 1831.

¹ Voir la notice consacrée à M. de Vigny, pages 75 et 74.

Ses articles obtinrent un retentissement prodigieux.

Du premier coup, Gustave eut la hardiesse de se poser en juge souverain. La critique n'avait jamais montré plus de raison, plus de goût, plus d'intelligence. Sous la plume de ce nouvel organe, elle motivait chacun de ses jugements et s'exprimait dans une langue correcte et pure.

Planche gagna d'emblée son bâton de maréchal sur le champ de bataille de la critique d'art.

Ensuite il aborda le terrain cent fois plus glissant et plus escarpé de la critique littéraire. Une fois encore on le salua maître, et les criailles ignobles de quel-

ques envieux furent étouffées sous d'universels applaudissements.

Le feuilletoniste absurde des *Débats*, vaincu sur toute la ligne, eut de sérieuses idées de suicide.

Ainsi Gustave Planche prit possession du domaine entier de la critique, continua de passer alternativement en revue, selon les hasards de la production ou de son caprice, les œuvres des artistes, des poètes et des musiciens.

Il serait impossible de présenter à nos lecteurs autrement qu'en bloc la masse énorme de travaux qu'il a éparpillés, depuis vingt-cinq ans, dans le recueil de Buloz.

D'ailleurs, les principaux de ces articles sont aujourd'hui réunis en volumes.

On peut constater aisément que Gustave Planche, à mesure qu'il marche dans sa voie, acquiert une solidité de jugement plus grande, une sagacité prodigieuse et une finesse extrême d'analyse.

Les *Salons* de 1833, de 1836, de 1838, de 1846 et de 1847 sont là pour appuyer au besoin notre sentiment. La librairie les a rassemblés sous le titre d'*Études sur l'école française*.

Donc, libre à vous de les parcourir, et de voir en quels termes magnifiques l'auteur parle de Phidias, de Raphaël, de Michel-Ange, de Léonard de Vinci, d'André del Sarto, du Corrège, de Rubens, de

Rembrandt, de Géricault, de Léopold Robert, d'Ingres, de Delacroix, de David d'Angers, de Mozart, de Beethoven et de Meyerbeer.

Le grand mérite de Planche est d'avoir su comprendre et juger mieux que personne les génies les plus opposés.

Pour voir si juste, il faut voir de haut.

Ce n'est pas le fait d'un esprit ordinaire que de se placer ainsi tout naturellement à la perspective exacte, sans être ébloui par le mirage trompeur des préjugés et des passions du moment.

Il faut avoir le diapason bien sûr pour laisser échapper si peu de fausses notes au

milieu du charivari infernal des querelles d'écoles.

Gustave Planche, certes, a été prophète, lorsque, rompant en visière à l'engouement unanime, il proclama Pradier inférieur à David.

L'auteur de *Sapho*, comme il le dit fort bien, manquait de conception.

Pradier se trouvait à une distance énorme des Grecs, dont on a eu la sottise de le rapprocher. Jamais il n'a su être que gracieux et sensuel, tandis qu'eux, les maîtres incomparables, furent toujours, dans leurs œuvres, grands, sévères, et souverainement chastes.

Lorsque Planche définit les beautés de la musique, beautés si vagues, si insaisis-

sables, si difficiles à traduire en langue vulgaire, le tour net, concis et limpide de sa phrase nous semble merveilleux dans le genre.

N'essayez pas, au nom du ciel, de lire après lui les Escudier ou l'honnête Pier-Angelo Fiorentino !

En critique d'art comme en critique littéraire, Gustave Planche est le maître, et tous les Janins du monde ne lui viennent pas à la cheville.

Toutefois nous établissons des réserves formelles contre beaucoup de ses jugements.

S'il exalte André Chénier, l'abbé Prévost, Mérimée, Villemain, Jules Sandeau,

nous applaudissons à ses pages enthousiastes.

Mais, quand il déclare George Sand le premier moraliste du siècle, notre conscience réproouve un tel blasphème.

N'ose-t-il pas écrire sur Sainte-Beuve cette phrase étrange :

« Le style de *Volupté* possède les qualités habituelles de l'auteur : la grâce, la pureté qui lui sont familières se retrouvent dans ce livre. »

Est-ce une épigramme à deux tranchants?

On pourrait le croire.

Il est défendu, sous peine de passer pour un sot, d'appeler *pureté* ce bredouillage

confus, ces phrases aveugles qui se heurtent niaisement à tous les angles du style, comme de maladroites écolières jouant aux quatre coins, les yeux bandés.

Sous aucun prétexte, la manie de ne jamais rien dire simplement, de quintessencier les mots et de les passer à l'alambic, partout et à propos de tout, ne doit être prise pour de la *grâce*.

Au reste, nous donnons ici un véritable coup d'épée dans l'eau.

C'est évidemment la patte de Buloz qui a glissé dans l'article cette réclame imprudente ¹. Ailleurs, notre Aristarque se mon-

¹ Gustave Planche est indépendant vis-à-vis de tous, excepté vis-à-vis de l'autocrate bizarre entre les mains duquel reste, quoi qu'on fasse, le premier recueil littéraire de l'époque.

tre pour le père des *Rayons jaunes* beaucoup plus rigoureux que nous-même.

Guizot est jugé par Gustave Planche d'une manière parfaite.

Le critique refuse absolument au chef des doctrinaires ce mérite de style qu'on lui a si gratuitement prêté. Son appréciation est aussi juste que simple :

« Vous êtes creux, lui dit-il, vous n'êtes pas profond ! »

Il n'a pas assez de dédain pour Casimir Delavigne, le poète bâtard, et pour Scribe, qu'il nomme le *coupletier*.

Du talent d'Eugène Sue et de celui de Ponsard il pense exactement comme nous.

Autrefois, — il y a quinze ans, — notre héros a parlé de Lamartine avec les plus magnifiques louanges. Il s'agissait du poète. Maintenant il se montre impitoyable pour l'historien.

« Son nom restera grand, dit-il, dans le passé, entre les *Méditations*, les *Harmonies* et *Jocelyn*; mais qu'il ne compte pas sur la durée de ses œuvres historiques; elles ne méritent pas de durer. »

Gustave Planche, nous le répétons, est un véritable maître en critique.

Mais il est bien l'enfant de son siècle.

Sur lui déteint notre époque niaise, entièrement livrée aux instincts de la matière.

Adorateur de la forme, amant insensé

de la beauté plastique, il ne jette aucune idée spiritualiste au milieu de ses jugements si nets et si précis.

Que lui importent Dieu, l'âme, l'éternité ?

Sornettes et babioles !

Tout cela n'est plus du goût de M. Planche.

Aussi n'a-t-il rien compris à Chateaubriand. Nos lecteurs vont être scandalisés de l'appréciation des œuvres de ce magnifique écrivain, donnée par la *Revue des Deux Mondes*.

« *Le Génie du Christianisme*, dit M. Planche, devrait être appelé les *agrémentes de la religion chrétienne*. C'est un livre écrit pour les femmes oisives,

pour les jeunes gens qui partagent leur vie entre le jeu, l'escrime et l'équitation; c'est une chose qui ne signifie rien. »

Oh ! ce n'est pas tout, patience !

« Les *Martyrs*, poursuit-il, sont un livre mortellement ennuyeux. Chateaubriand n'a fait que juxtaposer l'expression de trois traditions diverses, David, Homère, Virgile. »

Halte-là, seigneur critique !

David, Homère, Virgile ! c'est-à-dire la foi brûlante d'enthousiasme, la force débordant de grandeur et d'éclat, la grâce la plus exquise unie au goût le plus pur... Et Chateaubriand est l'expression de tout cela ?

Merci, nous prenons acte de l'aveu.

Les *Natchez*, l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* et les *Études historiques* sont traités avec le même sans-gêne et avec une égale contradiction de sentiments et d'idées.

Bref, M. Planche conclut ainsi :

« Chateaubriand n'est qu'un lecteur de beaux discours, un *écrivain de premier ordre*, mais dont le nom vivra plus longtemps que les ouvrages ; l'auteur de plusieurs centaines de pages admirables, qui, dans toute sa vie, n'a pas écrit un beau livre ; car *René*, dans le *Génie du Christianisme*, et *Velléda*, dans les *Martyrs*, sont comme un chêne dans une bruyère immense. »

Ce ne sont pas là, nous le déclarons,

les seules absurdités que la haine du spiritualisme inspire au célèbre Aristarque.

Il fait contre Victor Hugo des sorties aussi passionnées qu'indécentes.

En 1858, il imprime :

« Les œuvres signées jusqu'alors du nom de Hugo sont destinées à disparaître sous le flot envahissant de l'oubli. »

A l'entendre, « les *Odes et Ballades* sont œuvre d'écolier, » et « la poésie proprement dite ne joue aucun rôle dans les *Orientales*. » Si les *Feuilles d'automne* trouvent auprès de lui quelque indulgence, il n'en verse que plus de mépris sur les *Chants du crépuscule*. Bref, les *Voix intérieures* lui révèlent dans le poète « un

prêtre qui brûle l'encens, un Dieu qui le respire. »

De tous les livres en prose de Victor Hugo, Planche n'en trouve pas un seul dont on puisse dire :

« La somme d'éloges qu'on en doit faire dépasse la somme de blâmes qu'on doit lui infliger. »

Puis il ajoute :

« La vie de cet homme n'est qu'une longue suite d'erreurs obstinées. Les plus ignorants savent que l'auteur de *Notre-Dame de Paris* se croit dispensé de l'étude par la toute-puissance de son génie, et sont très-décidés à ne pas accepter cette prétention. Il n'y a pas de science possible sans étude; et, si M. Victor Hugo veut

tirer tout de lui-même, il sera bientôt condamné à subir le dédain public. »

Nous ne relèverons pas l'injustice flagrante et le ridicule de ce reproche.

Jamais piquêre de critique ne fut plus injustement venimeuse ; jamais coup ne tomba plus à faux : les moins instruits savent au contraire que l'auteur de *Notre-Dame* possède une érudition prodigieuse auprès de laquelle pâlissent les têtes les plus encyclopédiques du siècle.

En vérité, pour l'honneur de M. Gustave Planche, nous voulons croire qu'il n'était pas de sang-froid lorsqu'il a tracé de pareilles lignes.

Ou bien quelque transport de misanthropie au cerveau, quelque noir accès de

spleen littéraire, lui avaient brouillé l'entendement.

Des amis officieux apportèrent à Victor Hugo ces articles de la *Revue des Deux Mondes*.

— Que voulez-vous? dit le poète. Planché est venu, un soir, chez moi avec d'affreuses savates, percées de jours de souffrance. Je lui ai donné de vieilles bottes. On se fait toujours un ennemi de l'homme à qui l'on donne ses vieilles bottes.

Peu d'années auparavant, Gustave se montrait fort assidu au cercle de la place Royale.

Malgré son oubli complet de la propreté la plus élémentaire et des plus simples règles de la décence, il était reçu

très-affectueusement par les nobles hôtes.

Longtemps même il partagea la table du poète.

Quand on ne conserve pas la mémoire du cœur, il faudrait au moins garder celle de l'épigastre.

On peut écrire des pages absurdes, mais on est impardonnable lorsque ces pages deviennent une mauvaise action.

Les amis de Gustave ont si bien compris cette vérité, qu'ils s'efforcent, encore aujourd'hui, d'expliquer sa rancune sournoise par une phrase blessante qui serait échappée, disent-ils, à madame Hugo.

Elle aurait demandé au critique, un jour que la conversation tombait sur la toilette masculine :

— Monsieur Planche, avez-vous beaucoup de chemises ?

L'anecdote nous semble apocryphe.

Il suffit d'avoir vu madame Hugo pour la croire incapable de blesser qui que ce soit par un mot piquant ou par une raillerie, — à moins que ce damné Gustave, à l'exemple de l'érotique Sainte-Beuve, ne l'ait poussée à bout par ses audaces. Alors le cas de légitime défense la rendrait excusable, sans justifier l'agresseur ni lui permettre la rancune, surtout vis-à-vis de l'époux.

Terminons avec l'œuvre du critique.

A différentes époques, il a passé en revue toute la littérature contemporaine, dans des morceaux d'une incontestable

valeur. Ils ont pour titre : la *Poésie, le Théâtre et le Roman contemporains*, — les *Royautés littéraires*, — *De l'état du théâtre en France*, — les *Amitiés littéraires*, — *Moralité de la poésie*, — *De la critique française*, — *De la langue française*, etc.

Laissons les écrits, et revenons aux faits et gestes de l'homme.

- Du jour où Gustave Planche devint littérateur, il fut irrémissiblement brouillé avec son père et avec toute sa famille.

Cette famille est riche et nombreuse ¹.

On ne voulut plus entendre parler de

¹ Gustave a un frère qui ne vécut pas en meilleure intelligence avec les siens, et qui a tenu longtemps un cabinet de lecture dans le quartier de l'Odéon.

lui, et, chose incroyable, à l'heure même où notre volume s'imprime, toute cette phalange de bourgeois obtus et rancuniers ne prononce encore son nom qu'avec une sorte de colère haineuse.

Soit désir de leur faire honte, soit envie de ressembler au philosophe de Sinope, Gustave porte d'abominables costumes et ne se lave jamais les mains.

Ceux qui l'ont connu avant cette métamorphose affirment que c'était un jeune homme parfaitement distingué, rehaussant par des façons aristocratiques et par une tenue parfaite les avantages d'une taille élégante et d'une figure expressive:

Hei mihi ! quantum mutatus ab illo !

George Sand venait de publier son fameux livre d'*Indiana*.

Le critique de la *Revue des Deux Mondes* porta l'œuvre aux nues, et tout naturellement l'auteur désira connaître l'homme qui assurait son triomphe littéraire.

Un ami commun les présenta l'un à l'autre, et bientôt ils s'unirent étroitement.

Madame Sand commença par rendre visite à Planche, rue des Cordiers, à l'hôtel Jean-Jacques-Rousseau, l'un des plus pauvres et des plus sales du quartier latin.

On ne se figure pas quel bouge c'était alors et quel étrange peuple y trouvait refuge.

Certes, il fallut à la baronne Dudevant beaucoup de courage pour y pénétrer. L'intrépide Aurore y arrivait, vêtue en homme ; on ne l'appelait que *monsieur* George et on la prenait pour un étudiant.

Capo de Feuillide ayant, à cette époque, écrit des articles peu favorables à *Indiana*, Planche ne se contenta pas de défendre son amie avec la plume.

Il saisit vaillamment l'épée.

Le duel n'eut pas de suites graves. Notre héros exempt de blessures et *monsieur* George partirent ensemble pour le château de Nohant.

Nous laissons parler ici madame Sand elle-même.

« Je dois, dit-elle, une reconnaissance particulière, comme artiste, à M. Gustave Planche, esprit purement critique, mais d'une grande élévation. Il me fut très-utile, non-seulement parce qu'il me força, par ses moqueries franches, à étudier un peu ma langue, que j'écrivais avec beaucoup trop de négligence, mais encore parce que sa conversation peu variée, mais très-substantielle et d'une clarté remarquable, m'instruisit d'une grande quantité de choses.

« Après quelques mois de relations très-douces et très-intéressantes pour moi, j'ai cessé de le voir pour des raisons personnelles qui ne doivent rien faire préjuger contre son caractère privé, dont je

n'ai jamais eu qu'à me louer en ce qui me concerne.

« Mais, puisque je raconte ma propre histoire, il faut bien que je dise que son intimité avait pour moi de graves inconvénients.

« Elle m'entourait d'inimitiés et d'amertumes violentes.

« Déjà Delatouche n'avait pas voulu se prêter à un raccommodement avec lui et s'était brouillé avec moi à cause de lui.

« Tous ceux que Planche avait blessés, par des écrits ou des paroles, me faisaient un crime de le mettre chez moi en leur présence, et j'étais menacée d'un isolement complet par l'abandon d'amis plus anciens que lui, qui ne devaient pas, di-

saient-ils, être sacrifiés à un nouveau venu.

« J'hésitai beaucoup.

« Il était malheureux par nature, et il avait pour moi un attachement et un dévouement qui paraissaient en dehors de sa nature.

« J'eusse trouvé lâche de l'éloigner en vue des haines littéraires que ses éloges m'avaient attirées : on ne doit rien faire pour les ennemis ; mais je sentais bien que son commerce me nuisait intérieurement.

« Son humeur mélancolique, ses théories de dégoût universel, son aversion pour le laisser aller de l'esprit aux choses faciles et agréables dans les arts, enfin la

tension d'analyse qu'il fallait avoir quand on causait avec lui, me jetaient à mon tour dans une sorte de spleen auquel je n'étais que trop disposée à l'époque où je le connus.

« Je voyais en lui une intelligence éminente qui s'efforçait généreusement de me faire part de ses conquêtes, mais qui les avait amassées au prix de son bonheur, et j'étais encore dans l'âge où l'on a plus besoin de bonheur que de savoir.

« Je me souviens qu'un jour Planche me demanda si je connaissais Leibnitz, et que je lui répondis *non* bien vite, non pas tant par modestie que par crainte de le lui entendre discuter et démolir.

« Je n'aurais pourtant pas repoussé

Planche d'auprès de moi, dans un but d'intérêt personnel, même d'un ordre si élevé et si précieux que celui de ma sérénité intellectuelle, sans des circonstances particulières qu'il comprit avec une grande loyauté de désintéressement et sans aucun dépit d'amitié.

« Pourtant on l'accusa auprès de moi de quelques mauvaises paroles sur mon compte. Je m'en expliquai vivement avec lui.

« Il les nia sur l'honneur, et, par la suite, de nombreux témoignages m'affirmèrent la sincérité de sa conduite à mon égard.

« Je n'ai plus fait que le rencontrer.

« La dernière fois, ce fut chez madame

Dorval, et je crois bien qu'il y a quelque chose comme déjà dix ans de cela ¹. »

Dans son roman de *Béatrix*, Balzac a mis en scène les deux héros de cette liaison singulière.

George Sand est peinte sous le nom de Félicité des Touches, et Gustave Planche peut reconnaître son portrait dans celui de Claude Vignon.

Ce passage est l'un des plus expressifs du livre.

« Félicité n'était pas seule aux Touches : elle y avait un hôte. Cet hôte était Claude Vignon, écrivain dédaigneux et superbe

¹ *Histoire de ma vie*. — Presse des 17 et 18 juillet 1855.

qui, tout en ne faisant que de la critique, a trouvé moyen de donner au public et à la littérature l'idée d'une certaine supériorité.

« Félicité, qui, depuis sept ans, avait reçu cet écrivain comme *cent autres*, auteurs, journalistes, artistes et gens du monde, qui connaissait son caractère sans ressort, sa paresse, sa profonde misère, son incurie et son dégoût de toutes choses, paraissait vouloir en faire son *mari*, par la manière bizarre dont elle s'y prenait avec lui.

« Sa conduite, incompréhensible pour ses amis, elle l'expliquait par l'ambition, par l'effroi que lui causait la vieillesse.

« Elle voulait confier le reste de sa vie

à un homme supérieur, pour qui sa fortune serait un marchepied, et qui lui continuerait son importance dans le monde poétique.

« Donc elle avait emporté Claude Vignon de Paris aux Touches, comme un aigle emporte dans ses serres un chevreau, pour l'étudier et pour prendre quelque parti violent; mais elle abusait à la fois Calyste ¹ et Claude Vignon ². »

Voilà probablement le fin mot de la rupture, délayé dans une centaine de lignes de madame Sand, et noyé par un remplissage philosophique et sentimental

¹ On pense que Calyste représente Delatouche.

² Œuvres complètes de Balzac, édition Houssiaux, tome III, page 345.

qu'un lecteur attentif et judicieux n'acceptera jamais comme article de foi.

Balzac, ainsi qu'on a pu le voir par ce qui précède, reconnaissait le talent de critique de Gustave Planche.

Il redoutait par-dessus tout d'en être attaqué.

Chose bizarre, l'auteur de la *Peau de Chagrin* craignait l'Aristarque de la *Revue des Deux Mondes* un peu plus qu'il ne craignait Dieu. Lorsqu'il acheta la *Chronique de Paris*, en 1836, il voulut absolument attacher Gustave à la fortune de ce journal.

Pour obtenir sa collaboration exclusive, il paya généreusement une somme de mille écus, versée, comme avance, par

Buloz, et que le critique devait rembourser en copie.

Nous avons oublié de dire que, plusieurs années auparavant, en 1832, Gustave Planche était entré à la rédaction des *Débats*.

Il y resta six semaines.

On a dit, mais à tort, qu'il avait été remercié, parce qu'il tirait trop fréquemment sur la caisse.

L'assertion n'est pas vraisemblable, et chacun sait que les *Débats* ont la bourse aussi large que la conscience.

Il y a, dans ce vieil organe de tous les parjures, une coterie voltairienne, une horde politique sans foi ni loi, trop habi-

tuée à recevoir de toutes mains, pour ne pas rendre de même, si quelque plume *utile* dépasse la limite financière.

Demandez plutôt à M. Philarète Chasles.

Un jour, il se fit avancer six mois d'honoraires sur une énorme liasse, dont le premier feuillet seul était noirci, et le reste d'une immaculée blancheur.

Les honorables perruques de l'endroit ne virent là qu'un tour fort plaisant, et n'eurent pas la moindre envie de congédier M. Philarète Chasles.

Il est vrai que celui-ci tient en main beaucoup de leurs secrets politiques.

Pour en revenir à Gustave Planche, il quitta la feuille de la rue des Prêtres,

parce qu'elle se montrait hostile au parti libéral.

N'oubliez pas que la *Revue des Deux Mondes* était alors quasi républicaine.

Buloz ne l'avait point encore vendue à Guizot. Le naïf critique trembla de se compromettre en restant dans un camp ennemi.

Plus heureuse que les *Débats*, la *Chronique* put le conserver jusqu'à l'heure où elle mourut d'épuisement, c'est-à-dire deux années à peine après avoir vu le jour. Ni le talent de Balzac ni la plume de Gustave ne purent la relever de son agonie.

Nous voyons Planche, à cette époque, atteint d'un mal d'yeux fort grave.

A force de lire volume sur volume, de corriger des épreuves, et surtout à force de vouloir éteindre par des rafraîchissements alcooliques un sang brûlé par l'étude, sa vue s'affaiblit au point que ces messieurs de la Faculté lui ordonnent le repos le plus absolu.

— Le repos! s'écrie-t-il... je les trouve charmants, ces médecins!... le repos à un homme qui n'a que son travail pour vivre!

Il était absolument dans la situation de ces pauvres diables qui se traînent à la consultation gratuite des hospices, et auxquels nos facétieux docteurs prescrivent un régime alimentaire très-substantiel et le vin de Bordeaux.

Fort heureusement pour Gustave, il hérite, sur les entrefaites, de soixante-quinze à quatre-vingt mille francs.

Sans plus tarder, le critique fait ses adieux à Balzac et part pour l'Italie avec un portefeuille bourré de billets de banque. Il ne songe même pas à placer chez un notaire ou à confier au Trésor cette petite fortune, des revenus de laquelle il peut honorablement vivre.

La patrie des beaux-arts garde Planche sept années entières.

Il salue tous les monuments, visite tous les musées, ne s'occupe plus de lecture, et se borne, chaque soir, à noter ses impressions artistiques.

Sous le beau ciel de Florence et de Na-

ples, il prend la douce habitude du *far niente*, dépensant à boire et à manger le mieux possible les écus de l'héritage, sans acheter, dit-on, la moindre redingote.

A la fin, il s'aperçoit que son magot fond à vue d'œil.

Certaines vellétés religieuses, inspirées sans doute par la pompe et la poésie du culte dans les églises italiennes, s'emparent de son âme.

Planche accomplit avec beaucoup de régularité ses devoirs de chrétien... pendant six semaines.

Étant ruiné, le parti le meilleur qu'il voit en perspective est de se faire moine.

— J'irai me claquemurer dans un mo-

nastère, se dit-il, et j'y prononcerai des vœux.

Cette résolution, qui l'eût exempté des embarras de la vie matérielle, flattait sa nature apathique, en même temps qu'elle eût été favorable à ses labeurs d'écrivain.

Qui l'empêcha de l'exécuter ?

Une déesse païenne seule pourrait le dire, — avec Bacchus, qui fut comme elle dans la confidence.

Notre homme revint à Paris, et Buloz, derechef, lui ouvrit les bras.

La première apparition de Gustave au café Momus, dans cet indescriptible costume que vous savez, porta l'enthousiasme à des proportions délirantes.

Tous les habitués du lieu, ribauds et truands, fleur des pois de la bohème littéraire qui commençait à poindre, le reçurent en triomphe au milieu d'une bacchanales qui réveilla les échos de la vieille basilique voisine ¹.

Un bohème poète, s'emparant du vénérable et crasseux chapeau de Gustave, improvisa, séance tenante, une ode magnifique sur cet illustre couvre-chef.

Planche se laissa faire avec une bonne grâce infinie, et but comme un héros de *Illiade*.

Le lendemain, il reprenait son train de vie d'autrefois.

¹ Saint-Germain-l'Auxerrois. (Voir, pour la description du café Momus, les biographies de Champfleury et de Henri Murger.)

Quand le célèbre critique a de l'argent, voici comme il le dépense et comme il s'amuse.

Il retient un coupé, la veille au soir, et dit au cocher de venir stationner à sa porte dès six heures du matin, sans faute.

A neuf heures, il se lève et se fait conduire chez quelques amis, peintres ou sculpteurs.

A onze, on le dépose dans quelque café-restaurant très en renom.

Là, Gustave se commande en premier lieu de l'absinthe et du vermouth. Quand il a pris sept à huit petits verres, il déjeune d'une façon plus que confortable, et paye la carte, qui s'élève à vingt-cinq ou trente francs.

Puis il remonte en voiture pour une seconde tournée chez d'autres artistes.

Vers six heures, il descend au café de Paris.

S'étant ouvert les voies digestives par le même procédé que le matin, il se fait apporter chère succulente et vins exquis. La dépense flotte, cette fois, entre cinquante et soixante.

Sa voiture le mène ensuite digérer au balcon de l'Opéra ou à l'orchestre du Théâtre-Français.

Vers minuit, Gustave a dix-huit heures de remise. Il donne quarante francs au cocher, grimpe à sa mansarde, et s'endort avec le calme d'une conscience pure, en se disant comme Titus :

« — Je n'ai pas perdu ma journée ! »

Le *Salon de 1846*, publié quelque temps après son retour d'Italie, témoigna de ses études sérieuses. Jamais il ne montra plus de force et une autorité plus grande.

Presque aussitôt il recommença le feu contre les romantiques avec une verve pleine de colère.

Nombre de personnes crurent trouver dans ces attaques la rage de l'impuissance : nous n'y voyons que l'amertume d'un esprit aigri. Quand on est peu satisfait de soi-même, on ne l'est pas du tout des autres. Les jugements de Gustave Planche, sauf à l'égard de Victor Hugo, ne nous semblent dictés, du reste, ni par la pas-

sion ni par la haine. Si notre devoir d'historien sincère nous a fait signaler son ingratitude, nous le croyons incapable de dénigrer systématiquement, par méchanceté pure et par instinct jaloux ¹, comme a fait, depuis vingt années et plus, le sieur Janin, grâce à l'honnête concours des *Débats*.

Gustave Planche n'est point avare d'éloges, et jamais il ne condamne sans raison, — sans une raison qui peut nous paraître

¹ Cependant les tribunaux ont été saisis dernièrement d'une affaire curieuse, relative à ses articles. Un peintre espagnol l'attaqua pour avoir critiqué d'une façon malveillante un portrait qui n'existait pas, ou plutôt qui n'avait point été envoyé à l'Exposition. Ce peintre était-il, par hasard, ennemi de Buloz ? En tout cas, Gustave Planche fut condamné à cinq cents francs d'amende.

mauvaise, et qui lui semble, à lui, très-concluante.

Dieu nous garde de nous trouver en tout de son opinion, mais il est sincèrement de la sienne.

Ce n'est point, d'ailleurs, un critique vénal. MM. Jules Lecomte et Fiorentino doivent lui rendre cette justice. On ne voit pas sa demeure encombrée de cadeaux opulents, conquis au bec de la plume sur les rois et les reines de théâtre, ou sur d'autres vaniteux imbéciles à qui la grosse voix de la presse fait peur.

Il sera beaucoup pardonné à Gustave Planche, parce qu'il n'a jamais fait *chanter*.

L'une de ses plus grandes faiblesses est de subir le joug de Buloz, relativement aux rancunes singulières de celui-ci et à ses amitiés plus singulières encore.

Néanmoins Gustave ne passe pas toujours sous les Fourches Caudines de l'autocrate.

Une fois, il apporte un article foudroyant contre Alexandre Dumas.

Chacune de ses phrases était un coup de lanier; il réduisait à néant l'insolente renommée du forban de la plume.

— Mon cher, dit Buloz, Dumas écrit chez nous. Je ne tire pas sur les miens. Modifiez l'article.

— Voilà comme je le modifie ! répond Gustave.

Et il jette son manuscrit au feu.

Cet acte d'héroïsme était d'autant plus admirable, qu'à cette époque il se trouvait dans un dénûment affreux. Il portait au mois de novembre un pantalon de toile, acheté en avril à la *Belle Jardinière*.

Le mérite de Gustave Planche comme écrivain est universellement reconnu.

Peut-être même a-t-il trop d'ampleur dans la forme, trop d'harmonie dans la période. On est tenté de croire que cette manière solennelle et presque majestueuse est le produit d'un long et pénible tra-

vail. Il n'en est rien. Jamais auteur n'eut la rédaction plus facile.

Pour la solidité de l'enseignement, un seul critique soutient avec lui le parallèle, et celui-là n'est pas de notre siècle, c'est Diderot.

L'influence de Gustave Planche sur les hommes et les choses du jour n'a jamais été mise en doute. Vous avez entendu la mère d'*Indiana*. Si vous interrogez l'auteur de *Mademoiselle de la Seiglière*, il vous répond :

« — C'est à Planche que je dois la moitié de mon style et de mon talent. »

Grande ou petite, la gent artistique professe pour notre héros une estime qui touche au respect.

Il y a quelque dix ans, un personnage, huileux d'habits et de figure, marchant sur des talons obliques, porteur d'une chemise abominablement sale, d'un habit au collet gras, d'un feutre impossible, d'un pantalon effondré et frangé à la base, entre dans la cour de l'École des Beaux-Arts.

— Voilà Chodrus Duclos ! s'écrie un rapin.

Mais un autre de lui pousser le coude :

— Tais-toi, dit-il, c'est Gustave Planché !

Aussitôt la foule des élèves entoure le critique, lui forme une escorte et recueille ses paroles comme autant d'oracles.

Impossible de ne pas raconter une anecdote qui a depuis longtemps force d'histoire. Elle peint d'un seul trait Gustave et sa malpropreté foncière.

Prié à dîner chez une actrice célèbre (les uns disent Anaïs, les autres Dorval), il arrive avant tout le monde.

— Mon Dieu, Planche, comme tu es fait ! dit l'actrice. Va prendre un bain, je t'en conjure ; voilà une carte.

Une heure après, il revient aussi sale qu'auparavant.

— Mais tu n'es pas allé te baigner, malheureux ?

— Si, ma foi !

— Regarde tes mains !

— Ah ! c'est que j'ai lu ! dit Planche avec beaucoup de calme et ne doutant pas de la validité de son excuse.

Occupé à tenir un livre, il n'avait pas même trempé le bout du doigt dans la baignoire.

A l'extérieur comme à l'intérieur, Gustave a toujours eu l'eau en profonde exécration.

— Je ne demande qu'une chose, répond-il à ceux qui le préviennent charitablement qu'il dépasse les bornes de la tempérance, c'est de ne pas *festonner le granit*.

Quelqu'un lui frappe, un soir, sur l'épaule en disant :

— Planche, vous festonnez.

— Allons donc! s'écrie-t-il, je repose sur une trop large base!

Il adopte un café pendant sept ou huit mois; puis il le délaisse et en fréquente un autre.

Constamment il a soin de choisir la même place.

Au café des Quatre-Vents ¹, lorsque les tables voisines étaient occupées, il lui fallait, pour gagner son poste d'habitude, passer entre le mur et une colonne qui pressait rudement son énorme ventre. Il s'engageait dans cet étroit passage, et,

¹ Rue des Quatre-Vents, quartier de l'Odéon.

lorsqu'il ne pouvait s'en tirer tout seul, il criait à un étudiant :

— Jeune ami, viens à ma remorque !

Dans les cafés qu'il honore de sa prédilection, Gustave Planche boit de la bière comme un guerrier d'Odin.

Sur le minuit, il se lève, fait deux ou trois pas au milieu de la salle pour bien s'assurer qu'il ne perdra point l'équilibre, jette un coup d'œil de satisfaction sur son colossal abdomen et s'écrie :

— Ramenons à présent mon tonneau chez moi !

Quand la gêne arrive, il ne se montre plus au café. Il vit de fromage et de pain, dans son galetas, ou mange à la gargotte des maçons.

Pendant une année tout entière, il a dîné chaque jour à la *Petite Californie*, établissement sans rival de la barrière du Maine, où les couteaux, cuillers, fourchettes et gobelets d'étain sont enchaînés aux tables, tant on se fie à la probité des clients.

Une fois dans la misère, Gustave travaille avec une ardeur extrême. On le rencontre alors aux musées, aux bibliothèques et dans les cabinets de lecture.

Dès que le travail lui a rendu quelques finances, il fait choix d'un nouveau café-restaurant et reprend son existence de Gargantua.

Il faut, du reste, en convenir, le redoutable critique a le vin débonnaire. Les

intérêts de l'art et le despotisme de Buloz ne le tourmentent plus en face d'une bouteille. Il ne parle que de moss de bière, d'absinthe, de volailles truffées et de fins liquides.

En 1848, il se prit tout à coup d'un beau zèle pour le bonheur de la France, catéchisant après boire la jeunesse des écoles, l'exhortant à devenir sérieuse et à délaissier le billard pour la politique, détestable conseil dont il se repentait sans doute à jeun.

Même dans ses plus grandes périodes de splendeur, Gustave Planche n'a jamais habité que des bouges.

Il cache son adresse à toutes ses con-

naissances, moins par honte que par amour de l'isolement.

S'il est forcé d'accepter le bras de quelqu'un pour rentrer le soir, il congédie toujours son guide avant d'arriver à la rue qu'il habite. S'aperçoit-il qu'on l'observe ou qu'on le suive, il s'éloigne et prend une direction contraire.

Un peintre facétieux s'amusa une fois à lui faire battre le pavé jusqu'à trois heures du matin.

Planche marchait héroïquement.

Ce fut l'indiscret qui se lassa le premier. Gus'ave put rentrer chez lui sans être vu.

Longtemps on se figura qu'il couchait à la belle étoile, dans les carrefours, sur

les promenades, et lui-même prenait plaisir à accréditer ce bruit.

— Où demeurez-vous ? lui demandait-on.

— Je ne demeure pas, répondait-il, je perche.

— Et où ?

— Champs-Élysées, troisième arbre à main droite.

Quand notre homme déménage, toute sa garde-robe tient dans son chapeau, ce qui le dispense des services du commissionnaire, grand révélateur d'adresses.

Un de ses maîtres d'hôtel garni tomba de son haut quand il le vit prendre pos-

session de sa chambre avec trois faux cols pour tout linge.

— Mais où sont vos chemises, monsieur? lui demanda-t-il naïvement.

— Faites-moi le plaisir, répondit Planché, de m'expliquer pourquoi l'on met des chemises. N'est-ce pas afin de montrer son col?... Eh bien, voilà trois cols tout propres!

Plus Gustave vieillit, moins il accepte facilement les volontés tyranniques de Buloz.

Très-souvent il se fâche et l'envoie paître.

Cette porte fermée, son apathie l'empêche d'aller frapper à d'autres. Et cependant il meurt de faim.

Leur dernière brouille eut lieu dans le cours d'un hiver rigoureux. Planche allait par les rues avec un chapeau gris troué, un lambeau de foulard en cravate, un paletot d'étoffe légère, dite *orléans*, à ventouses innombrables, et les pieds dans des bottes sans semelles.

Mais heureusement Buloz revient toujours.

Il a besoin de Planche pour tenir en bride les hauts et puissants personnages qui patronnent sa boutique, et dont parfois les orgueilleuses prétentions l'offusquent.

Pour eux Gustave est la tête de Méduse.

De temps à autre, Buloz l'autorise à casser les vitres.

La dernière affaire du critique de la *Revue des Deux Mondes* avec Cuvillier-Fleury-Polyanthe et ce littérateur poussif appelé Janin n'a pas amusé médiocrement la galerie.

Tous les rieurs ont été du côté de Gustave.

Ce méchant *Figaro* s'est même permis d'écrire dans un entre-filet audacieux :

« M. Cuvillier-Fleury, candidat perpétuel à l'Académie, a été rudement boutoné à cette première passe. Ne semble-t-il pas voir un tambour ventru faisant assaut avec Grisier ? Quant à l'auteur de la préface de *Barnave* (ne vous trompez

pas à l'antiphrase ; il s'agit, non de Félix Pyat, mais du critique hebdomadaire de la rue des Prêtres), il a eu tort de modifier sa manière. Que n'intentait-il un procès à Gustave Planche ou à la *Revue des Deux Mondes* ? Il l'aurait perdu, c'est vrai ; mais il aurait eu le plaisir de plaider SOUS LUI pendant trois heures. »

O Figaro ! quelle ignoble image ! et comme elle serait condamnable, si elle n'était pas fidèle ¹ !

Gustave Planche n'a pas ce qu'on nomme l'esprit de saillie. Sa phrase belliqueuse, au lieu d'être une pointe, est un

¹ Janin s'est vengé en se faisant BIGRAPHE, c'est-à-dire en appelant son adversaire *Polycrasse* et en commettant le crime de vérité contemporaine qu'il nous reproche chaque jour.

coup de massue. Néanmoins on cite de lui quelques mots fort méchants.

Chaudes-Aigues fut son camarade intime et son élève. Planche le fit débiter à la *Chronique de Paris* et à l'*Artiste*.

Très-railleur et très léger, Chaudes-Aigues demeurait pourtant fort attaché à Planche.

Un jour celui-ci tombe malade.

Son ami le soigne avec beaucoup de sollicitude et ne quitte plus le chevet du critique.

Il s'évertuait à tenir, pour l'égayer, mille propos joyeux. Par malheur, Gustave ne trouvait pas ses plaisanteries suffisamment assaisonnées de sel attique.

Chaudes-Aigues s'absente pour aller chercher un remède, et le laisse à la garde de quelques visiteurs.

Planche se soulève sur son grabat, le suit du regard, et dit à ceux qui restaient dans la chambre :

— Ce qu'il y a de plus terrible dans ma position, c'est que je suis obligé de subir la présence, les soins et les discours de ce crétin-là !

Voici un autre fait plus authentique, s'il est possible. *Habemus confitentem reum* : c'est Gustave Planche lui-même qui le raconte.

Rentrant chez lui par un temps de

neige affreux et par une nuit de décembre, il trouve au coin d'une borne une pauvre femme accroupie, qui lui demande l'aumône en pleurant.

Il fouille à sa poche et en tire un sou ; mais presque aussitôt il le resserre et murmure :

— Pas si bête ! j'allais faire une bonne action !

Ceci donne une pauvre idée du caractère de l'homme. Revenons au mérite de l'écrivain.

L'empereur estime d'une façon particulière le talent de critique de Gustave Planche. Il a toujours dans son cabinet quelque livraison de la *Revue des Deux*

Mondes, ouverte à l'endroit de ses articles.

Aussitôt après son avènement à l'empire, il écrivit à notre héros pour lui faire savoir qu'il l'invitait à choisir, dans l'administration des Beaux-Arts, telle place qui lui conviendrait, fût-ce la première de toutes.

Planche songea qu'il faudrait changer sa vie, aliéner sa liberté, renoncer à la licence de ses habitudes ; il remercia l'empereur et ne voulut rien accepter.

Du reste, voici comme on apprit l'histoire.

Un personnage très-haut placé dans l'administration des Beaux-Arts vint, un jour, se plaindre avec violence à Buloz de

certaines articles de critique publiés par Planche sur de grands travaux en cours d'exécution.

— Prenez garde, monsieur, répond Buloz. Sa Majesté fait le plus grand cas de l'opinion de M. Planche.

Il court en toute hâte prévenir son rédacteur et lui conter l'aventure.

Gustave se lève, — car c'était pendant la maladie dont nous avons parlé plus haut, — cherche dans un meuble la lettre flatteuse de Louis Bonaparte et la fait lire à Buloz.

— Quand vous reverrez ce monsieur, lui dit-il, prévenez-le que demain, si bon me semble, je puis être à sa place !

L'homme qui a méprisé les loisirs ad-

ministratifs continue à travailler pour le public et pour l'art. A l'occasion de l'Exposition universelle, il a donné une série d'articles vraiment supérieurs. C'est toujours la même sûreté de jugement, le même savoir profond, le même style magistral, simple et pur. Tout récemment, il a résumé dans des pages éloquentes l'œuvre du grand statuaire que la France vient de perdre, David d'Angers.

Gustave Planche a la vue très-affaiblie.

Les excès ruinent de plus en plus sa santé chaque jour, et sa misère devient plus grande. Il continue de porter ces mêmes vêtements qui ont inspiré à Charles Nodier l'un de ses plus jolis mots.

On vint dire à l'auteur de la *Fée aux miettes* qu'un romantique exaspéré avait attendu le critique de la *Revue des Deux Mondes*, un soir, au coin de la rue, et qu'il était tombé sur lui à coups de canne, de toute la force de son indignation.

— Dieu soit loué ! fit Nodier avec douceur : au moins l'habit de Planche aura été battu une fois !

FIN.

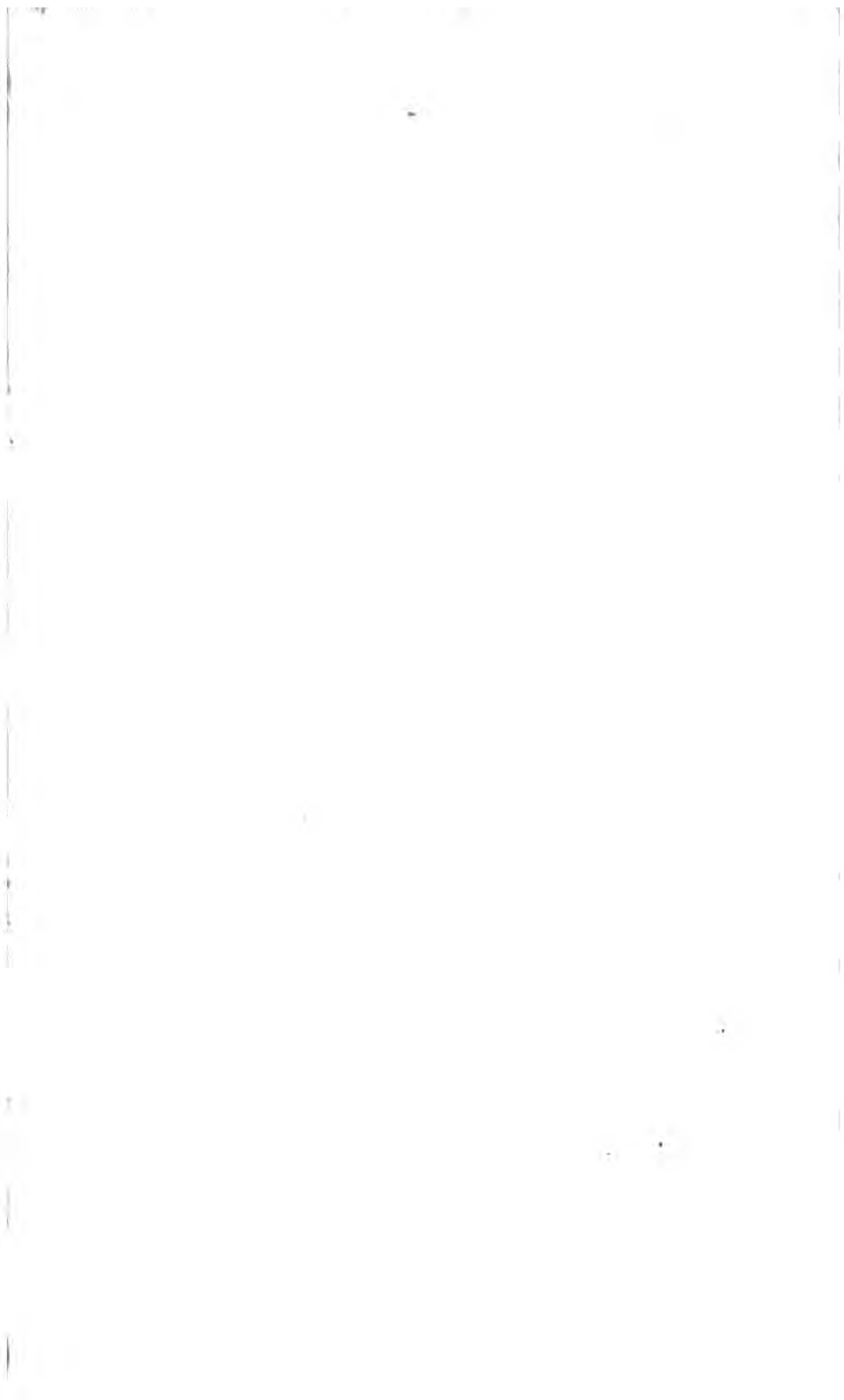
AVIS

En tête de la prochaine Notice nous répondrons à la bordée d'articles que certains journaux nous envoient.

ERRATUM

Dans notre dernier volume (biographie de M. Viennet), page 6, ligne 12, au lieu de *chef-lieu du département de l'Hérault*, lisez : *chef-lieu d'arrondissement de l'Hérault*, et que la distraction d'un compositeur ne vous fasse pas douter de nos connaissances géographiques.

Même volume, page 62, nous avons, sur la foi d'un journaliste (ces messieurs ne sont pas forts, même en chronologie contemporaine) attribué une anecdote académique, très-insignifiante du reste, à Paul-Louis Courier, tandis qu'elle appartient à Lacrosette.





HENRI HEINE

EN COURS DE PUBLICATION

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE.

MÉMOIRES DE NINON DE LENCLOS

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.

18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

OUVRAGE TERMINÉ

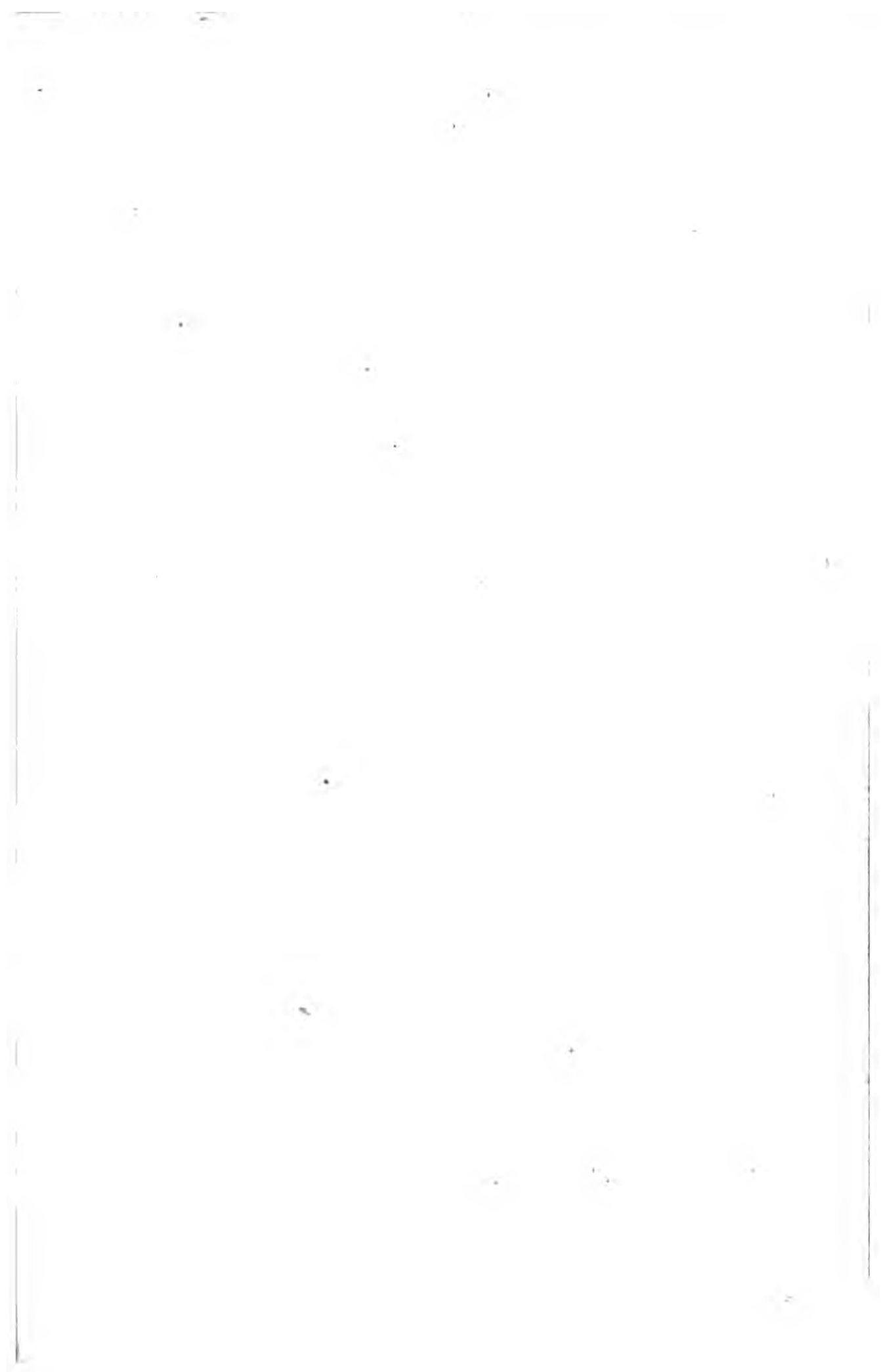
CONFESSIONS DE MARION DELORME

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures

18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.





L'œuvre de l'œuvre.

Imp. de Mameau & Co. 11, rue de la Harpe.

HENRI HEINE

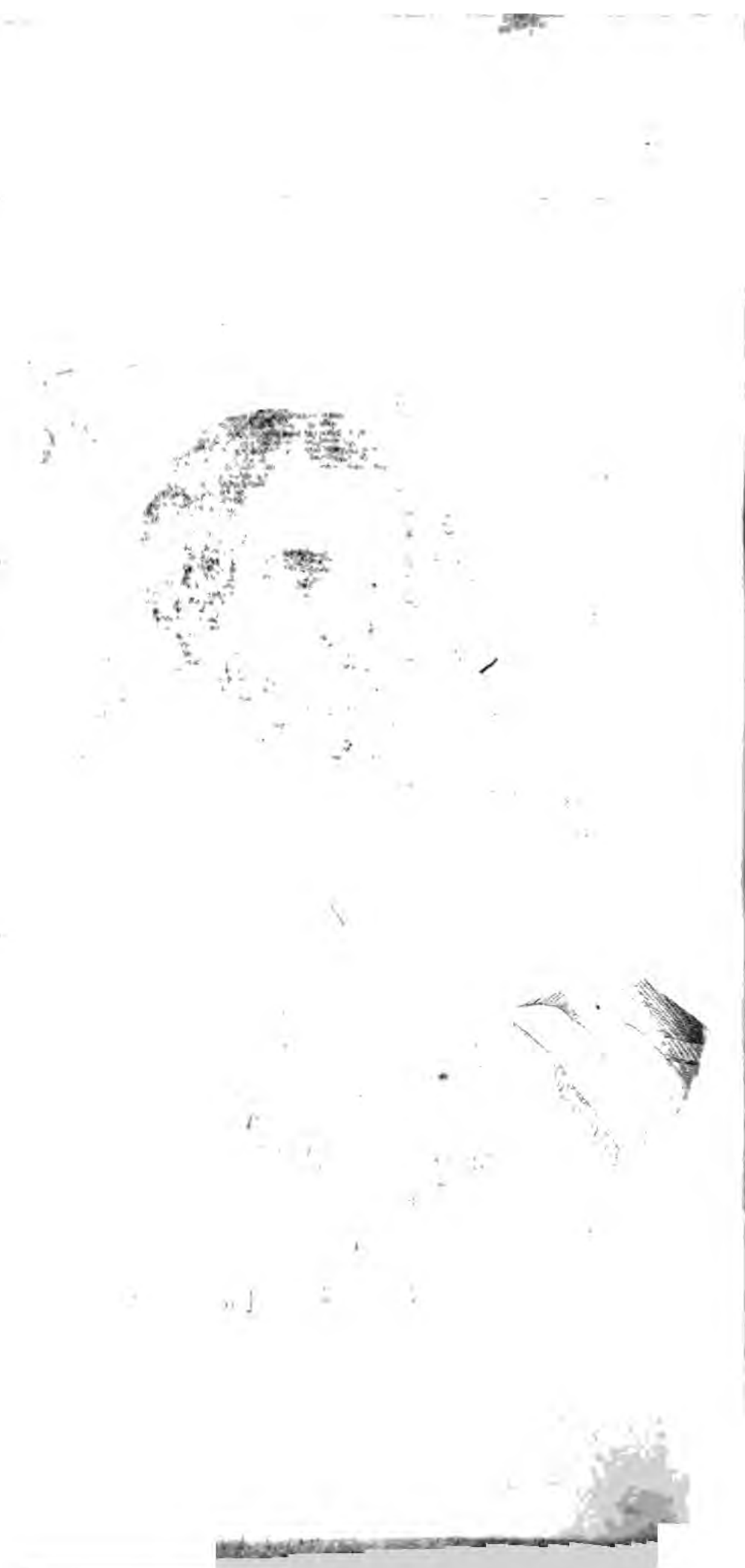
GOLDEN AGE

CONFIDENTIAL

CONFIDENTIAL

GUST

CONFIDENTIAL



LES CONTEMPORAINS

HENRI HEINE

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

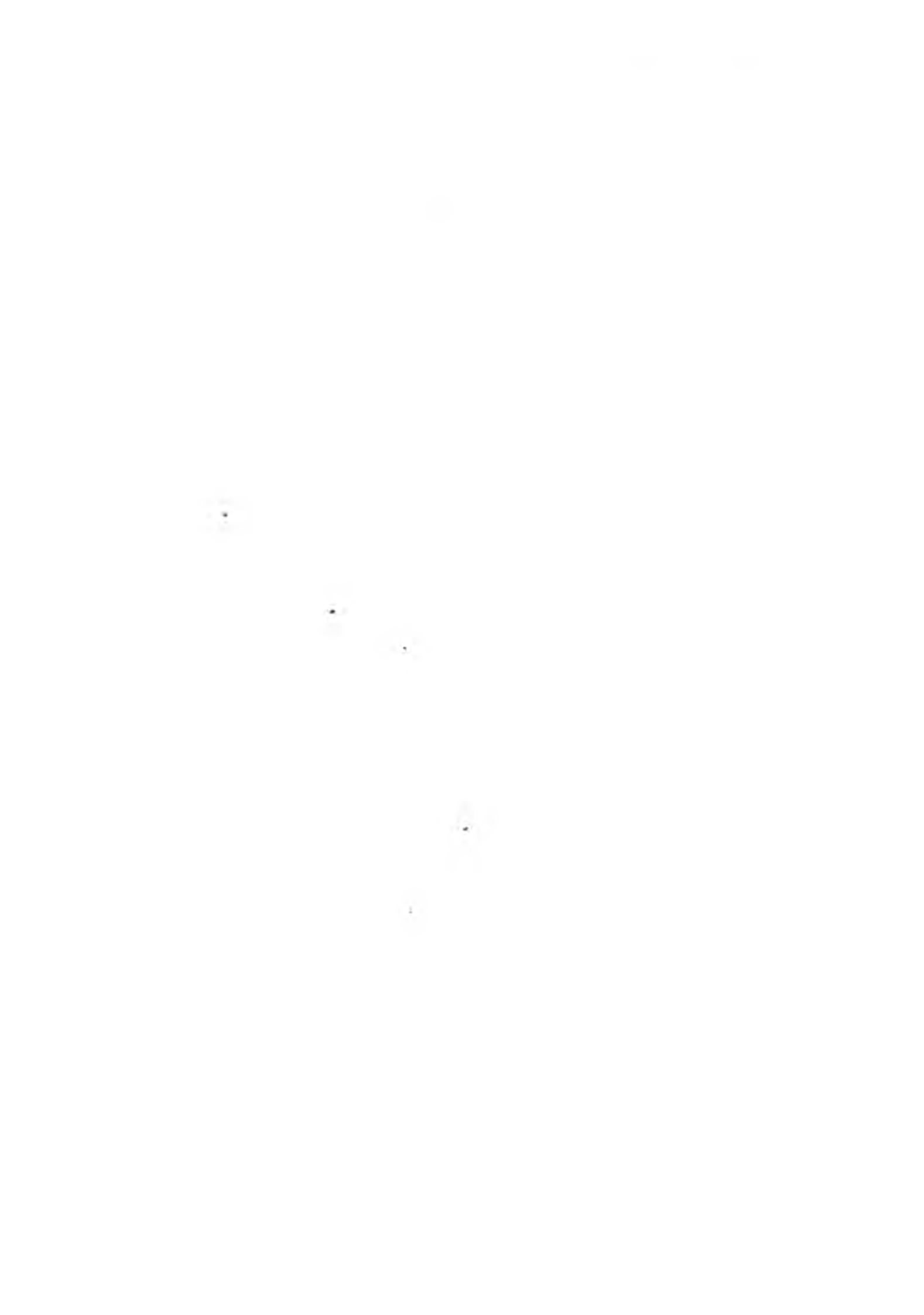
PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1856

L'Auteur et l'Éditeur se réservent le droit de traduction
et de reproduction à l'étranger.



CHRONIQUE DES CONTEMPORAINS

En cette année de grâce et d'apoplexie, chers lecteurs, peu s'en est fallu que nos adversaires ne fussent au comble de la joie.

Le *biographe* a vu de près la mort.

Notre pauvre ami Molé-Gentilhomme venait à peine de quitter ce monde, que nous avons failli le suivre. Jugez quelles clameurs d'allégresse auraient salué notre départ !

« C'est un châtement du ciel ! » se seraient écriés d'aimables journalistes.

Nous gageons même qu'ils eussent imprimé la phrase en toutes lettres, sans l'ombre de vergogne. Heureusement la Providence n'a pas cru devoir leur accorder ce magnifique triomphe... de style.

Compromise par l'excès du travail, notre santé s'est rétablie par deux mois de repos. Fort de notre droit et de notre conscience, nous remontons sur la brèche.

Vous espériez, messieurs, ne le cachez pas, que la publication des *Contemporains* serait interrompue.

Cela eût pleinement satisfait nombre de gens de lettres envieux.

Mais notre éditeur avait quatre volumes sous presse, juste de quoi remplir la lacune. Voilà ce qui vous a déplu, et vous vous êtes unis pour accabler des enfants qui recevaient le jour pendant la maladie de leur père. Sachant que nous n'étions plus là pour les défendre, vous comptiez les étouffer au berceau.

Sottise, messieurs, sottise!

L'aîné, dans une famille, protège au besoin le cadet. Soixante-quatre volumes sont là derrière les nouveau-nés. Ni vos injures ni vos insinuations perfides ne peu-

vent rien contre cette génération puissante qui a pris racine dans le sol de la publicité.

Que voulez-vous? c'est chose faite.

Plus vous déploierez d'animosité, plus nous trouverons de sympathie. Toutes vos attaques nous laissent debout, parce que le bon sens public est notre égide.

Ainsi l'on ne croit pas M. de Rovigo, de la *Chronique*, lorsqu'il parle d'un prétendu revirement dans notre opinion sur M. de Falloux. Un secrétaire, un chercheur de notes (M. de Rovigo l'appelle improprement un *ami* et plus improprement encore un *collaborateur*), n'a pu lui

signer, en notre nom, un brevet d'infaillibilité.

Mais on nous croira lorsque nous affirmerons que tous les renseignements pris sur nos personnages, quelle que soit leur source, et fussent-ils donnés par M. de Rovigo lui même, restent soumis à notre contrôle. Nous les admettons s'ils nous paraissent véridiques; nous les repoussons s'ils nous semblent faux ou passionnés.

On ne croit pas non plus à la candeur du *Journal des Débats*, auquel nous avons dit plus d'une vérité dure, lorsqu'il ouvre ses colonnes à des réclamations intéressées.

Mais on nous croira si nous protestons

que MM. Barni, Vacherot et Despois peuvent venir frapper à notre porte et nous demander, afin d'éviter tout scandale, la preuve des anecdotes que nous racontons ¹.

Enfin l'on ne croit pas M. Taxile Delord, le détracteur acharné de M. de Falloux, lorsque la rage de voir notre sentiment contraire au sien lui dicte contre nous, dans le *Siècle*, des articles pleins de malveillance et de mensonge. Cet écrivain charivarique, aux yeux des hommes sages, ne passera jamais pour un aristarque de bon aloi.

¹ A ce sujet, nous aurons à mettre en cause, dans notre prochain volume, la *Revue de Paris* et d'autres feuilles aussi peu estimables, qui nous font l'honneur de nous poursuivre de leur haine.

Paillasse est mal venu quand il veut endosser la robe de docteur ès lettres.

Allez, allez, pharisiens du journalisme ! Vos traits s'émousent contre notre cuirasse. Rongez la lime, usez vos dents de couleuvre, et que Dieu vous donne, un jour, la conscience que vous n'avez jamais eue !

Paris, 4 novembre 1856.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

Au moment où nous mettons sous presse, un commissaire de police arrive chez notre éditeur et saisit le 69^{me} volume de la collection, consacré à Gustave Planche. Nous attendons avec le plus grand calme l'issue de cet incompréhensible et nouveau procès.

HENRI HEINE

« Je confesse ouvertement et franchement que tout ce qui a rapport, dans mon livre *De l'Allemagne*, à la grande question divine, est aussi faux qu'irréfléchi.

« Aussi irréfléchi que faux est le jugement que j'avais répété, d'après mes maîtres des différentes écoles philosophiques, que le déisme, détruit en théorie par la

logique, ne subsiste plus que piteusement dans le domaine d'une foi agonisante.

« Non, il n'est pas vrai que la critique de la raison par Kant, qui a anéanti les preuves de l'existence de Dieu, telles que nous les connaissions depuis Anselme de Cantorbéry, ait anéanti en même temps l'idée même de Dieu. Le déisme vit ; il vit de sa vie la plus véritable, la plus éternelle ; il n'a pas expiré et il n'a pas été le moins du monde frappé à mort par la nouvelle philosophie allemande. Dans les toiles d'araignée de la dialectique berlinoise, une mouche même ne trouverait pas la mort, et d'autant moins un Dieu. »

Écrites, ou plutôt dictées par Henri Heine sur ce lit de douleur qu'il devait quitter bientôt pour s'étendre dans la bière,

ses lignes trahissent un regret véritable.

- On peut dire qu'elles servent de conclusion définitive à ses œuvres.

Nous y trouvons le dernier mot de ses doctrines.

C'est le cri suprême d'une âme en butte mille agitations et bouleversée par tous les orages de la philosophie incrédule.

A l'heure où le poète formulait en faveur de l'existence de Dieu cette page éloquente, son être physique offrait déjà l'apparence d'un cadavre, et le cadavre s'est animé pour maudire l'athéisme, l'athéisme hideux et sombre, l'athéisme au service duquel nous avons vu Henri Heine consacrer toutes les forces de son merveilleux esprit, les traits les plus aigus

du sarcasme, la dialectique la plus amère et la plus fougueuse.

Un pas encore, et le pauvre moribond retrempait ses lèvres arides à la coupe fraîche et vive de la foi.

Le charme diabolique était rompu.

Si la vie du héros de ce livre se fût prolongée de quelques jours, nous n'aurions pas tardé sans doute à le voir saluer la religion, cette loi suprême dictée à l'homme par le ciel, et qui découle, même philosophiquement, de la croyance en Dieu.

Ainsi Henri Heine, quand la mort vint le prendre, n'était plus athée.

Il répudiait sa folie monstrueuse, et, nous le constatons avec joie, car, en dépit de nous-même, nous ne pouvions nous

empêcher de l'aimer, le charmant poète,
le tendre et spirituel impie !

Dusseldorf est sa ville natale.

Il naquit, le 1^{er} janvier 1800, dans
cette capitale du duché de Berg, qui fai-
sait alors partie de l'apanage des princes
électeurs du Palatinat.

« Je suis le premier homme de mon
siècle, » a-t-il écrit en riant, sans réflé-
chir que l'année de sa naissance appartient
encore au siècle des encyclopédistes¹.

Le père de Henri négociant juif, mou-
rut très-jeune.

Madame Heine resta veuve avec trois

¹ Une lettre imprimée de Henri Heine, que nous avons
sous les yeux, porte la date de sa naissance au 15 décem-
bre 1799. Si cette lettre n'est point apocryphe, il en
résulte qu'il se contredit lui-même.

enfants. Notre poète est l'aîné de la famille.

Son frère Gustave est aujourd'hui journaliste à Vienne, et l'on accorde à sa sœur Charlotte la réputation d'une femme que l'esprit et la beauté distinguent.

Henri avait pour oncle Salomon Heine, opulent banquier de Hambourg, sorte de nabab israélite, dont le fils, Charles Heine, devint plus tard le gendre de M. Fould.

Salomon, trente fois millionnaire, mourut à l'âge de soixante-seize ans.

Il ne laissa tomber, à aucune époque, entre les mains de son neveu, la moindre bribe de sa fortune colossale; jamais il ne lui pardonna de s'être fait poète.

— Si ce garçon-là, disait-il, avait voulu apprendre quelque chose, il n'aurait pas

eu besoin de faire des livres, la dernière des occupations d'un homme raisonnable.

Cet axiome judaïque, lancé comme une pierre au front de l'intelligence, retombe de tout son poids sur la race absurde et brutale des adorateurs du veau d'or, qui se perpétue depuis Moïse jusqu'à nos bourgeois actuels.

La mère de Henri Heine était fille du fameux docteur Gottschalk de Geldern.

On trouvait en elle une femme au caractère rigide et presque puritain; mais elle avait en même temps une âme dévouée et pleine de tendresse.

Elle adorait son fils Henri.

De son côté, le poète conserva toujours pour sa mère le culte le plus touchant. Il lui a consacré bien des pages de son œu-

vre, principalement ces magnifiques strophes de *Germania*, qui commencent ainsi :

« De Harbourg, je fus dans une heure à
Hambourg. C'était le soir. Les étoiles me
saluaient ; l'air était frais et doux.

« Et, lorsque j'arrivai près de madame
ma mère, sa joie fut presque de l'effroi :
« Mon cher enfant ! » s'écria-t-elle en frap-
pant ses deux mains, » etc.

Cette pièce, que nous regrettons de ne
pas citer tout entière, est un chef-d'œuvre
de sentiment et d'esprit.

Nous trouvons, dans un livre d'Alfred
Meissner, une précieuse anecdote relative
à cet amour filial du poëte. Le fait est tout
récent : il date de l'an dernier.

Meissner, entrant un soir chez Henri
Heine, le trouva sur son lit, dictant une

lettre. Cette lettre était pour sa mère.

Laissons le biographe allemand raconter lui-même.

« — Elle vit donc encore, lui demandai-je, la vieille femme qui est logée près de la porte de la digue?

« — Oh! oui, dit-il, elle est vieille, malade et infirme; mais elle a toujours gardé le cœur chaleureux d'une mère.

« — Et vous lui écrivez souvent?

« — Tous les mois.

« — Combien elle doit être affligée de votre état!

« — Elle! dit Heine, elle me croit toujours en aussi bonne santé que lorsqu'elle m'a vu pour la dernière fois. Elle est vieille et ne lit pas de journaux; les quel-

ques vieux amis qui viennent la voir sont dans le même cas. Je lui écris toujours des lettres gaies autant que possible; je lui parle de ma femme; je lui raconte combien je suis heureux. Pour qu'elle ne s'étonne pas de me voir seulement signer mes lettres, je lui dis que je souffre d'une maladie des yeux qui m'oblige à les ménager beaucoup. De cette sorte, elle est heureuse. Une mère, d'ailleurs, pourrait-elle jamais croire que son fils est aussi misérable que je le suis¹? »

La maison où notre poète reçut le jour

¹ *Souvenirs sur Henri Heine*, par Alfred Meissner (traduction de Ch. de Lorbac). Alfred Meissner, auteur de la *Femme d'Uria*, est un des plus beaux génies de l'Allemagne moderne. Henri Heine a dit de lui : « C'est une âme passionnée, et je suis convaincu qu'il saura, un jour, conquérir la popularité de Frédéric Schiller, dont il est l'héritier présomptif. »

existe encore à Dusseldorf ; elle est située dans la rue de Bolker. Avec la naïveté d'orgueil qui le caractérise, Henri Heine s'écrie dans le *Tambour Legrand* :

« Cette maison sera un jour très-remarquable, et j'ai fait dire à la vieille femme qui la possède qu'elle ne la vende pour rien au monde. Elle n'obtiendrait pas aujourd'hui, pour toute sa maison, les profits que feront les servantes seulement avec les nobles anglaises, voilées de vert, qui viendront admirer la chambre où je vis pour la première fois la lumière, et le poulailler où mon père m'enfermait lorsque j'avais volé des raisins, et la porte brune sur laquelle ma mère m'apprenait à écrire les lettres avec de la craie. Ah ! mon Dieu, madame, si je suis devenu un

grand écrivain, il en a coûté assez de peine à ma pauvre mère! »

Henri, dès l'âge de sept ans, fut envoyé à l'école du cloître des Franciscains, où il usa, dit-il, un nombre de culottes prodigieux.

Son plus cher camarade de classe était ce pauvre Wilhem, qui se noya dans la Düssel en allant y chercher un petit chat tombé du haut d'un pont.

« Le petit chat vécut encore bien longtemps! » soupire le poète, après avoir donné une larme à son ami d'enfance.

Henri sut bientôt lire, et le premier livre qui lui tomba sous la main fut : *La vie et les actions de l'ingénieur hidalgo DON QUIXOTTE DE LA MANCHA, écrites par Miguel de Cervantès Saavedra.*

Il se passionna vivement pour cette épopée de chevalerie burlesque.

Levé chaque jour avant l'aurore, il s'échappait de la maison paternelle et courait se cacher sous les ombrages du jardin ducal, pour y dévorer tout à l'aise les surprenantes aventures de l'héroïque amant de Dulcinée.

Notre jeune lecteur choisissait de préférence l'allée solitaire qu'on appelait *Allée des Soupirs*.

Assis auprès d'un jet d'eau, sur un vieux banc garni de mousse, il passait là cinq ou six heures de suite à dévorer les chapitres de Cervantès, recommençant l'ouvrage quand il avait fini le dernier volume, et y trouvant un nouveau charme.

Dans sa candeur enfantine, Henri prenait tout au sérieux.

« Je répandais les larmes les plus amères, dit-il, quand le noble don Quixotte ne recueillait que de l'ingratitude et des horions pour sa grandeur d'âme. J'étais un enfant, et je ne connaissais pas l'ironie que Dieu a créée dans son œuvre et que le grand poète a imitée dans le sien. »

Quand notre héros sut lire et écrire, on l'envoya sur les bancs de l'école secondaire.

Les collèges, sous le règne de la conquête française, prenaient, en Allemagne comme chez nous, le nom de lycée.

Nécessairement il apprit là beaucoup de choses qui ne devaient lui servir par la suite que d'une façon médiocre : l'histoire

de Rome et d'Athènes, par exemple; les dates chronologiques; le latin, cette langue morte si niaisement ensevelie dans les rudiments universitaires; les verbes irréguliers, qui se distinguaient pour lui des réguliers en ce qu'ils lui attiraient sur les doigts beaucoup plus de coups de férule; le grec, qu'il appelait, avec les moines du moyen âge, une invention du diable; et enfin l'hébreu, dont son origine israélite rendait l'étude extrêmement urgente.

Le recteur Schallmeyer, un bon vieux prêtre catholique, s'intéressait beaucoup au jeune élève.

Il entretenait avec la famille Heine des relations amicales, en mémoire d'un des oncles de Henri, qui avait été, quarante-

deux ans auparavant, son Pylade à l'université de Bonn.

L'abbé Schallmeyer enseigna beaucoup de littérature allemande au jeune homme, avec un peu de philosophie.

Heine reçut en outre les leçons du professeur Schramm, auteur d'un ouvrage sur la *Paix éternelle*.

Par une originalité d'antithèse assez curieuse, la classe de ce professeur n'était que disputes sans fin, querelles interminables, luttes, coups, batailles, plaies et bosses.

Il ne put donner à Henri que des notions géographiques très-incertaines, à une époque où le génie de l'Empire bouleversait continuellement les frontières.

Mais notre étudiant fit des progrès vé-

ritables dans la classe de français de l'abbé d'Aulnoy, émigré parisien, auteur d'une foule de grammaires, et coiffé d'une peruque rouge.

Ce brave homme était tout feu dans son enseignement.

Il se démenait comme un franc démoniaque pour expliquer l'*Art poétique* ou analyser l'*Histoire allemande*.

Henri approchait de sa seizième année.

Le cycle des études universitaires se trouvait révolu pour lui. On pensa très-sérieusement à son avenir, et le recteur Schallmeyer eut, à ce sujet, de longues et nombreuses conférences avec madame Heine.

— Croyez-moi, lui disait-il, ne laissons pas ce cher enfant dans le culte juif, et

destinons-le à l'Église. Il faut l'envoyer étudier la théologie catholique dans un séminaire de Rome.

Parmi les prélats romains de la plus haute volée, M. Schallmeyer comptait beaucoup d'amis.

Il promettait au jeune homme une belle position dans la carrière ecclésiastique, lui montrant en perspective la soutane violette et même le chapeau de cardinal.

Madame Heine, au nom de son fils, déclina ces propositions.

Bien que née dans le catholicisme, elle n'en observait les maximes qu'avec une grande tiédeur, et cultivait de préférence les idées égalitaires de Rousseau, ce qui ne l'empêchait pas de rêver pour Henri

les dignités mondaines les plus hautes et les plus éclatantes.

Elle ne pouvait songer à voir son enfant endosser la robe crasseuse dont s'affublent les prêtres d'Allemagne, braves gens qui cherchent à plaire à Dieu, et pas du tout aux hommes.

Avant de suivre notre héros sur la mer orageuse où il va lancer sa barque, en jetant un défi au ciel et aux tempêtes, arrêtons-nous quelques instants encore sur ses jeunes années, si calmes et si pures.

Le premier amour de Henri Heine, amour enfantin, passion chaste comme la pensée des anges, fut cette petite Véronique dont le nom revient à plus d'une page des *Reisebilder*.

Sous la conduite d'une vieille servante,

la pieuse Ursule, qui avait si longtemps porté Henri dans ses bras, les deux enfants allaient s'asseoir sur la place du château, devant la grande statue de marbre.

Henri se plaisait à graver sur le banc de bois le nom de sa petite amie, et, quand Véronique parlait, ses paroles retentissaient à son oreille comme le son d'une clochette.

Ou bien encore ils allaient se promener dans la grande galerie ducale, si pleine de tableaux, si curieuse à voir.

Mais, hélas ! un jour, la mort faucha le gentil bouton de rose !

Ursule conduisit Henri dans la chambre de la chère petite défunte.

Comme elle était jolie dans son blanc

linceul ! Les cierges funèbres brûlaient autour d'elle, éclairant son visage pâle, qui semblait sourire. Des fleurs jonchaient la table sur laquelle était posé le corps de Véronique.

— Ma bonne Ursule, dit l'enfant, n'est-ce pas une image de sainte en cire ?

Puis, reconnaissant la figure de sa douce compagne d'enfance, il ajouta :

— Comme elle est sage ! Elle est donc endormie ?

— Non, dit Ursule, c'est la mort qui fait cela.

La mort ! Pour la première fois, au milieu de ses jeux et de ses rires, l'enfant voyait passer le noir fantôme. A dater de ce jour, il se promena seul et triste dans

la galerie ducale, et les tableaux ne charmaient plus ses regards ; ils lui semblaient tout décolorés.

Une autre impression d'enfance ne s'effaça jamais de l'esprit du poète et lui inspira le *Tambour Legrand*, cette œuvre dictée par une muse aussi sensible qu'originale. Ce fut l'arrivée des Français à Dusseldorf.

Dans les rues de la ville, où règne une sourde stupéfaction, résonne tout à coup le bruit du tambour.

Henri sort de la maison de sa mère et s'assied devant la porte pour voir « la marche des troupes françaises, ce joyeux peuple de la gloire qui traversa le monde en chantant et en faisant sonner sa musique ; les visages graves et sereins des

grenadiers, les bonnets d'ours, les cocardes tricolores, les baïonnettes étincelantes, les voltigeurs pleins de jovialité, et le grand et immense tambour major, tout brodé d'argent, qui savait lancer sa canne à pomme dorée jusqu'au premier étage, et ses regards jusqu'au second aux jeunes filles qui regardaient par les croisées. »

Ce tambour major était M. Legrand, le héros du futur poëme. Il vint demeurer chez le père de Henri par billet de logement.

Notre héros ne tarda pas à faire ample connaissance avec ce gigantesque personnage. Celui-ci avait quelque teinture de la langue allemande. Narrait et tambourinant tout à la fois, il lui raconta les faits héroïques du grand empereur, Austerlitz,

Rivoli, Marengo, Saint-Jean d'Acre, les Pyramides, Lodi, Wagram, Iéna.

Henri prenait en affection ses terribles moustaches et ses yeux pleins de flamme. Il lui astiquait avec patience les boutons de son uniforme et lui blanchissait à la craie ses buffleteries.

Partout l'enfant accompagnait son ami le tambour major, à l'appel, au corps de garde, à la parade. Il ne le quittait plus.

Ceci décida de ses convictions politiques à venir.

M. Legrand lui avait inoculé la fièvre du bonapartisme, et voilà pourquoi, plus tard, Henri ne se laissa pas séduire par l'espérance d'être un *abbate* en petit manteau noir ou un *monsignore* romain.

Il partit, à l'âge de dix-sept ans, pour

l'Université de Bonn, où il commença ses études de droit, pour les achever ensuite à Berlin et à Gœttingue.

Le 20 juillet 1825, il fut reçu docteur.

A Berlin, l'élève bonapartiste du tambour Legrand proteste contre les doctrines antilibérales du professeur Schmalz. Il pousse l'irrévérence, au cours de ce dernier sur le *droit des nations*, jusqu'à étouffer sa voix, en tambourinant contre les vitres de la classe.

Henri, pour ce méfait, pense être expulsé de l'Université.

Mais il est incorrigible.

Peu de temps après, à Gœttingue, il se permet de nouveau de battre la charge sur les vitres au cours du professeur Saalfeld, qui osait attaquer la gloire de l'empereur

Napoléon par des phrases injurieuses.

Gœttingue offrait peu d'attraits au jeune homme.

Il nous apprend lui-même que la ville est fort belle, surtout quand on la regarde par le dos.

Si nous l'en croyons, les habitants se divisent en quatre classes, aux lignes de démarcation peu tranchées : étudiants, professeurs, philistins et bétail.

Quand aux dames, elles y ont de fort grands pieds.

Le savant Eichorn, si l'on en croit toujours Henri, fait le plus bel ornement de cette noble cité germanique, pourvue de dissertations creuses, de carrosses de promotion, de têtes de pipe, de conseillers auliques, de conseillers de justice, de con-

seillers de légation et de farceurs *ejusdem* *farinæ*.

Enfin arrive le jour où notre héros dit adieu à Justinien, à Hermogène et à cet excellent M. de Savigny.

Nous le voyons partir pour le pèlerinage de Broken.

Il raconte ce pèlerinage avec beaucoup de grâce dans la première partie des *Reisebilder*.

Or il était déjà poète. Ses débuts lyriques datent de 1816, époque où il se trouvait encore au gymnase de Dusseldorf. Ils ont pour titre : *Songe fatal*, — les *Compliments*, — la *Noce*, — le *Cimetière*.

Ces quatre pièces appartiennent à une période de folles visions, qui s'évanouit-

rent bientôt pour faire place à une manière plus certaine et plus ferme.

Les *Deux Grenadiers* comptent également parmi les œuvres de jeunesse de Henri Heine.

Rien de plus remarquable, comme éloquence et comme courage, que cette protestation d'un enfant au milieu des fureurs teutomanes.

La pièce fut imprimée, en 1822, à Berlin, dans un premier recueil de poésies, qui a pour titre les *Nocturnes*.

Vers 1825 parurent les *Reisebilder*, et en 1827 les *Lieders*.

Aussitôt toute l'Allemagne en chœur salua Henri Heine comme un grand écrivain et comme un grand poète.

Ses vers étaient dans toutes les mémoires et dans toutes les bouches.

Il nous est difficile, à nous autres Français, d'avoir par les traductions une idée exacte de cette beauté musicale accomplie, de cette science de rythme, de ce laisser aller apparent sous le contour le plus net et le plus précis, que les compatriotes de notre héros admirent dans ses œuvres lyriques ; mais ce que nous admirons aussi bien qu'eux, c'est le charme de ce contraste perpétuel de tendresse et de sombre amertume, fondues dans les nuances les plus délicates du style.

On se sent pris de vertige en face des abîmes de désespoir où glisse le pied du poète.

Vous êtes sur le point de rouler avec lui

dans le gouffre, quand soudain il le referme d'un coup de sa baguette magique, et vous tombez mollement sur l'herbe verte, sur les fleurs diaprées.

Henri Heine eut la chance heureuse d'être traduit ou aidé dans les traductions qu'il fit lui-même par des écrivains de beaucoup de mérite, Loève-Weimar d'abord, puis Gérard de Nerval.

Sa prose allemande avait, du reste, entièrement dépouillé le pédantisme et la longueur soporifique des périodes, deux graves défauts dont le style de ses compatriotes ne se préserve guère.

Elle s'était faite à plaisir vive, coquette, pimpante et, pour tout dire, française.

On reproche à cette prose, il est vrai, de trop employer le fard ; mais c'est par

bravade et pour dépiter les vieux académiciens, à l'imitation d'une jeune fille de quinze ans qui s'amuse et pose des mouches, en carnaval, sur la fleur de pêche de ses joues.

Grâce à son incontestable valeur comme écrivain, Henri Heine fut très-vite accepté par la France comme un de ses enfants.

Toutefois, — chose pénible à dire, — peut-être a-t-il dû chez nous ses lettres de grande naturalisation moins aux qualités qu'aux défauts de son esprit.

L'audace de son impiété fit fortune.

« C'est un émule de Voltaire ! » s'écria la stupide cohorte des bourgeois irréligieux, faisant chorus avec tous les ba-

dauds du demi-savoir qui regardent le patriarche de Ferney comme un dieu.

Toujours on trouve là, pour applaudir, cette bande niaise, hypocrite et gourmée.

Henri Heine, par son étrange puissance d'ironie, passa pour un fils du dix-huitième siècle. L'ironie est son arme de prédilection. Entre ses mains elle s'agite, vole, scintille et frappe avec une rapidité si grande, que les coups pleuvent sans qu'il soit possible de voir de quel côté ils viennent et sans qu'on songe même à se garantir.

Parfois sa phrase monte jusqu'aux nues et se prend à éclater à la face du ciel avec une violence diabolique de blasphème, répandant au loin sa matière sulfureuse, comme une bombe de Ruggieri.

Vous croyez peut-être que les œuvres du poète sont rigoureusement proscrites dans la plupart des États de l'Allemagne, sur cette terre prévoyante où la douane intellectuelle prend si vite l'alarme ?

Il n'en est rien.

Tous ces habitants de la blonde Germanie sont d'une candeur antédiluvienne : ils ne soupçonnent même pas les dangers de l'ironie.

Se bornant à croire à la gravité des choses quand elles sont gravement dites, ils boivent ce poison subtil avec une tranquillité parfaite.

Ce qui provoque le rire ne peut jamais, à leur sens, être aussi destructif que ce qui provoque la colère.

Ils pardonnent tout à Henri Heine.

Ses phrases les plus coupables, ses moqueries les plus séditieuses, passent à leurs yeux pour des simples tours d'espiègle, pour des boutades d'enfant gâté.

· Nous entendîmes, un jour, dire à l'un de ses compatriotes :

— Quel dommage ! s'il *voulait* être sérieux, quel grand poète il *pourrait* devenir !

Et voilà comme tout s'explique.

Freligrath et tant d'autres sont mis à l'index outre Rhin, tandis que les œuvres de Henri Heine circulent en liberté.

Ses vers comme sa prose obtiennent un passe-port, en dépit des nombreuses irrévérences qu'ils se permettent à l'endroit de Sa Majesté le roi de Prusse, et des sarcasmes éternels dont ils poursuivent le roi

de Hanovre, ce vieux lord ultra-tory qui donne des lavements à ses chiens.

Le 28 juillet 1825, Henri Heine abjura la loi de Moïse et embrassa le protestantisme.

Cet acte si bizarre de son existence ne peut être révoqué en doute, bien qu'il soit impossible d'en donner une explication satisfaisante.

Qu'est-ce, en effet, qu'une abjuration ? C'est un acte de foi.

Or, chez ce mordant sceptique, chez ce poète dont la muse se drape dans la défroque voltairienne, un acte de foi nous semble la plus étrange des anomalies.

Lorsqu'on demandait à Henri Heine le motif qui l'avait déterminé à se faire protestant, il répondait :

— Que voulez-vous? Je trouvais intolérable d'avoir la même religion que Rothschild sans être riche comme lui. Pour le devenir, il eût fallu que je fusse aussi pauvre d'intelligence, et cela n'était pas possible.

Il se tirait ainsi d'affaire par un bon mot.

Ce poète du scepticisme s'est raillé perpétuellement de tous les dieux et de Dieu. Jamais aucune idée, aucun sentiment, aucune croyance, n'ont pu stimuler son enthousiasme. Il s'est moqué de l'art, de la patrie, de la nature, de l'amitié, de l'amour, et de lui-même.

Son caprice d'artiste, sa *subjectivité fantasque*, comme on dit en Allemagne, n'ont rien épargné.

Parfois néanmoins son ricanement

s'arrête. Il s'attendrit, pleure et vous arrache des larmes ; puis tout à coup, à la strophe suivante, il part d'un éclat de rire et se gausse de vous qu'il a pris pour dupe.

Était-ce une sensibilité feinte? Il le déclare lui-même avec une cynique audace.

Mais ne le croyez pas. On n'imité jamais de cette façon les plus belles facultés de l'âme et du cœur. Il se moque de ses propres émotions, parce que le dualisme inexplicable de sa nature reprend le dessus. Il est sincère dans le sarcasme comme il est sincère dans les pleurs.

C'est un écrivain plus insaisissable que Protée.

De 1825 à 1830, Henri Heine prit al-

ternativement sa résidence à Naubourg, à Munich et à Berlin.

Les hommes les plus illustres de l'Allemagne comptèrent au nombre de ses amis. Nous citerons le prince de Puckler-Muskau, Ludvig, Hegel, Børne, le grand patriote, avec lequel Henri devait se brouiller mortellement plus tard; Ferdinand Freligrath, Charles Immermann, Christian Grabbé, Frédéric Hebel et le comte d'Auersberg, ce poète lyrique millionnaire connu sous le nom d'Anastasius Grün.

Mais les ennemis qu'il s'attirait par sa verve impitoyablement railleuse étaient en aussi grand nombre.

Le poète Herweg ne lui pardonna jamais, non plus que le professeur Massmann, de Berlin, « qui dédaigne le sa-

von, ce luxe de la parfumerie moderne. »

Il eut pour détracteurs impitoyables Gustave Pfizer, dont les poésies sont un excellent soporifique; Ramner, le barbouilleur; Cornélius, le peintre; Franz Horn, le piétiste berlinois; Jahn, qu'il appelle « le grossier mendiant père Jahn, » et madame Pirch Pfeifer.

N'oublions pas Franz Litz et Meyerbeer, deux musiciens qu'il envoie très-irrévérencieusement au sabbat.

Notre héros se préoccupait fort peu de toutes ces haines amoncelées sur sa tête,

Hambourg abritait pour le moment ses pénates vagabonds, et il ne songeait qu'à plaire aux jolies filles, dont il faisait la rencontre sur la *Jungfernsteeg*, promenade de Hambourg, qui consiste en une

allée de tilleuls, bordée d'un côté par une rangée de maisons, et de l'autre par le grand bassin de l'Alster.

Heine se passionna surtout pour une jeune grisette, en robe d'indienne rayée de rose.

Elle se nommait Héloïsa.

C'était une gentille et frétilante créature, qui faisait tourner la tête aux gros agents de change et aux capitaines de navire.

Il la retrouva plus tard abîmée dans des orgies de marins, dans la fumée du punch, du tabac, dans le tourbillon de la danse et de la mauvaise musique des mauvais lieux.

Henri Heine, pour s'être mêlé trop activement de politique, se vit contraint, en

1828, de faire un voyage outre-Manche.

Pauvre John Bull ! ce fut pour ton malheur !

Écoutez comme le grand écrivain touche magistralement le portrait de ce peuple camus. La couleur est aussi vive que la ressemblance est parfaite.

« J'ai vu, dit-il, la chose la plus étonnante que puisse montrer le monde à l'esprit stupéfait ; je l'ai vue et ne cesse de m'étonner encore. Toujours se dresse devant ma pensée cette forêt de briques traversée par ce fleuve agité de figures humaines vivantes, avec leurs mille passions variées, avec leurs désirs frémissants d'amour, de faim et de haine. Je parle de Londres. Opulence fabuleuse et misère, orthodoxie et incrédulité, liberté et esclaves

vage, cruauté et douceur, probité et filouterie, tous les contrastes vus dans leurs extrêmes les plus délirants, et, par-dessus tout, le ciel de brouillards gris, les machines bourdonnant de toutes parts, les chiffres, les lumières du gaz, les cheminées, les journaux gigantesques, les cruches de porter, les bouches serrées, » etc...

Tenez-vous à savoir comme il stigmatise Wellington? Il le cloue au pilori par une seule phrase :

« C'est la victoire de la sottise sur le génie. »

Après avoir souffleté leur héros, il n'est pas d'humeur à ménager leur poète :

« O Walter Scott! s'écrie-t-il, l'Angleterre n'a fait que tuer Napoléon; toi, tu l'as vendu! »

Henri Heine repassa la Manche.

Sur les entrefaites, un grand coup de tonnerre éclata dans le ciel politique, où les diplomates myopes n'apercevaient aucun nuage. Le peuple de Paris avait chassé Charles X. Une révolution s'était faite en France.

Tous les rois de l'Europe tremblèrent pour leur couronne, et, d'un bout du continent à l'autre, les polices monarchiques firent la chasse aux patriotes.

Heine s'était lié, peu de temps auparavant, avec un vieux conseiller de justice de Berlin, sorti de la prison d'État de Spindlau.

Le récit des souffrances du vieillard lui donnait le frisson, car sa conduite personnelle était pour le moins aussi répréhen-

sible aux yeux du pouvoir. On allait peut-être lui donner des chaînes et le plonger à son tour dans un cachot politique.

Il résolut de passer en France, où l'aigle de Prusse n'irait pas le chercher.

Notre poète rencontra dans une table d'hôte un commis voyageur en vins, qui hâta l'exécution de son projet de départ, en lui racontant que Paris, depuis les Trois Jours, se métamorphosait en un vrai pays de Cocagne, où l'on se gobergeait du matin au soir et du soir au matin.

— Vous verrez, lui dit-il, on y chante la *Marseillaise* à tue-tête : « En avant, marchons ! » ou bien encore : « C'est la Fayette en cheveux blancs ! »

Quel agréable concert pour un patriote !
Le premier mai 1831, Henri Heine passe

le Rhin, gagne la frontière, et s'intitule avec orgueil Prussien libéré.

Deux jours après, il arrive dans la capitale et se promène au milieu des enchantements révolutionnaires.

A cette époque, il n'était pas encore habile à parler notre langue. Son professeur fut une petite fleuriste du passage des Panoramas. Ensemble ils coururent les théâtres, et le poète la choisit en tout pour *cicerone*.

Que de choses divertissantes ne virent-ils pas!

Déjazet, mademoiselle Georges, Arnal, Bouffé, Debureau, la marmite colossale au palais des Invalides, l'exposition des cadavres à la Morgue... et à l'Académie française!

« L'Académie, dit-il, est une crèche pour de vieux littérateurs retombés en enfance, établissement philanthropique dont l'idée se trouve aussi chez les Hindous, qui fondent des hôpitaux pour les singes âgés et décrépits. »

Un autre jour, il visite la Chambre des pairs....

« Cette nécropole où se trouve une collection complète de toutes les momies du parjure, si bien enbaumées, qu'on voit encore sur leurs figures tous les faux serments qu'elles ont prêtés à toutes les dynasties des Pharaons de France. »

S'il raille nos institutions, il ne parle pas des hommes avec plus de retenue.

Au dire de ce malin poète, madame Récamier est « une beauté célèbre du temps

des Mérovingiens, ultra-vestale, qui traîne partout à sa suite, comme pièce justificative, ce bon et excellent Ballanche, que tout le monde loue, et que personne ne lit. »

Henri Heine regrette de n'avoir pas vu Chateaubriand, parce que ce personnage, à coup sûr, l'eût beaucoup amusé.

M. Villemain, à l'entendre, « est un rhéteur ignare, un frivole bel esprit, qui s'est un peu frotté à la poussière des Pères de l'Église pour se donner une certaine odeur d'érudit religieux, mais qui n'en sent pas moins, à dix pas de distance, son voltairianisme renié. »

Il pousse le manque de respect jusqu'à dire que l'auteur de l'*Histoire de Crom-*

well ne se lave les mains qu'une fois l'an, le mardi gras, pour se déguiser.

Puis il assiste aux prêches des saint-simoniens, rue Taitbout.

Le premier, peut-être, il turlupina comme ils le méritaient ces grotesques apôtres qui voulaient ramener l'âge d'or sur la terre, et qui se sont contentés d'y propager l'âge *d'argent*; ces faux martyrs qui ne portent plus de croix, si ce n'est la croix de la Légion d'honneur; ces disciples de l'émancipation quand même, aujourd'hui métamorphosés en conseillers d'État, en ministres ou en directeurs de chemins de fer.

Son indépendance lui dicte parfois des jugements admirables. Voici comme il a parlé de Lamennais avant nous :

« Lamennais, ce prêtre effroyable, qui marie le fanatisme politique au fanatisme religieux, et qui donne la dernière consécration au désordre universel. »

Notre héros visite le Panthéon.

De là, comme la distance n'est pas longue, il se dirige vers la Grande-Chaumière, où les Catons en droit et les Brutus en médecine se livrent aux improvisations mimiques du cancan le plus échevelé avec des Sempronia giletières et des Porcia piqueuses de bottines.

Le père la Hire, directeur de l'établissement, lui rappelle avec avantage le père Duchêne, parce qu'il est toujours *bigrement* en colère.

Ce séjour des liaisons faciles et des

mœurs risquées ne déplâit point, du reste, à notre héros.

Nous le voyons y nouer connaissance avec une jeune personne peu virginale, mademoiselle Joséphine ou *Fifine*. Elle adore les Allemands et les pieds de moufon.

Bien plus, on le présente à un personnage illustre de l'endroit, « *lé diou* de la danse de céans, » comme dirait Vestris.

Parlez-nous des poètes !

Ils savent merveilleusement se prêter à tout, même aux révérences de Chicard.

Malgré le décousu presque scandaleux de sa conduite, Henri ne laissa pas reposer sa plume. Bientôt les faiseurs du journalisme accoururent et rendirent hommage à son magnifique talent. Victor Bohain,

fondateur de l'*Europe littéraire*, lui demanda pour cette revue des articles sur l'Allemagne.

Très-souvent il invitait le poète à sa table, et prenait soin d'arroser son esprit de libations copieuses.

C'était un amphitryon merveilleux que Victor Bohain.

« Et voilà pourquoi, sans doute, nous dit Henri Heine, il compta cent mille francs de frais de représentation aux actionnaires de son journal. »

Rarement on vit cerveau plus industriel et plus ingénieux, quand il s'agissait de plumer le pigeon de la finance.

Girardin l'égala peut-être, mais ne le dépassa jamais.

Dans chaque affaire nouvelle dont Victor jetait le plan, toujours il y avait un million à gagner, quelquefois plus, jamais moins. Aussi le surnommait-on *Messer Millione*.

Après le désastre de l'*Europe littéraire*, l'illustre Buloz, éternellement à la piste des plumes en chômage, hérita, pour sa revue, de la collaboration de Henri Heine. Il publia par fragments le livre *De l'Allemagne*, auquel l'auteur a donné à dessein le même titre que celui de l'ouvrage de madame de Staël.

Dans cette œuvre, Heine révéla le premier aux Français que la philosophie allemande ne prêche ni la piété ni la crainte de Dieu, et que son dernier mot, dit par Feuerbach, est l'athéisme.

Ces révélations excitèrent le plus vif étonnement.

Jusqu'alors on n'avait vu que du mysticisme dans le brouillard des doctrines philosophiques d'outre-Rhin ; mais comment garder cette erreur lorsqu'un poète comme le nôtre s'écriait :

« Je n'avais jamais voulu croire que Dieu était devenu homme, et j'en crus Hegel sur parole, quand je lui entendis dire que L'HOMME ÉTAIT DIEU. »

Henri soumettait un jour au philosophe quelques considérations en faveur de l'immortalité de l'âme.

— Demandez-vous un pourboire, lui répondit froidement Hegel, avec la satanique puissance de paradoxe qui le distingue, pour avoir soigné madame votre

mère ou n'avoir pas empoisonné votre frère?

Henri Heine applaudit à ces doctrines désolantes jusqu'au jour où il les vit descendre dans le peuple. Il acceptait l'athéisme comme une mode originale, comme un moyen de distinction, comme l'apanage naturel d'une aristocratie lettrée.

Tant d'autres, à son exemple, donnent l'orgueil pour base à leurs folles convictions!

Mais, lorsqu'il entendit des tailleurs, des savetiers, nier l'existence de Dieu, il eut honte de frayer avec de tels compagnons et recula de dégoût.

Son entrevue avec le fameux Weitling ¹

¹ Auteur du petit livre appelé les *Garanties de la société*, catéchisme des communistes allemands.

chez le libraire Julius Campé, de Hambourg, fut peut-être la cause de sa volte-face philosophique.

Weitling était tailleur.

Il vint à la rencontre de Henri Heine, la casquette sur la tête, et lui tendit familièrement la main, comme à un collègue qui professait les mêmes principes de destruction sociale et d'athéisme.

L'amour-propre du poète se trouva profondément humilié d'un tel compagnonnage.

Pendant l'entretien qu'ils eurent ensemble, le tailleur, assis sur un escabeau, se grattait la cheville de la jambe droite. Il la tenait élevée en l'air, de façon que son genou lui touchait au menton.

— Qu'avez donc à vous froter ainsi ?

lui demanda Heine avec un geste de répugnance.

— Oh! ce n'est rien! dit Weitling, sur le même ton que le chien de la Fontaine : les fers que nous avons aux pieds dans les cachots de la confédération germanique...

De ce que vous voyez sont peut-être la cause.

Henri Heine fit comme le loup.

Il s'enfuit, et, s'il était de ce monde, à l'heure où nous écrivons, peut-être courrait-il encore.

Les fers de l'illustre tailleur lui avaient donné tout à coup une panique singulière. Il songea qu'il commettait une grave imprudence de rester dans son pays, même en voyage de plaisir.

Depuis 1835, il était au ban de la Confédération en qualité de membre de la *Jeune Allemagne*.

On le vit repasser lestement la frontière de France.

L'indiscrétion Taschereau nous révéla, comme chacun peut se le rappeler, que, de 1836 à 1848, notre poète crut pouvoir accepter sur les fonds secrets une subvention de cinq cents francs par mois.

Jugez avec quelle amertume la presse démocratique allemande lui reprocha de s'être mis aux gages de la police de Louis-Philippe!

Il n'en était rien pourtant.

Henri Heine eut tort d'accepter un traitement occulte, une pension mystérieuse; mais il suffit de lire la correspondance

adressée par lui à la *Gazette d'Augsbourg*¹, pour se convaincre qu'il sut garder dans ses appréciations sur le gouvernement français la plus complète et la plus digne indépendance.

Thiers, Guizot, Louis-Philippe, y sont peints sous leur véritable jour.

Il y a toutefois dans ces lettres, presque généralement politiques, certains jugements saugrenus, placés là comme épisodes, et qui, pour l'honneur de l'écrivain, devraient en être retranchés.

On devine que nous parlons de sa diatribe absurde contre Victor Hugo.

« Nous voyons en lui, dit-il, la gauche-

¹ Cette correspondance a paru, traduite en français. On l'a rassemblée en volume sous le titre de *Lutèce*.

rie d'un parvenu ou d'un sauvage, qui se rend ridicule en s'affublant d'oripeaux bigarrés, en se surchargeant d'or et de pierreries, ou en les employant mal à propos. En un mot, tout chez lui est barbarie baroque, dissonance criante et horrible difformité. »

Ah ! pauvre Henri Heine, où en était ton cerveau, quand tu as écrit ces lignes coupables ?

Évidemment, il y a là du cauchemar ou de l'indigestion.

Mais, en revanche, notre poète est fort spirituel dans ses comptes rendus artistiques. Le récit des rivalités de Spontini et de Meyerbeer est d'un comique désopilant.

Vous pouvez lire, en outre, dans les

Nuits florentines les portraits qu'il trace de Bellini et de Paganini. Ces deux morceaux soutiennent le parallèle avec ses compositions lyriques les plus estimées.

Tout à l'heure nous disions qu'une haine violente avait tout à coup pris la place de l'amitié qui unissait le poète à Ludwig Børne.

Un dissentiment d'opinion commença la rupture.

Ils se dirent chacun leur fait, ainsi que cela se pratique d'ordinaire entre gens de lettres. Ludwig fit un livre sur notre héros, et celui-ci publia contre Ludwig un pamphlet dont chaque ligne était une blessure.

Dans ce combat coulèrent, non des flots de sang, mais des flots d'encre, ce qui parfois est pire.

M. S***, outragé comme époux par certaines révélations du poète, lui envoya son cartel. Aucun arrangement n'était possible. Henri, après avoir essuyé le feu de son ennemi, tira en l'air, et M. S*** lui tendit la main, déclarant son honneur entièrement satisfait.

Ce duel eut pour résultat le mariage de l'auteur des *Reisebilder* avec une charmante et sensible personne qui, depuis longtemps, vivait avec lui sur le pied complet de femme légitime.

Il voulait, en cas de mort, lui laisser au moins l'héritage de ses œuvres, et il l'épousa le matin même du jour où il devait se battre¹.

¹ Les pourparlers entre les témoins durèrent juste assez longtemps pour laisser aux publications légales le temps de s'accomplir.

Mathilde avait été fort jolie.

L'embonpoint commençait à envahir ses charmes; néanmoins il lui restait une bouche mignonne et de vives œillades. A côté d'un excellent cœur, elle montrait un caractère très-léger.

Ses prétentions n'allaient pas jusqu'à trancher de la femme savante. Jamais elle ne lut une page des œuvres de son mari.

Le bruit courut alors que Henri Heine avait embrassé le catholicisme. On désigna même l'église où s'était passé l'acte d'abjuration. Des témoins affirmaient avoir vu le poète à Saint-Sulpice.

Rien n'était plus vrai.

Seulement il ne franchit le seuil du temple que pour donner à son mariage civil la consécration religieuse.

Ainsi l'exigea Mathilde, issue d'une famille catholique très-orthodoxe.

L'archevêque de Paris n'accorda les dispenses qu'à la condition expresse que le futur époux s'engagerait à faire élever ses enfants dans la religion de leur mère.

Henri Heine souscrivit cette obligation de bonne grâce, et il s'y fût pleinement conformé, s'il y avait eu lieu.

« Mais, soit dit entre nous, écrit-il, comme je ne me connaissais pas une vocation trop décidée pour la paternité, lorsque je déposai ma plume après la signature du contrat, j'entendis ricaner dans ma mémoire les paroles de la belle Ninon :

« Ah ! le bon billet qu'a la Châtre ! »

Les rancunes politiques étaient un peu calmées à cette époque. Il fit en Allemagne

quelques excursions passagères, et les raconta d'une façon tout à la fois poétique et grotesque dans ce livre plein de cynisme intitulé *GERMANIA, conte d'hiver*.

Ce fut alors qu'il fut victime d'un accident terrible.

Frappé d'une attaque d'apoplexie à la suite d'une querelle de famille, on le sauva difficilement, et presque aussitôt il sentit les premières atteintes de cette cruelle maladie de la moelle épinière à laquelle il devait succomber plus tard.

Les désordres qui se produisirent dans son organisation ne prirent pas tout d'abord un caractère bien alarmant.

Son médecin pensa qu'un voyage aux eaux de Cauterets pourrait vaincre la pa-

ralysie légère qui avait été le résultat de la congestion cérébrale.

Donc le malade partit pour les Pyrénées.

Il y écrivit *Atta Troll*, et revint beaucoup plus souffrant qu'avant son départ.

Quelle affligeante métamorphose, hélas! dans toute sa personne!

Henri avait été aussi beau qu'aimable. Sa figure était rose et pleine comme celle d'un dieu de l'Olympe. Une masse de cheveux blonds ombrageait son front large, et ces dames lui trouvaient une expression charmante dans le regard et dans le sourire. Il enchaînait victorieusement les cœurs.

C'était bien le poète de l'amour.

Aujourd'hui, dans le ciel du platonisme;

demain, s'égarant jusqu'au sabbat ténébreux des sorcières, il chantait, tantôt avec la pureté des anges, tantôt avec la lasciveté des faunes.

Mais ce temps d'amour et de chansons ne devait plus reparaître.

En revenant des Pyrénées, le poète n'avait plus rien de son visage fleuri d'autrefois. Il était pâle et maigre à faire peur. On eût cru voir le masque de Géricault. Sa physionomie décharnée se terminait par une barbe pointue et fauve, semée déjà de nombreux fils d'argent.

Lorsqu'il se présenta chez Gautier, son ancien camarade d'orgies, ce dernier ne voulut pas le reconnaître.

« Je cherchai dans mes souvenirs, dit l'auteur de *Mademoiselle de Maupin*,

quel pouvait être cet hôte matinal qui me saluait de mon petit nom et me tendait la main avec la franche cordialité d'un vieil ami. Je ne parvins pas à mettre un nom sur cette figure ainsi changée.

« Mais, au bout de quelques minutes de conversation, à un trait d'esprit de l'inconnu, je m'écriai :

« — C'est le diable, ou c'est Heine! »

Le malheureux poète avait déjà complètement perdu l'œil droit. Néanmoins il marchait encore sans trop de difficulté. Tous les jours, il se rendait de son domicile, situé rue Poissonnière, à un cercle du Palais-Royal.

Son logement n'avait pas ce qu'on est convenu d'appeler le cachet artistique.

Tout, dans son intérieur, était bour-

geois. On n'y voyait aucun encombrement de bric-à-brac. Des meubles en acajou composaient le mobilier. Point de tableaux, point de statuettes. Sur une console, des fleurs artificielles mariaient leurs nuances dans de modestes vases de porcelaine.

Il y avait parti pris d'éviter l'excentrique.

Au nombre des amis intimes qui lui rendaient presque chaque jour visite, il faut citer Alexandre Weill, Alphonse Royer, la femme de celui-ci, et la charmante madame A***, une camarade de pension de Mathilde, pour laquelle notre poète avait une tendre sympathie, et qu'il nommait *Élise aux yeux de feu*.

En compensation, il détestait l'époux de cette adorable personne.

Monsieur A***, qui allait bientôt devenir directeur de l'un de nos théâtres les plus en vogue, n'était alors qu'un simple marchand de nouveautés de la Chaussée-d'Antin.

Personnage entièrement dépourvu d'éducation et, malgré cela, rempli d'outrecuidance, il agaçait au delà de toute expression les nerfs délicats du poète malade.

Au printemps, Henri Heine transportait ses dieux lares à Montmorency.

Toutes ses connaissances venaient le trouver là par bandes joyeuses, afin de l'égayer un peu dans ses vives et continues souffrances.

Notre malade connaissait tant de monde !

En 1847, par exemple, à une époque

où le pays entier ignorait le nom de Proudhon, Henri Heine savait déjà par cœur le fougueux socialiste.

Un jour qu'il était allé à un banquet phalanstérien, il montra ce personnage à son ami Alfred Meissner, et cela dans des circonstances que celui-ci raconte avec beaucoup trop d'intérêt pour que nous ne lui accordions pas de nouveau la parole.

« Un homme trapu, dit-il, à la figure pleine et sereine, au front large et bombé, portant des lunettes bleues, se trouvait devant nous au milieu de la foule.

« Comme frappé de son apparition, Heine s'arrêta, et, me saisissant le bras, il me dit à mi-voix :

« — Regardez donc celui-là !

« Le personnage aux lunettes bleues

causait avec un inconnu. Nous pûmes entendre leur conversation.

« — Est-ce que vous étiez aussi là dedans ? lui demandait ce dernier.

« — Non, répondit-il avec une grimace, je ne faisais que passer, et je me suis arrêté parce que cela ressemblait à un attroupement. Hélas ! c'est toujours la même chanson parmi tous les sectaires : « Loué soit Jésus-Christ, qui nous a délivrés du péché ! Loué soit Saint-Simon, grâce à qui nous avons compris la vie ! Loué soit Fourier, qui nous a révélé les lois sociales !... » Bêtise ! Qui criera donc enfin : « Honneur et gloire au bon sens humain que personne n'adore ? »

« L'homme aux lunettes bleues haussa les épaules et s'éloigna lentement.

HENRI HEINE

« — Qui est ce monsieur ? demandai-je à Heine, dont la figure était éclairée en ce moment par une agitation intérieure.

« — Qui il est?... Il se nomme Proudhon parmi les hommes. A dire vrai, c'est un démon, me répondit-il. Mon âme s'est réjouie de le voir. La vie est si insupportable quand on n'y rencontre que des gens d'affaire, des individus qui ressemblent à tout le monde ! Ces paroles de sa bouche m'ont fait du bien, après tant de belles tirades, de plates tirades. Il a raison, il a parfaitement raison.

« — Mais quel est cet homme ? demandai-je de nouveau avec une curiosité croissante.

« — Vous dites toujours l'homme, répliqua Heine ; mais vous avez bien entendu

que ce n'est pas un homme, malgré ses lunettes bleues. C'est le principe destructeur sous la forme d'un philosophe politique, d'un philosophe qui parle et qui écrit comme un poète. Victor Hugo semble lui avoir cédé la puissance de son antithèse, Alexandre Dumas sa fantaisie calme. La gravité terrible de son œuvre, drapée ingénieusement et avec élégance, regarde avec une fierté d'aristocrate la bure monastique de la sécheresse allemande. Ses ouvrages, ou, — pour parler la langue de la police, — ses écrits incendiaires, se lisent comme des romans. Ils commencent à circuler de mains en mains. On s'amuse en les lisant, et pas un lecteur ne s'aperçoit que, pendant qu'il tourne les feuilles, il tombe des dents de dragon, qui, un

jour, pousseront magnifiquement et donneront une récolte bienheureuse. »

Ce jugement porté, pour ainsi dire, avant la lettre, est d'une vérité dont rien n'approche.

Henri Heine, après la Révolution de 1848, alla demeurer à la barrière de la Santé.

— Si je pouvais seulement y retrouver la mienne ! disait-il avec un triste sourire.

C'était là que Gérard de Nerval, notre excellent et doux Gérard, venait le visiter dans sa retraite et travaillait à ses traductions pendant que le peuple stupide hurlait dans la rue :

« — Des lampions ! des lampions ! ! »

Le souvenir de son pauvre collaborateur inspire à notre héros, dans la préface

de *Poèmes et légendes*, des paroles bien attendrissantes.

« C'était vraiment plutôt une âme qu'un homme, je dis une âme d'ange, quelque banal qu'en soit le mot. Cette âme était essentiellement sympathique. Il était d'une candeur enfantine ; il était d'une délicatesse de sensitive ; il était bon, il aimait tout le monde, il ne jalousait personne ; il n'a jamais égratigné une mouche ; il haussait les épaules quand par hasard un roquet l'avait mordu... Pauvre enfant ! tu mérites bien les larmes qui coulent sur ta tombe, et je ne peux retenir les miennes en écrivant ces lignes. »

La République supprima la pension de Henri Heine. Elle ne trouva pas en notre poète un fervent admirateur.

Dans les derniers mois de 1849, il disait à Meissner, chaud républicain, qui l'entretenait des espérances de son parti :

— Ça ne durera pas longtemps. Un coup d'État prochain n'est un mystère pour personne ; mais on en parle tant, qu'on finit par ne plus y croire. Il se fera néanmoins. Le président suit les traditions de son oncle, et marche à un 18 brumaire. J'en suis bien aise !

Voyant la surprise de son interlocuteur, il lui prit la main :

— Patience ! vous allez me comprendre, poursuivit-il. Lorsque la République, il y a près d'un an, fut proclamée, le monde semblait croire qu'une chose qui n'était et ne pouvait être qu'un rêve deviendrait une réalité. Mais j'ai le malheur

de connaître trop bien la France, grâce à mon long séjour, et je crois voir assez clairement l'avenir qui nous est réservé. La République n'est qu'un mot, qu'une étiquette révolutionnaire. Cette société corrompue et amollie, comment aurait-elle pu se transformer si subitement? Son idéal était de gagner de l'argent, d'attraper de bonnes places, de se promener en voiture à quatre chevaux, d'avoir une loge aux théâtres, de se jeter d'un plaisir dans un autre. Où donc ces gens-là auraient-ils si soigneusement caché leur provision de vertus civiques? Croyez-moi, Paris est bien napoléonien. Je veux dire que c'est le Napoléon d'or qui règne ici. Proudhon vous enseigne que la République est de droit divin, inviolable, immua-

ble, au-dessus des majorités et du suffrage universel. Mais une idée abstraite ne me séduit pas. Que serait l'amour s'il n'y avait point de femmes, l'amitié s'il n'y avait point d'amis? Renoncez à la République, mon cher, car il n'y a point de républicains.

Cette même année, Henri Heine alla loger rue d'Amsterdam. Sa maladie faisait d'horribles progrès.

Vénus l'avait tué! Vénus, *diva mater cupidinum*, la déesse cruelle!... cruelle surtout quand elle s'empare du poëte, cet être d'une sensibilité si exquise, d'une imagination si dévorante!

Pour Henri Heine, l'amour n'était pas une ivresse passagère, un saut brusque dans la débauche, suivi d'un prompt re-

tour : c'était une passion immense, qui allumait en lui un incendie vaste comme son cœur.

Doué d'un sentiment enthousiaste pour la beauté des femmes, il ne pouvait pas, lorsqu'il les rencontrait dans la vie, les saluer d'un simple rêve platonique : il embrassait, comme Pygmalion, la statue que le dieu venait d'animer, et la retenait avec frénésie dans ses bras.

Ce fut la cause de sa perte.

Il n'en convint jamais avec franchise ; mais il se trahissait parfois en exhalant des plaintes.

Un jour, dit encore Alfred Meissner, nous pûmes l'entendre s'écrier tristement :

— Ces femmes ! ce sont des fleurs que ni l'ardeur du soleil ni le froid de la rosée

de la nuit ne peuvent flétrir. Mille papillons s'enivrent dans leur calice sans en amoindrir le parfum, sans en éteindre les couleurs. L'automne arrive, les fleurs brillent encore; mais on ne voit plus de papillons!

Il ne quitta désormais la chambre que pour être conduit en voiture dans son dernier logement, rue Matignon, aux Champs-Élysées. Le malheureux était presque aveugle. On lui lisait des romans pour le distraire de ses tortures. Il n'écrivait plus, il dictait.

— Qu'est-ce que fait votre maître? demandaient à son domestique les curieux du quartier.

— Mon maître est *dictateur*, répondait imperturbablement celui-ci.

Et le mot, répété à Henri Heine, le faisait éclater de rire sur sa couche douloureuse.

Un jour, Béranger vint le voir.

Madame A*** se trouvait au chevet du malade. Ravie de faire la connaissance du grand chansonnier, elle ne lui ménageait pas ses plus coquettes œillades.

— En vérité, monsieur, lui disait-elle, êtes-vous bien sûr d'avoir soixante-quinze ans ? On vous en donnerait à peine cinquante.

— Ah ! madame, répliqua Béranger, vous en seriez trop convaincue, si vous vouliez me permettre de vous en donner la preuve.

Le poëte, presque mourant, se souleva sur son lit avec effort, et s'écria :

— Taisez-vous, vénérable polisson !

Peu à peu le vide se faisait autour de lui. Ces Parisiens ont tant de choses en tête ! Sa verve s'épanchait alors en exclamations pleines d'amertume.

— Vous venez me voir, dit-il un soir à Berlioz, qui entrait dans sa chambre : toujours original !

Son agonie dura cinq années entières, pendant lesquelles il produisit encore deux incomparables chefs-d'œuvre : le *Roman-cero* et le *Livre de Lazare*.

Dans les derniers temps, il essaya de se convertir, et se fit lire la Bible.

« C'est à ce saint livre, dit-il dans les *Novissima verba*, que je dois la résurrection de mes sentiments religieux. Chose étrange ! après avoir passé tant de folles années de ma vie à courir tous les bastrin-

gues de la philosophie, après m'être livré à toutes les cabrioles de l'esprit, après avoir dansé et papillonné avec tous les systèmes, sans y trouver une satisfaction, pas plus que Messaline dans une de ces nuits de débauche d'où elle sortait fatiguée, mais non assouvie; après toutes ces orgies de la raison, je me trouve tout à coup, comme par enchantement, placé côte à côte avec l'oncle Tom, le nègre dévot, et, animé d'une égale ferveur religieuse, je m'agenouille avec ce bonhomme noir devant la Bible...»

Hélas! il se moquait encore au seuil du repentir! Voilà pourquoi, peut-être, il ne le franchit pas, du moins sous le regard des hommes.

Peut-être en fut-il autrement sous l'œil de Dieu, qui sonde les reins et les cœurs.

Enfin ce noble esprit cessa de vivre et de souffrir. Henri Heine avait défendu toute pompe à ses funérailles. On respecta sa volonté dernière. Mais il n'avait pas défendu à ses amis et à ses admirateurs de lui dire au bord de la fosse un adieu suprême.

Il faisait froid : très-peu l'accompagnèrent jusqu'au champ du repos.

FIN.

Ergebnis
Wesent

.....
bin auch; Auf dem Standpunkt
des Nat. Schöpfungsgesch.

(Traduction)

Mon cher Weil,

..... moi seul, je suis indisposé,
et même fort indisposé. Si vous lisez quelque chose qui me concerne, vous me ferez
savoir tout de suite. Bien des choses à Madame Weil, de ma part et de celle de M^{me} Heine

Votre bien dévoué

Henri Heine

10

10

Table

75 Albert

63 Berlioz

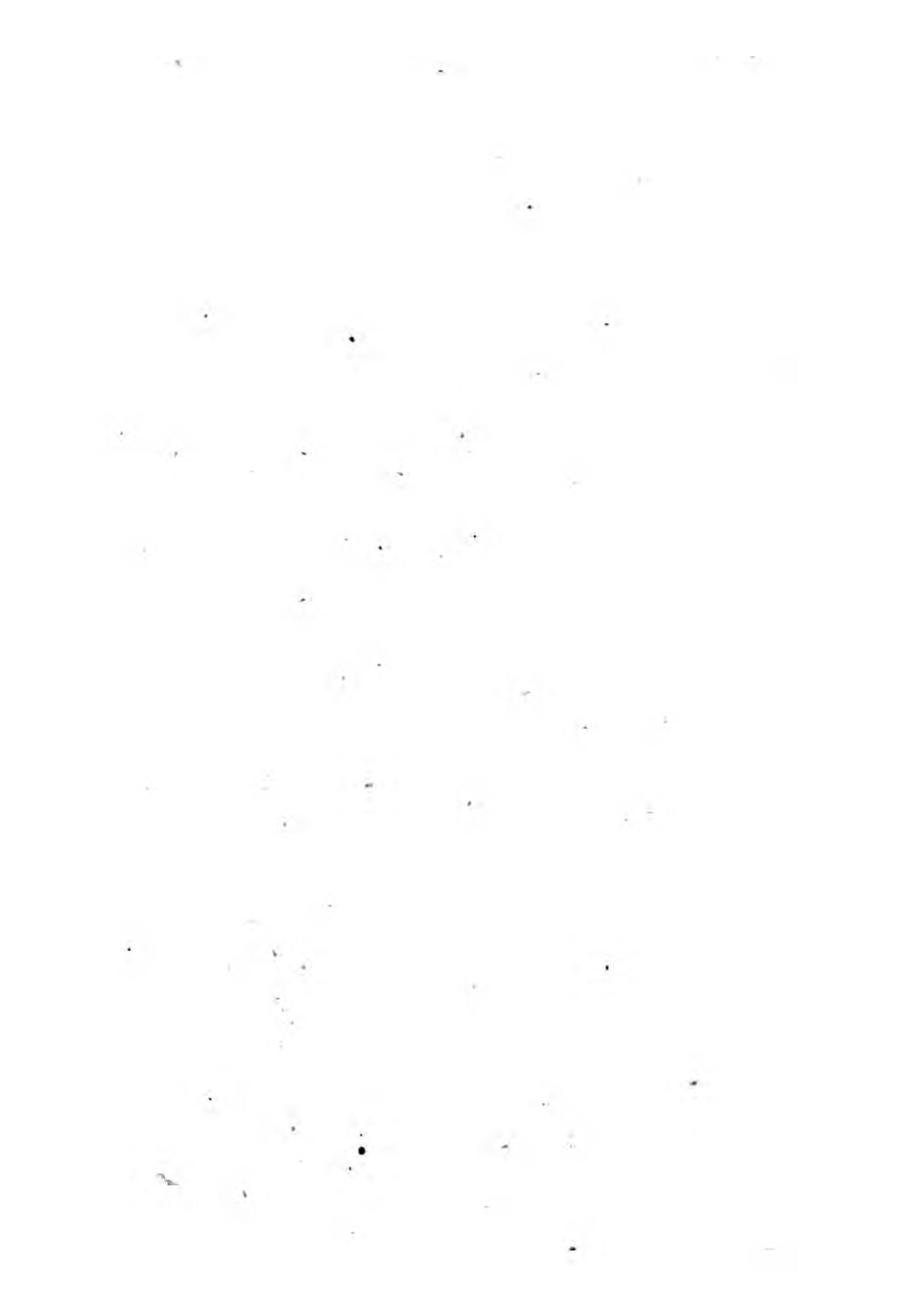
76 Henry Mounier

62 Giovanni

69 Gustave Francke

70 Henri Reine

me.



U

